ANDRÉ GERMAIN

DE PROUST A DADA

Sixième édition

AUX ÉDITIONS DU SAGITTAIRE
CHEZ SIMON KRA, 6, RUE BLANCHE, PARIS

12

F
843.
G317

WAYNE (NE) STATE COLLEGE
F 843.912 G317 WStac
De Proust a dada. 05109756
3 5088 00109 3487

a.

265462

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/deproustdada0000andr

DE PROUST
A DADA

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

Cœurs Inutiles, Nouvelles.	Plon 1906.
La Cousine et L'Amie, Roman.	Sansot, 1907.
Le Double Visage, Roman.	Figuière, 1913.
Confidences a Quelques-uns, Hors commerce.	1914.
Renée Vivien, Étude.	G. Crès et Cie, 1917.
Portraits Parisiens,	G. Crès et Cie, 1918.
Henri Germain.	Emile-Paul, Frères. 1921.
Chants dans la Brume, Poèmes,	Emile-Paul, Frères. 1922.
Têtes et Fantômes.	Emile-Paul, Frères. 1923.
Pèlerinages Européens.	Simon Kra. 1924.

Ce volume a été déposé au Ministère de l'Intérieur en 1924.

ANDRÉ GERMAIN

DE PROUST A DADA

AUX ÉDITIONS DU SAGITTAIRE
CHEZ SIMON KRA, 6, RUE BLANCHE, PARIS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

5 exemplaires sur pur fil Lafuma
numérotés de 1 à 5.

Copyright 1924 by Simon Kra.
Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays, y compris la Suède, la Norvège et la Russie.

I

LE DERNIER LIVRE DE MARCEL PROUST

Depuis quelques jours les cloches sonnent au-dessus de Paris printanier. Elles sonnent le tocsin de deux villes maudites qui, il y a bien des siècles, s'en allèrent faire la culbute dans une mer de poix. Heureusement cette fois le feu du ciel ne tombe pas. On court tout de même. Un livre sous le bras, qui vient de paraître. Et chacun monte à son grenier pour le dévorer à son aise. Je sais une princesse modern style qui trouva plus séant de le lire sur la berge de la Seine, en contre-bas du Pont Solférino. Je sais des jeunes femmes qui, moins pudiques, jugèrent commode de ne pas déranger leurs habitudes et l'ouvrirent tout simplement sous la lampe de chaque soir, non loin du berceau du dernier-né et du regard confiant de l'époux. Il y en eut même qui, embarrassant celui-ci, lui demandèrent des explications.

Avant de discuter la valeur spirituelle de l'œuvre de M. Proust, reconnaissons tout le mérite pratique de la formule nouvelle qu'il nous apporte : le livre-sandwich. Deux cent cinquante pages constituant le second tome d'un compact ouvrage et, mettant la moutarde sur la mie, trente pages au

titre surexcitant. L'effet est prodigieux et Paris se repaît goulûment du mets dernier cri. Cette frénésie durera-t-elle jusqu'à la fin du quatrième tome que nous annonce un auteur toujours laborieusement explicite et toujours copieusement enceint ? Espérons qu'un des quatre jumeaux sera étouffé par ses gros frères ; toute cette engeance sodomite serait insupportable !

Je soupçonne d'ailleurs beaucoup de ces lecteurs qui dans les thés et jusque dans les dancings commentent le livre de n'en avoir affronté que les déjà fameuses trente pages. Par protestation contre ces manières d'enfants mal élevés, improbes lécheurs de tartines, nous ne parlerons, nous, que des deux cent cinquante pages qu'au prix d'un immense effort nous avons absorbées jusqu'à la dernière. Quel dîner, mes amis ! Ceci n'est pas une métaphore, mais toute ma rancune en une exclamation, car pendant cent vingt-trois interminables pages je fus assis à la table très noble du Duc et de la Duchesse de Guermantes, et j'ai des fourmis dans les jambes. Il est vrai que chez cet écrivain consciencieux à la manière de certains savants d'Outre-Rhin les plus légers élans se transforment en pénibles fonctions et qu'un baiser narré par lui au début du livre pendant vingt-cinq pages (1) m'a produit l'effet d'un accouchement. Quel dommage qu'il ne soit

(1) Je suis moins consciencieux que M. Marcel Proust ; je ne compte pas toujours exactement les pages. Il me faudrait lire l'ouvrage une seconde fois ; et vraiment je n'en suis pas capable.

presque jamais au niveau et à la mesure de la vie ! Quand par hasard l'événement qu'il raconte a en lui-même un intérêt et une ampleur comme (p. 1-35) l'agonie de la grand'mère, son style et sa pensée se haussent tout à coup, atteignent une réelle intensité d'observation et de sublimes images, méritent presque totalement ces louanges insensées dont tant de cénacles adulent en ce moment leur auteur chéri.

Qui est-il, au fond, ce M. Marcel Proust, généralement invisible et renfermé dans sa demeure, que quelques privilégiés affirment avoir entrevu entre deux et trois heures du matin — l'heure des audiences — mangeant au bord de son lit quelques friandises apportées du Ritz et, venues directement de Gotha, deux ou trois duchesses ? J'inclinerais à taxer d'imposture ces explorateurs d'une contrée mystérieuse et à croire qu'il s'agit plutôt d'une vieille demoiselle dont je puis assez exactement retracer la biographie.

Née honorablement dans la petite bourgeoisie, ayant reçu une excellente éducation, elle devint institutrice chez des gens infiniment « gratin », chez des ducs ou des princes français alliés à quelques maisons régnantes. De cette élévation elle conçut un prodigieux orgueil dont elle ne s'est jamais guérie. Et pourtant — ô revanche de la destinée ! — des malheurs, dont je ne saurais dire s'ils furent de l'ordre hiérarchique ou de l'ordre sentimental, la firent descendre quelque temps au niveau de l'office, soit qu'elle ait été contrainte d'y manger en vertu de je ne sais

quelle dureté d'étiquette inventée par ses maîtres, soit qu'elle y ait chu de son propre gré, étant devenue la maîtresse d'un valet de chambre ou d'un cocher. Ceci seulement nous expliquerait qu'à l'âge des souvenirs, convenablement pensionnée et rédigeant sous une forme romanesque l'histoire de sa vie, elle ne nous entretienne que de grands seigneurs et de domestiques, insistant sur les uns autant que sur les autres, nous montrant les premiers avec une admiration parfois amère mais toujours obséquieuse, les seconds de plain-pied et avec des rabâchages qui trahissent les habitudes d'une longue familiarité.

Des grands seigneurs et des domestiques... Ce livre, encombré de leur double procession, dégage des parfums à la fois élégants et ancillaires et, par leur mariage, je ne sais quelle vive impression de cuistrerie. De la pédanterie dans la frivolité, une énorme exégèse de quelques saluts et de quelques hoquets, voilà ce qui finalement nous étreint. « A quoi cela mène-t-il ? » me disaient ensemble, à propos de M. Marcel Proust, deux des plus grands écrivains français d'aujourd'hui. Je ferais volontiers mienne leur formule et j'ajouterais en fermant le quatrième volume de l'interminable pensum que le patient écrivain s'inflige à lui-même : « Est-ce la vie, cette chambre jamais aérée où un maniaque s'enferme avec le relent de ses rancœurs et l'analyse de ses déjections ? »

Mais tout le monde m'assure que je divague autant que je retarde et les plus accomplis fox-trotters aussi bien que les jeunes femmes les plus

suavement abandonnées aux ivresses du tango emportent dans le tourbillon, contre leur poitrine dure ou leurs petits seins meurtris, ce bréviaire délicieux dont, sous peine de « dater » immédiatement, un élégant ne saurait jamais, fût-ce dans sa baignoire ou sous son oreiller, se séparer.

Juillet 1921.

REGARD
SUR L'ŒUVRE DE MARCEL PROUST.

Peut-être est-ce le moment de parler avec gravité, avec sérénité de l'œuvre de Marcel Proust. Naguères il était trop près de nous. Trop séduisant ou trop agaçant. Pour les uns symbole, figure et chatouillement suprême de ce que notre temps a de plus charnellement sensible et de plus physiquement inquiet. Pour d'autres horreur et décadence, syntaxe aussi détraquée que la pensée, complet dévoiement hors de l'allée majestueuse et claire que la tradition trace au génie français. Ceux-ci aimaient trop sa bizarre et vertigineuse façon de les mener; ceux-là s'effaraient trop de ses constants dérapages. J'avoue avoir été parmi les seconds. Maintenant que la mort l'isole et le sculpte dignement la possibilité s'offre de parler de lui selon les exigences d'une équitable curiosité, d'une objective modération.

I.

Sexualité, snobisme, maladie : il me semble que dans ces trois provinces on peut faire tenir toute l'agitation, extrêmement limitée, de Marcel Proust.

La sexualité — encore qu'elle traverse son œuvre comme un inexorable leit-motiv — y joue un rôle beaucoup plus modeste que ces deux autres marraines de son inspiration. Comme elle est bizarre, difficile à saisir, cette sexualité particulière et monotone qu'il prête à son héros! Également loin de l'amour et de la volupté; de l'un elle n'a jamais la confiance, la profondeur, l'enchantement; de l'autre, jamais le moelleux ni la légèreté. Elle n'atteint pas jusqu'à l'âme ni même jusqu'au sentiment. Et la chair, elle ne la caresse pas non plus; elle semble plutôt agiter, pour les torturer plus souvent que pour les charmer, certaines régions nerveuses comme placées entre les sens et la sensibilité. Elle est laborieuse, appliquée, cérébrale; les flirts se développent comme des « patiences » ou comme des combinaisons de diplomates, les baisers sont préparés et soufferts comme des accouchements.

A quelle déception, à quelle désolation n'aboutit-elle pas ! Et c'est par là d'ailleurs que Proust devient parfois un grand poète. Un tel navrement et aussi toute la délicatesse des joies toujours espérées, jamais reçues enveloppent les admirables pages où il peint Albertine endormie. Mais n'y a-t-il pas lieu, malgré les beautés qu'on doit à ce parti-pris, de le lui reprocher ? Car enfin si après d'innombrables aventures son héros se redresse pour les regarder bien en face et les mépriser et pour maudire et nier l'amour par la même occasion, ne se rend-il pas coupable de bien graves confusions ? Ne devrait-il pas s'avouer que tout

vient de lui et non de l'amour, injustement invoqué ? L'amour n'est pour rien ou n'est que pour très peu de chose dans ces fiévreuses recherches, dans ces savants exercices qu'il se prescrit. Et n'est-ce pas pour en avoir approché trop souvent les passagères contrefaçons qu'il s'est fermé à lui-même le sublime chemin dont il demeure jaloux ?

Quelque part dans Sodome Proust va jusqu'à apostropher ainsi l'amour : « *l'amour, sentiment qui (quelle qu'en soit la cause) est toujours erroné* ». Ailleurs dans le même ouvrage il déclare crûment que l'amitié n'existe pas. Erreurs parallèles, dont l'affirmation est courageuse mais qui plutôt qu'une perspicace lucidité dénoncent une impuissance. Certains peuvent élever le flambeau et affronter le miroir sans souiller ni effacer le dieu qu'ils forcent dans son secret ; ce sont les vaillants et les purs.

N'en veuillons pas à l'auteur de *Du côté de chez Swann* de n'avoir pas été de leur nombre. Sa sincérité implacable a une valeur. Elle documente et elle émeut ; c'est déjà beaucoup.

***

C'est tout un essai qu'il faudrait écrire si l'on voulait traiter congrument du snobisme dans l'œuvre de Proust. De ce vice il demeurera le théoricien et le pédagogue. Des générations vont se succéder qui le verront tel exactement qu'il fut ici magistralement fixé. Des milieux qui l'igno-

raient commencent non seulement à le soupçonner mais à le connaître, à le déguster grâce à une telle révélation. Et les gens du monde, incorrigibles, le retrouvent avec enivrement, quelque effrayante et féroce qu'en soit parfois l'image.

Lui-même ne s'est pas guéri. Et là est l'attirance douloureuse, l'intimité pathétique de son livre. Il a eu beau contempler, analyser indéfiniment l'égarement, indigne de sa fine intelligence, dont il était atteint; il n'a pu se dégriser complètement. Il ne suffit pas de savoir avec notre cerveau que l'alcool, l'opium ou la débauche sont des dissolvants; il en faut dégager nos sens, notre sensuelle manie. Et c'est d'une ardeur presque érotique que Proust a aimé les grands noms et le grand monde : on le sent à la minutie et à l'obstination avec lesquelles, même froissé et déçu, il les caresse. Dans cette chaleur persistante gît le secret de la vivacité et de la fraîcheur avec lesquelles il les inventorie, les suscite, les recrée. Ses observations sociales sont d'une acuité sans exemple. Il a aussi le don de retrouver cette magie absurde, cette sorte de mythologie des anciens noms souvent si mal portés qui exercent sur nous une fascination dont nous sommes honteux et que pourtant nous subissons.

Il n'en reste pas moins que Proust se complaît trop dans son sujet et que rarement il arrive à le dépasser. Cette complaisance déséquilibre son œuvre. Tant de centaines de pages prodiguées à un vice qui certes n'est pas négligeable mais qui, s'il absorbe complètement l'existence de quelques

milliers de personnes ornées de l'appellation (désormais si vaine) de « classes dirigeantes » n'en tient pas moins une place restreinte dans l'ensemble de la vie et dans les particularités d'une tragique époque ! Nous haïssons cette prédilection à cause de tant d'observations larges, de tant de descriptions savoureuses, profondes ou ravissantes dont elle nous a frustrés. Et puis à force d'inventorier le détail on perd la faculté de contempler l'ensemble et de dresser le bilan. Proust, chroniqueur inimitable du snobisme, n'a pas su en être le philosophe. Il nous laisse la peinture, amusante et surchargée, des salons les plus en vue qui brillaient aux environs de l'affaire Dreyfus. Combien nous aimerions mieux quelques chapitres pressés, au besoin quelques pages où il condenserait l'essentiel et où avec cette cruauté de satirique dont il est parfois capable il liquiderait la question !

Et puis pour lui-même que nous finissons par aimer, du moins jusqu'à un certain point, nous regrettons ce malentendu et ce malheur. S'il avait définitivement surmonté le snobisme, si, à force de le ressasser il s'en était purgé, à quelles déductions d'un intérêt général, à quels élans de lyrisme ne serait-il pas parvenu ! La douleur et la réclusion ne furent pas ses anges. Elles l'ont tiré à demi de sa gangue ; elles ne l'ont pas libéré, elles ne l'ont pas purifié.

*
* *

Et pourtant combien fortement, cruellement il fut le captif d'un martyre qui ne se relâchait presque jamais ! Nous ne saurions lui reprocher que la maladie ait, presque autant que le snobisme, baigné son œuvre. La maladie ou plus exactement une certaine nervosité qui en était parente, qui lui servait de base et qui à son tour se laissait exagérer par elle.

On peut dire beaucoup pour et contre cette nervosité qui se confond avec la personnalité même de Proust. Elle a une nouveauté singulière et parfois un grand charme. Elle le charge de tentacules et d'antennes, lui permet d'appréhender mille objets si ténus, si délicats que jusqu'à lui ils passèrent inaperçus. Aidé d'elle il explore maintes régions peu familières, et surtout celles du subconscient. A beaucoup il fait ainsi l'effet d'un inventeur, à d'autres d'un magicien. Elle le maintient dans un état d'exacerbation et d'exaltation perpétuelles qui communique à une grande partie de son œuvre une grouillante fascination, un fiévreux attrait. Enfin elle lui donne l'apparence de posséder une sensibilité exceptionnelle. Ses larmes et ses contractions, ses désespoirs devant le retard d'une jeune fille désirée comme devant l'évocation d'une défunte grand'mère, ses enthousiasmes au sujet d'une mouette ou d'un pommier, d'un coucher de soleil ou d'un Van der Meer sont faits pour bouleverser maint lecteur. Et toutes ces qualités un peu superficielles, un peu à fleur de peau, cette demi-âme, si je puis dire, composée de nuances et de frémissements qui

s'est chez lui démesurément développée aux dépens de la spiritualité véritable sont exactement ce qu'il faut pour séduire une époque excessive et détraquée, beaucoup plus avide de connaître ses nerfs que de deviner l'Infini, de piocher Freud que de sentir l'Évangile ou de méditer Socrate et Spinoza.

Mais les causes mêmes de son extrême succès, de la fureur où on est de lui, seront un jour les motifs de sa décadence. Ses tics, ses grossissements, ses auto-suggestions, sa façon de se droguer et de s'intensifier sur lesquels nous passons assez facilement ou qui même nous ravissent donneront à ses futurs lecteurs de l'étonnement et de la fatigue. On le trouvera plus aigu que profond, plus excentrique que persuasif, plus original que vrai. On continuera de le lire mais plutôt en témoin qu'en maître. Il apparaîtra comme un beau monstre, comme la brillante étoile d'un ciel éteint, comme un être excessif et exceptionnel (je ne crains pas de répéter ces épithètes) à qui il aura beaucoup manqué pour être un artiste véritable ou un excitateur de la pensée et un guide du cœur.

II

Avec ces matériaux imposants, originaux, énormes, qu'est-ce donc que Proust est arrivé à construire ? Un monde à la manière de Balzac ou une autobiographie transposée, un « portrait imaginaire » de soi selon la mode du jour ? Quelque chose d'intermédiaire entre ces deux extrêmes,

d'hybride et de suggestif à la fois — un monstre estimable.

Dans le sens mesquin du terme, ce ne sont certes pas des mémoires qu'il a écrits. Avec une délicatesse parfaite il a su éviter le péril du roman à clef. Non seulement son tact et sa discrétion mais sa faculté de grossissement, son lyrisme et son besoin de styliser — commencement du véritable artiste — l'en préservaient. Ses créatures dépassent et débordent les personnalités d'ailleurs diverses, les fragments humains empruntés à droite et à gauche dont elles sont faites. Il n'en demeure pas moins que la fiche signalétique ne s'est pas suffisamment envolée de ses pages, qu'on reconnaît malgré soi dans tel détail d'âme ou de visage, dans tel accent, dans tel geste certaines particularités observées sur le vif et qui n'ont pas été suffisamment digérées et recréées, comme l'eut osé un observateur moins hanté, un inventeur plus puissant.

Un exemple surtout, et dont on a si brutalement parlé et écrit qu'il n'est plus indiscret de l'étaler, est frappant. Dans l'un des principaux personnages, en M. de Charlus tout le monde a salué le grand seigneur du Pavillon des Muses, le poète des *Hortensias bleus*. Admirable et étonnante figure dont ç'aura été le destin d'inspirer et de nourrir, à l'éblouissant début et au déclin de sa carrière, deux des livres les plus brillants et les plus influençants de notre époque, *A Rebours* et *A la recherche du Temps Perdu*.

A vrai dire, *A Rebours* n'était qu'une variante

sur des données purement extérieures, qu'une imitation superficielle et somme toute discrète de quelques unes des fantaisies esthétiques de l'incomparable « animateur ». Mais ici on frémit : l'homme même vous traverse. Son visage à la fois repoussant et beau, ses gestes, ses tics qui attiraient à eux l'attention, grand monde ou salle de théâtre, de tout un public subjugué, on les revoit. Ses récits agaçants et spirituels, exagérés et merveilleux, on les retrouve; sa voix même, on l'entend. Grâce à Proust nous possédons (barbouillé naturellement de quelques couleurs étrangères) le portrait en pied que méritait ce donneur des dernières fêtes et ce maître des dernières cérémonies de notre croulante Europe, ce chancelier de nos plaisirs finissants.

Et nous n'y voyons pas grand mal, nous y trouvons même un intérêt. Mais ce qui est beaucoup plus grave c'est que, comme par une revanche et un châtiment, M. de Charlus déborde son propre personnage et s'étend sur une grande partie du livre. Car tant de passages (et non des meilleurs) sur les êtres et les choses, sur les fleurs et les femmes, sur l'étiquette et l'esthétique sont directement arrachés à la conversation si fatigante et si étincelante du Chef des odeurs suaves. Son âme même transpire; et d'autres choses qu'il n'a pas dites mais qu'il aurait dû dire ou sentir se trouvent ici.

Otons donc quelque chose à Marcel Proust (à la fois de ses qualités et de ses défauts) et rendons-le à cet initiateur dont déja s'oublient les bienfaits et s'estompe la légende. Incomparable

Montesquiou ! Plusieurs générations de jeunes élégants (d'allure ou d'esprit) sont comme sorties de son sein. Et depuis Proust jusqu'à Cocteau, qui est de ce généreux Protée le dernier et le plus volatilisé travestissement, la liste est énorme, parmi ceux qui depuis trente ans entreprennent de plaire, de ses absolus obligés et de ses incontestables débiteurs. Les historiens de cette fiévreuse période littéraire pourront en toute justice lui décerner le titre dont, dans un tout autre domaine, Barrès surexcité accablait Caillaux, celui de « maître de la danse ».

III

Alors, rejetons-nous cette admiration fanatique dont il est l'objet, renversons-nous ce trône où momentanément il siège ? Je ne vais pas tout à fait si loin. Qu'il n'y ait pas de malentendu. L'ayant consciencieusement relu, je le trouve admirable et presque parfait par épisodes ou par phrases. L'ensemble me paraît à critiquer, fût-ce avec sympathie. Le détail est souvent de premier ordre.

Qui ne se souvient de chapitres désormais classiques : *Une agonie*, par exemple ou *La regarder dormir ?* Là il n'y a rien à reprendre et les défauts même, cette lenteur, cette insistance dans le récit, cette exagération deviennent presque des qualités, acuité et lyrisme. Ils ne gênent pas en tout cas, ils donnent au lecteur une sensation d'effort sans cesse récompensé qui ajoute une

saveur à la jouissance. C'est que dans ces morceaux-là —déception de l'amour ou tragédie de la mort — notre auteur aborde des sujets qui en valent la peine. Et par eux il est poussé, grandi, élagué de ses manies, exorcisé de ses enchevêtrements et de ses affectations. Le mot de chef-d'œuvre peut être prononcé.

Et pour être équitable envers lui il faut ajouter que même des parties les plus médiocres de son œuvre la lecture n'est jamais vaine. Car ici ou là inattendues, recouvertes par le flot et ensevelies sous l'avalanche, se révèlent des trouvailles, des beautés. Une observation d'une justesse étonnante, une sentence sage, un élan de poésie. Et quelle langue ! La phrase est rarement satisfaisante. Elle est hésitante et sans équilibre, elle semble toujours sur le point de tomber, comme un amputé dont le bras unique serait devenu branche. Le mot, par contre, se détache souvent et est excellent : la force du substantif élu péniblement mais vigoureusement attrapé, étale soudain, au prix d'une longue chasse, toute sa fraîcheur, sa hardiesse et son intensité. D'autres fois, c'est d'une finesse adorable qu'il se pare : coquetterie d'un auteur qui suspend et réserve ses délicatesses, et pour les avoir laissé désirer les fait d'autant mieux aimer.

Merveilleux reconstructeur de la langue ! Tant d'expressions qui n'ont rien de recherché, simplement parce qu'elles sont amenées avec brusquerie et parfaitement mises à leur place, recouvrent comme dans un bain de jouvence toute la jeunesse

de leurs membres. Vigueur nue qu'on croit toucher, pulpe juteuse qui éclate hors de la peau ridée. Comme Saint-Simon, un de ses auteurs favoris, Proust est à la fois imparfait et admirable. Il occupera longtemps, pour leur délice et pour leur tourment les exégètes et les philologues de l'avenir.

***

Quels sentiments singuliers laisse en nous cette œuvre énorme et pourtant inachevée ! Sentiments qui ne sont pas tous définitifs, qui demanderont peut-être, dans telle ou telle nuance, à être révisés. (Lire Proust est une tâche et presque une profession ; je comprends qu'à Londres et en Hollande des clubs se soient fondés pour la faciliter). Mais dans leur ensemble ils ont quelque chose d'immuable et de nécessaire. Plaisir et tristesse, excitation et déception. Plaisir un peu maniaque, tristesse aux vastes ailes. Ainsi les caractériserons-nous.

Les vérités qui éclairent et consolent, ou du moins qui donnent la force d'accepter, Proust ne les a pas cherchées. Il n'a pas communié non plus avec cet amour de l'humain ou de la nature qui est déjà un commencement de religion. Pour tout dire, Dieu est absent, et l'âme est loin. Toute foi, toute confiance dans le bien et le beau ou dans le lent progrès des hommes, dans leur possibilité du moins de se comprendre et de s'aider, ce clairvoyant à œillères, ce sceptique absolument désabusé les repousse avec dureté.

Son œuvre n'est située sur aucun des chemins qui mènent à l'espoir. Si elle abonde en menues observations elle ne découvre rien d'essentiel. Ni forte science de la vie ni lueur au-delà d'elle. Plaignons le chercheur myope et l'expérimentateur si lassé de tout. Son œuvre aura été l'occupation et la revanche d'une vie que la maladie immobilisait. Il pouvait plus. A cause des éclairs qui fulgurent à travers sa consciencieuse forêt nous regrettons timidement, mélancoliquement qu'il n'ait pas su se connaître et s'équilibrer, dégager en une création de premier ordre les richesses dont il était chargé, embarrassé et comme torturé. Il s'est donné à nous tel que le snobisme de sa jeunesse, la souffrance de son âge mûr l'avaient façonné ou plutôt tordu; il n'a pas été hélas ! le magnifique sculpteur de lui-même.

Avril 1923.

MARCEL PROUST : LA PRISONNIÈRE

Comme elle était attendue, cette Prisonnière dont les extraits publiés en revue avaient répandu le désir, surexcité la curiosité ! Deux surtout avaient obtenu le plus vif succès. D'une part *La regarder dormir*, analyse puissante et triste d'un amour qui, toujours combattu de soupçons, rongé et réduit par la jalousie, ne se détend et ne s'épanouit, j'allais dire ne se réalise que dans la plus chimérique des possessions, celle qui joint l'absence de l'âme adverse au contact d'un corps chéri et que, vaincue par le sommeil, ne peut plus gâter l'ennemie. Et d'autre part ce morceau plein, savoureux et comme gonflé d'ailes, *la Sonate de Vinteuil*, où se mêlaient heureusement, dans le tableau d'une soirée, les observations mondaines à une sorte d'évasion, de nostalgie et de rédemption dont l'art était le médiateur.

Ces chers fragments, nous allons avec enthousiasme à leur rencontre en ouvrant le volume. Mais, diminués par l'accablant ensemble dont ils font désormais partie, anémiés par la stagnante caverne où ils nagent, nous ne les reconnaissons plus tout à fait et notre plaisir se trouve heurté, attaqué, endommagé.

Il s'agit cette fois d'une étrange soupe aux choux qu'un cuisinier incontinent nous sert, où

trempent, attendris d'une grasse lessive, infiniment de navets, de carottes et de poireaux, parfois des pommes de terre consolantes, voire même des quartiers d'excellent bœuf bouilli. A nous de plonger des cuillers énergiques, de lutter vaillamment avec les fatigues de la trouble et incertaine pêche : au risque de froisser nombre de lettrés, de professeurs et de grandes dames j'affirmerai qu'il faut de bien gros appétits et des estomacs paysans pour mener jusqu'au bout sans écœurement et sans défaillance la redoutable tâche.

Nous qui n'avons pas été élus pour elle, le sommeil nous saisit au milieu de notre effort. Et alors, comme dans les digestions, un rêve pénible s'impose à nous : ces phrases enceintes et monstrueuses qui, telles des pieuvres, nous ont absorbés, ces alinéas sous le patatra desquels nous gisons écrasés, ces parenthèses qui nous ont « eus », une fée les touche et les mue en taxis, en side-cars, en autobus qui diaboliquement embringués les uns dans les autres s'agitent sans avancer avec un bruit de roues horrible et vain. Cependant le policeman-auteur, dont un châtiment biblique a fait une statue de sel, oublie à jamais de baisser ce bras dont le geste autoritaire a créé toute l'immobilité et la baguette envoûtée, le bâton blanc rigide qui refuse à ces phrases tristement vélocipédantes, à ces paragraphes montés par d'impuissants wattmen de s'écouler demeure suspendu en notre esprit comme un signe odieux et une intolérable obsession.

Passe encore pour la brouille de M. de Charlus

et des Verdurin qui, préparée avec des artifices d'ingénieur puisatier, récitée comme un chapelet, menée jusqu'à son terme avec des efforts et des lenteurs d'accouchement n'en a pas moins sa péripétie, ses intermèdes et son but. Le seul des trois chapitres qui ne constipe et ne congestionne pas. Mais la jalousie pour Albertine ! Exposée dans le premier tome durant près de deux cents pages, reprise à la page 169 du tome deuxième et menaçant de s'étendre encore sur les tomes de l'ouvrage suivant, elle est quelque chose d'implacable comme un aliment qui hante notre écœurement et ne se laisse pas évacuer, comme un hôte ennuyeux que jamais nous ne parviendrons à expulser. De notre auteur, de notre bourreau nous réclamons à la fin un clystère ou une cuvette. Mais lui, il ne prend aucunement garde à nos plaintes et à notre mine défaite ; il nous garde sur la chaise douloureuse où il nous a assis, heureux comme un maniaque qui a trouvé enfin ses victimes et ses confidents et reprend sans jamais l'avancer le débrouillement du fastidieux imbroglio où sa raison demeura prisonnière.

Décidément, Proust n'a aucun sens du mouvement. Là est son crime capital. Et on comprend pourquoi, tel un gamin en savates qui saisit les ressorts d'une voiture, il s'accroche parfois, pour ne plus jamais les lâcher, à l'entrain et aux saillies d'une conversation qu'il imite et reproduit durant cent, cent cinquante et deux cents pages. Soulevé par M. de Charlus, le voilà enfin qui se traîne et nous bénissons ce cheminement, si limacieux

qu'il soit : c'était pour l'auteur et pour nous le seul moyen d'échapper à la mort par stagnation.

***

Ce qui me frappe le plus dans la dernière œuvre de Proust, à côté de l'immobilité, c'est un don qu'il me faut bien appeler le lyrisme juif. Lyrisme juif spécial, qui n'est pas du tout celui, intérieur et concentré, qu'on trouve par exemple chez un Jean-Richard Bloch — et, entre parenthèses, si l'on en avait le temps comme il serait intéressant pour ramener les choses à leur juste mesure, de comparer l'auteur faisandé de Sodome, en qui tour à tour s'irise la pourriture de notre époque et pontifie sa frivolité, écrivain boursouflé qui montre ses manies comme des pustules et porte ses vices en sautoir à l'auteur de *Et Cie*, si sain, si âpre, si fort, dissimulant avec une sorte de pudeur les émotions qui le tendent et ne laissant paraître qu'en éclairs sur un farouche et inspirant paysage les nobles soucis dont il est pénétré ! — Le lyrisme de Proust, lui, n'a rien à réprimer; il gonfle sans cesse quelque chose. Toutes les pauvres tentations de la vie, il les happe pour s'y balancer. Il dore d'un épais enduit tous les bonheurs grossiers, capitonne d'un nuage olympien les trônes des duchesses et crée à la volupté une cage vermeille aux rayons courts et aveuglants. Par l'ardeur et l'extravagance du désir il prête un éclat de mirage à ces rêves que la plupart des hommes nourrissent avec parcimonie et n'ont

pas la force d'exalter en chimères. Proust s'engage au plus profond de l'empire des concupiscences, il se jette au cœur de cet abîme que déplorent les sages et les saints, mais avec quelle force pour étreindre ses goules et mettre des tiares à ses fantômes ! Dans sa façon de prononcer certains noms de grandes dames, d'en extraire des sensations olfactives, des enivrements musicaux et d'historiques évocations il y a la folie d'un fétichisme mais aussi la puissance d'un poète qui inaugure une mythologie. Et dans les hymnes qu'il adresse à la jeune fille qu'il croit aimer et à laquelle il adhère plutôt comme un obsédé à son idée fixe et comme un numismate à ses médailles se laissent parfois discerner les images de pourpre et le grand flamboiement du désert d'un petit-fils d'Ezéchiel et de Salomon. « De sorte qu'en levant une dernière fois mes yeux du dehors vers la chambre dans laquelle je serais tout à l'heure, il me sembla voir le lumineux grillage qui allait se refermer sur moi et dont j'avais forgé moi-même, pour une servitude éternelle, les inflexibles barreaux d'or. » Une sorte d'armure merveilleusement forgée rutile, dont la pesanteur nous écrase en même temps que nous fascinent la puissance de la ciselure et les feux du métal. Comme je comprends, sans partager leur fièvre, ceux qu'enflammèrent de telles images et qui se laissèrent brûler par des visions dont l'aliment est trompeur et mortel mais dont monte soudain si haut la gerbe d'étincelles ! Triste et démesuré feu d'artifice d'un prince de la Mer

morte qui jette au ciel dans le délire de sa nuit nuptiale toutes les gemmes dont son impuissant amour et son épouse condamnée ne se réjouiront plus.

***

Cette tension constante vers les mirages du néant, ces désirs qui dansent leur ronde autour des plus médiocres convoitises, comment s'étonner qu'ils aboutissent à une sorte de désespoir ? Désespoir qui est le chant secret, le sens suprême et comme la profondeur sous-marine de l'œuvre de Proust. C'est sur ses flots qu'il élève tant de constructions patientes, de tours incrustées et de minutieux palais mais c'est toujours pour replonger en lui, tandis que les châteaux aventureux s'écroulent. Cet accent navré qui est sa dernière confidence n'apparaît que rarement mais il est toujours là, dissimulé. Je songe involontairement à une femme charmante et qui avait abusé de tout et qui, un jour où je résistais à l'un de ses caprices, après avoir simulé une rage d'impératrice, se faisait si petite et si lasse dans cet aveu : « Au fond, je ne tiens à rien. » Proust et cette despote, deux esclaves d'eux-mêmes qui regardent avec une sorte d'hébétude à leurs bras la marque des chaînes dont ils ne cesseront plus de se meurtrir, deux éternels enfants assis sur les débris de leurs jouets.

Parfois hors de la lamentable chambre où plus encore que la maladie, son esclavage mental l'a fixé Proust tente une évasion. Péniblement, avec

mille précautions, comme un hypnotisé qui craint les courants d'air il ouvre la fenêtre. Alors je ne sais quels souffles passent, venus de ces régions pures et hantées d'astres d'or dont la musique platonicienne se laisse deviner. Notre malade ouvre ses yeux tout grands et soupire autrement, comme s'il s'éveillait. A-t-il vu enfin quelque glorieuse chimère ou sont-ce seulement, sur ses yeux moins fiévreux, les caresses de la nuit ? Enfin ses mots avides, chargés d'antennes et de griffes, saisissent quelque chose qui n'est plus du néant : leurs bijoux et leurs lueurs cessent de se poser avec folie. Et dans la grande émotion qui nous gagne, qui entre lui et nous crée enfin une complicité, le front allumé d'une blafarde espérance, voilà ce forçat qui nous fait signe, trop bouleversé pour parler, dirige nos regards vers son filet de pêcheur et nous invite à voir, qui s'agite en la nasse, je ne sais quelle proie humide et frémissante, tombée de la mer ou du ciel, dérobée à un monde de rédemption.

Octobre 1924.

II

ÉLUS

MADAME DE NOAILLES : LES INNOCENTES.

Quel est donc ce livre, perfide et charmant comme une ruse, comme un miracle ? Ce qu'il nous apporte, ce n'est pas la joie sûre, précise qu'on attend d'un auteur consacré qui vous asseoit avec lui dans son grand fauteuil noblement brodé, sous un dôme d'arbres décoratifs. Pas la joie à laquelle on s'abonne, cinq pour cent des écrivains déjà classiques, mais des bouleversements, des surprises, toute une tempête sur laquelle de vieux admirateurs n'oseront peut-être pas s'embarquer mais qui sollicite les jeunes cœurs impatients de lui confier leur espérance et leur voilier. La Muse fameuse semble s'enfuir de sa gloire fixée, de ses vers fraternels à la troisième République qui allaient d'eux-mêmes s'inscrire au front des monuments et ensevelir une époque tour à tour corrompue et guerrière sous les irrévocables plis de leur suaire éloquent. Toute officielle hier, visage serré dans un diadème et belle allégorie que son destin entraînait dans un couchant plein d'apothéoses votées, aux côtés des ministres et des maréchaux, sur le vaisseau déjà nocturne que les cuivres officiels escortent jusqu'à son naufrage sur la rive du temps. Depuis ce matin

à nouveau femme et sirène, dont la taille incoercible échappe aux prises des dieux pourris, dont le visage sourit au-dessus de la poussière de ses couronnes, tout lavé de promesses, jeune, irritant, souverain.

D'où est venu à cette femme extraordinaire un tel pouvoir de recommencement ? De l'impérialisme de son cœur qui voulait rappeler et vaincre les jeunes gens distraits, occupés à jouer dans les coins tandis que son char passait ? ou bien du mouvement naturel de son inspiration, trop penchée sur les secrets de la terre et trop attentive à imiter les mouvements des nuages pour ne pas après le dangereux épanouissement regermer et refleurir, et lorsqu'une écharpe aérienne pâlit et se sèche, en gonfler une autre dans cette danse des sept voiles qui force le roi jamais assouvi à rappeler sa fleur tourbillonnante, son inépuisable séductrice ? Femme étrangère aux femmes écloses sous notre ciel qui croissent en beauté, disent une fois leur chanson et puis si simplement se fanent, nuage du Bosphore, vertige d'Asie, plante des jardins de Médée, fatalité descendue des terrasses où les princesses nues font chanceler un soir tout le sage empire des vieux rois saints et savants. Quels sons et quels présents ne contiennent pas la flûte et la cassette de celle qui vint d'au-delà des mers, instruite par les brises, formée par les charmes, portée par les vagues, fille des temples aux parfums profonds, descendante ou plutôt disciple à travers les âges de la Sabéenne et de Salomé ?

*
* *

Ce livre qui ne ressemble à aucun autre, on peut l'invoquer et le remercier, lui jeter en offrandes les images de volupté et de rêve qu'il laisse à notre esprit comblé. Mais le saisir, le critiquer ? C'est un don féminin, un présent invincible et ailé qui se rit de ceux qui veulent imiter ses changeantes couleurs ou compter l'innombrable trésor de ses plumes. Il ressemble au miroir qu'une beauté nous tendrait et où pour un féerique instant repasserait chacun des spectacles qu'elle lui a confiés, chacun de ses visages, chacune de ses nudités... Comment écrire l'histoire d'une eau fugitive qu'évaporèrent toutes les conjurations, comment de nos mots honnêtes lutter avec des sortilèges, de nos pesantes analyses avec de capricieuses visions ?

L'audace d'une telle œuvre est sans égale, et tout l'empire féminin en doit être bouleversé. Car qu'est-elle sinon un aveu qui ne fut jamais osé, celui de l'art par lequel une créature armée use de son pouvoir et soumet les cœurs ? La conquérante sûre d'elle-même trahit ses sœurs et livre l'énigme qui fait tentantes et infinies comme le désir les prunelles des femmes. Certains de ses récits sont comme des extraits du code de la séduction et, tout en confiant les secrets de la stratégie amoureuse, en retiennent sur eux la fraîcheur et les délices. D'autres qui expliquent comment la combattante se laisse vaincre à son

tour et mortellement blesser dégagent un plus terrible vertige; et c'est à l'instant où la chère ennemie laisse tomber son glaive que nous nous sentons le mieux atteints et empoisonnés. Ce pouvoir qui nous est dénoncé se retourne en même temps contre nous; et avertis, comme Merlin allait au-devant de « la prison d'air » qu'il savait lui être préparée, nous tendons les mains aux fers qui nous sont présentés d'un geste dont la souveraineté ne fut jamais égalée.

Si l'on en avait le loisir il faudrait prendre une à une ces nouvelles réunies en bouquet, les étudier lentement et puis, comme un papillon qui a fait le tour d'une tige à plusieurs fleurs, nous poser longuement sur plus d'un détail exquis. Heureuse fortune d'un tel livre ! Il a de multiples visages pour nous fasciner. Nous n'en tournons pas fiévreusement les pages. Nous demeurons dans les divers chapitres, dans les anses d'une côte de grâce et de caprice qui nous conquièrent successivement et dont chacune nous force à la préférer. Et parfois nous nous apercevons que c'est d'une phrase que nous sommes amoureux. Chaque conte, chaque lettre est divers, captieux et complet : repas d'Orient qu'apportent, plat par plat, en l'élevant sur leurs têtes de petites esclaves brunes aux pieds cerclés d'or. En quels arômes chaque mets n'a-t-il pas longuement macéré, don du potager, résumé du verger, âme du jardin ! Ces longues douceurs ne risquent jamais de devenir fades; elles demeurent concentrées comme des parfums, langoureuses comme

des gestes. Tout le banquet vous enlace; mais à l'instant où vous chancelez sur sa nappe traversée de guirlandes, un effroi vous redresse : vous avez vu du fond des délices et du sein des corbeilles jaillir un poignard.

Car au-dessus de tous ces récits étouffés d'odeurs, pareils à des attelages de colombes que guiderait une légère main nerveuse, une reine unique se dresse et despotiquement sourit : une reine, la cruauté. Cruauté qui ne veut pas le sang mais l'esclavage et les larmes, cruauté fine, ingénieuse, ajourée que dans sa longue oisiveté la vie des femmes prépare et produit ainsi qu'un chef-d'œuvre amoureusement formé. Ne périraient-elles pas de contrainte et d'ennui, les belles captives, si elles n'avaient pour élargir à l'infini la cour de leurs ablutions et le jardin de leurs siestes le jeu toujours jeune, le jeu complexe et charmant que l'on joue avec le cœur des mâles ?

La délicieuse ordonnatrice de tant de mirages a vu la vie comme une prison d'Orient où les femmes n'ont d'autre salut que l'amour et l'amour, d'autre visage que celui du caprice et de la coquetterie. Sans doute il y a de plus paisibles vocations féminines, des seins qui se gonflent pour le lait des maternités, des bras qui se dénouent dans la confiance de l'offrande conjugale. Mais qu'il suffise à notre enchanteresse d'avoir, au nom de ses sœurs, prononcé des paroles, dont la sinueuse élégance vous saisit et vous tient et même lorsqu'on est hors de leur étreinte vous poursuit encore,

tel ce sillage qu'après la triomphale apparition de la reine sur le Cydnus la barque lourde de senteurs et d'artifices laissait aux eaux charmées.

Octobre 1923.

COLETTE : CHÉRI.

Il ne faut jamais se lasser de reviser les valeurs auxquelles on a cru, de chercher des beautés nouvelles fût-ce au prix de tout notre orgueil. Elles sont nécessaires hélas ! pour compenser celles qu'un jugement plus mûr relègue, ballerines de l'aube dont les grâces vite s'anémient et dont le fard craque sous le soleil de midi. Cette année mes yeux se sont ouverts à une de ces révélations, je me suis purifié d'un crime contre la littérature française : j'avais jusqu'ici méconnu Madame Colette.

Mon éducation cléricale pouvait être tenue pour responsable du malentendu. Si j'opposais un tel parti-pris à la Faunesse nationale, était-ce parce que mon précepteur-prélat m'avait appris de bonne heure à excommunier au nom des Pères et des Conciles toute créature hétérodoxe ou bien parce qu'avec une stupéfiante générosité dans l'illogisme, en même temps qu'il maudissait Babylone, il me lisait à haute voix *Claudine à Paris?* Mon tempérament nuancé, peu fait pour les haines rudes et la grossière santé des ecclésiastiques, se laissait intimider par les imprécations, mais repoussait les complaisances; et de cette double réaction un violent préjugé se formait en mon esprit contre la femme cornue qui indignait

théoriquement et divertissait pratiquement mon pédagogue à bas violets.

Une lecture hâtive de *la Vagabonde* avait, je l'avoue, confirmé mes préjugés. Et je me reposais tranquillement sur mes vieilles injustices lorsqu'un soir de l'hiver dernier, chez une femme belle et méthodique qui paît en reine-pastoresse les meilleurs esprits de ce temps j'entendis André Gide s'accuser comme d'un péché exquis de la lecture de *Chéri*. Ses paroles tentantes mirent le livre dans mes mains. Je l'ai depuis lu et relu. Ma reconnaissance qui déborde a besoin de se communiquer à ceux qui veulent bien m'entendre.

***

Humbles et enthousiastes grâces soient rendues à celle qui, en un temps où la mode est d'écrire mal, avec des recherches excessives ou bien une surprenante balourdise, retient dans son œuvre la plus pure tradition des siècles parfaits. Que Madame Colette est donc agréablement française ! Non pas de toutes les Frances (avec plus d'autorité que mon prélat, des ombres illustres la repoussent et l'exorcisent), mais de celle-là, limpide et sage, qui s'est formée en de lentes délices parmi les vergers de Touraine et sur les bords de l'Oise, qui a donné son miracle avec Voltaire, qui s'est achevée dans la suprême courtoisie de Jules Lemaître et d'Anatole France. La langue de notre pays, Madame Colette la polit avec la même assiduité que met une chatte à faire de son pelage

une perfection, elle l'aiguise aussi au point de la faire étinceler entre ses mains, dangereuse et coupante. Saveur et fermeté, entre ces deux termes elle loge tout son enchantement. Tantôt sa phrase est brave comme un coup de stylet et tantôt, brèvement douce comme une volupté sans alliage. Jamais d'hésitation ni de détour; l'ornement est impitoyablement proscrit; l'élégance naît de cette allure inévitable qui sans perdre jamais un pas court à son but. Séduisante par le même héroïsme que la vierge rapide qui pour assurer son triomphe jetait ses plus beaux fruits. Nous acclamons la phrase heureuse de l'auteur de *Chéri;* et, ne voulant rien perdre de nos plaisirs, nous saisissons au passage, nous détachons le mot qui parfois reluit d'une telle franchise, d'une telle audace et d'un tel éclat.

***

Pourquoi donc cet étroit récit nous plaît-il à un tel point? Parce que, âme et vêtement, c'est le même cri qu'il nous arrache deux fois. Ce que nous disions du style, nous devons le répéter de l'atmosphère; et cela s'appelle — formule de cette vigneronne de France héritière des Ménades mais avec une mesure et un bon sens que consent seulement le vin de Vouvray —: bonne humeur dans la volupté.

Là est tout le secret du charme de ce livre et j'allais dire de sa moralité. Rien de plus pervers — rien hélas! de plus fréquent — que le plaisir

qui répand vainement sa coupe, que la triste manie qui saccage toute la grappe sans exprimer jamais l'or et le soleil enclos dans le miracle de chaque grain. Qu'on opte entre les dons, sensuels ou sublimes, que nous propose la vie; mais du moins qu'on ne gaspille et qu'on ne blasphème pas. De son âme ferme Madame Colette a choisi; et dans le paradis très court où elle nous promène, du sol aux branches, des cailloux brillants aux arbustes parés, elle ne laisse rien se perdre.

Elle nous réconcilie avec les plus simples joies. Un bol de lait qu'elle tend, une fraise qu'elle indique, mousse ou rougit avec une tentation inexprimable. Tant d'écrivains précipitent les étoiles sur la terre et les piétinent; elle, elle n'offre que ce qu'elle peut tenir dans la chaleur de sa main et animer en le donnant. Elle connaît le pouvoir de toute ferveur, même infime, et comme elle vaut mieux que des ailes de théâtre. Elle se penche, c'est vrai, mais avec conviction; et, à force de sincérité elle héroïse des bonheurs presque ignobles.

Elle sait par un don tout spécial nous faire vivre dans l'intimité charnelle de ses héros. Il est agréable de connaître Léa et Chéri nus; c'est le meilleur d'eux-mêmes qu'ils montrent. Le corps de Léa, chef-d'œuvre d'une bonne conduite, si l'on ôte à ce mot le sens arbitraire qui lui a été infligé : le corps d'une femme honnête qui n'a abusé de rien, qui par un sens juste et une modération sans lâcheté s'est toujours ménagée, de même qu'elle agissait avec tact et prudence,

avec un souci constamment maternel, envers les belles adolescences qu'elle élisait. Léa est un bon serviteur de la chose publique et qui dans une société bien organisée recevrait des honneurs. Au lieu d'être comme tant de ses collègues et de ses contemptrices une gâcheuse ou une stérile, elle a préservé des forces — non des plus fines assurément — mais de celles qui sont précieuses à la race et diminuent les déchets de la reproduction. Privée d'ovaires, elle aura pourtant collaboré à l'humanité future et apporté dans le mystère des naissances par elle abritées de certaines tares un élément bienfaisant. Avec conscience et avec cette obscure intelligence qu'est l'instinct elle a bien rempli au cours de sa carrière déjà longue le métier nécessaire de courtisane. Et par son exemple philosophique nous concevons mieux la solidarité humaine, et comme les existences même les plus opposées, dès qu'elles ont un sens et une sagesse, se complètent, tout ce que le patient bonheur d'une épouse chaste doit aux préparations et aux essais bien menés d'une de ces préceptrices de la jeunesse qu'Athènes comptait en grand nombre et qui manquent à l'équilibre de la vie moderne.

Par une récompense qui ne nous étonne pas mais nous réconforte ce corps salutaire aux autres s'est merveilleusement maintenu : « ce grand corps blanc teinté de rose, doté des longues jambes, du dos plat qu'on voit aux nymphes des fontaines d'Italie ; la fesse à fossettes, le sein haut suspendu... » Les descriptions qui nous le livrent sont à la fois

agréables et véridiques. Elles ne taisent rien des blessures dont le temps l'a frappé, mais dans une franche lumière exposent tant de beautés encore fermes et d'appâts toujours vigoureux.

Le corps de Chéri répond et s'oppose à la fois à celui de Léa. De la même trempe, mais différent par l'âge qui le fait resplendir, par l'âme qui le diminue. Sa gloire éclaire tout le livre, comme la nudité d'un Narcisse erre et se rallume sans cesse à travers les chemins captieux et les caprices d'ombre d'une forêt. Les phrases les plus expertes de l'auteur la viennent flatter. « La main du dormeur se détendit et laissa tomber comme des fleurs lasses ses doigts fuselés, armés d'ongles cruels, main non point féminine mais un peu plus belle qu'on ne l'eût voulu... » Caressantes, les touches s'ajoutent aux touches et les légères lueurs aux lueurs. Et peu à peu de jeune marlou Chéri s'évade en un être quasi mythologique.

Comment ces deux corps qui se convenaient si bien, mais que commence de séparer la chronologie, vont-ils l'un vis-à-vis de l'autre se comporter ? et de quoi sera fait leur inévitable drame ? Voilà toute la simple intrigue et qui est excellemment développée. Non pas du dehors, par des réflexions et des analyses, mais du dedans en suivant le même tunnel que les deux héros dans la chaleur de leurs chairs fiévreuses et l'obscurité de leurs pensées malhabiles à se connaître. Sur le plan matériel ils savent si bien se conduire; mais le peu d'âme qui leur est départi ou plutôt ce reste de voluptueuses habitudes qui se condense

en fantôme les surprend et les déjoue. C'est en se sentant souffrir, à leur grand étonnement, qu'ils se comprennent enfin. Douloureuse et stérile connaissance qui pèse sur le récit comme une aile un peu lourde sur un jardin bas, tout suffoqué de plaisirs et de parfums. Ils gémissent l'un vers l'autre, se reprennent et se séparent à nouveau sans geste excessif et sans cri superflu, humblement liés à une fatalité qu'ils n'essaient jamais de dépasser. Et d'être si vraiment humains on les accepte dans leur triste, dans leur inoffensive médiocrité.

***

Notre sympathie avec Chéri torturé dans son triomphe, notre compassion pour les graves souffrances de Léa sont très courtes; mais l'odeur charmante de leurs plaisirs renaît et persiste. Pourquoi alors, quand nous terminons leur histoire, ce navrement qui vient de tout autre part que de leur confortable désastre? Un malentendu plus réel s'impose à nous, celui d'un grand poète avec son âme. Est-ce notre faute si certaines phrases du livre sont si parfaites qu'elles vont plus loin qu'elles ne voudraient, que toutes sortes de possibilités rêvent et pleurent au bord de ce chef-d'œuvre si exactement circonscrit? Est-ce notre désir qui usurpe sur elles ou si ce sont elles qui s'en viennent expirer au seuil de notre songe? Qu'elles sont tentantes, admirables et pareilles dans leur achèvement à la bulle de cristal où tout l'impossible se mire ! Celle-ci par exemple :

« Mais elle l'écoutait quand même, couchée contre lui, elle écoutait avec délices la vibration légère, le tumulte lointain et comme captif dont résonne un corps qui nie son angoisse, sa gratitude et son amour. » Et celle-là : « Enfin, elle le saisit au bras, cria faiblement, et sombra dans cet abîme d'où l'amour remonte pâle, taciturne et plein du regret de la mort. »

O poète ! grand poète ! comme tu nous mènerais loin si tu ne t'étais prescrit de si charnels devoirs et si tu ne t'étais attaché aux plus proches délices comme un scarabée ivre de roses au plus voisin.

Novembre 1922.

AURORE SAND : ENCARNACION.

Madame Aurore Sand portait dans le secret un nom chargé de grâce et de gloire. Nom où confluaient la légende d'une éclatante beauté, d'une chanoinesse aimée d'un roi, Aurore de Koenigsmarck et de ce torrent dont fut ébranlé tout un siècle, George Sand. Nom qui retenait des forces et réservait une promesse. Et voici que soudain, après une longue attente à laquelle fut peut-être fidèle quelque amoureux des romanesques prestiges, les forces s'épanouissent, la promesse s'accomplit. En un admirable récit qui par sa hauteur et sa sobriété semble tenir plus de la lointaine aïeule raidie en ses robes de cour et de couvent que de la grand'mère au débordant génie.

Pour nous délivrer vis-à-vis de l'auteur du seul reproche qu'on puisse lui adresser, disons qu'il se révèle observateur et poète bien plus que romancier. Le roman a ses lois propres auxquelles semble vouloir échapper la nature si originale, rebelle à tout artifice et à toute contrainte, de Madame Aurore Sand. On imagine volontiers qu'elle serait plus à l'aise dans un autre cadre, moins strict et plus personnel, mais que sa discrétion préfère celui-ci. Elle l'accepte, elle n'est pas tout à fait à sa mesure. De là des inégalités,

des hésitations. L'amour de Don Francisco pour Encarnacion, centre du livre, est beaucoup moins heureusement exprimé que des sentiments épisodiques, ceux des prétendants malheureux de la jeune fille et celui du vieux mendiant qui lui sert de père. Cet amour de prêtre, coupable et déchirant, nous est présenté comme une chose beaucoup trop naturelle; les scrupules et les combats dont il devrait être accompagné sont abolis. Mais surtout les paroles auxquelles il recourt nous déçoivent; comme on sent que Madame Sand, admirable dès qu'elle peint des émotions et des états d'âme où elle peut elle-même se jeter, se trouve absente et contrainte lorsqu'il lui faut simuler ! C'est à cause de cela sans doute qu'elle laisse son héros tomber dans un excès dont nous souffrons; nous lui pardonnerions peut-être son incorrection ecclésiastique mais pas cette exaltation sacrilège avec laquelle il emploie les mots de la liturgie à glorifier sa bien-aimée.

D'autre part Madame Sand ne sait pas bien choisir entre une affabulation romanesque par laquelle elle accumulerait les tempêtes, les présages et les meurtres et un exposé plus voisin de la vérité. Tantôt une imagination un peu dangereuse l'entraîne; tantôt son besoin de sincérité la rabat. De là une insécurité qui ébranle toute l'architecture de son récit. Certains fragments, en eux-mêmes impressionnants et parfaits, demeurent comme des matériaux sans emploi, comme des fragments rejetés. Pourquoi ici ce tombeau d'infant qui s'anime et nous montre le geste miraculeux de

sa momie sans que la prophétie s'achève dans les faits ? et là ce palais d'archevêque entr'ouvert sur un sanglant secret que finalement on ne se décide pas à nous avouer ? Enfin au-dessus de ces belles choses éparses pas de dôme, pas de dénouement.

Mais on a un remords à chicaner sur des détails un écrivain qu'on suit sans cesse avec intérêt, avec espérance, avec intensité. C'est que sous chaque ligne on découvre la femme qui a vu d'un regard aigu, qui a senti d'un cœur profond. L'observateur et le poète sont soudés l'un à l'autre en une forte union qui fait de ce livre une chose à part, un chef-d'œuvre de netteté en même temps que d'émotion. Dès la première page nous voilà en pleine Espagne, aux pieds de murailles en ruine, dans une société de mendiants. Cette assemblée de gueux si bien drapés, on ne nous la montre pas du dehors, on nous y asseoit. C'est avec le même naturel que tout ce qui tient essentiellement à la vie d'outre-Pyrénées passe sous nos yeux : des danses et des chants, des gestes qui jouent avec le sang, des élections faussées, une procession. Spectacles rendus avec sobriété par quelqu'un qui ne s'en détache point, s'y incorpore étrangement, ayant sans doute retrouvé en eux son atavisme ou son destin, quelque patrie voilée qu'il ignorait.

Comme une musique accompagne un drame, ainsi parfois le poète interrompt le narrateur. Et c'est quelque cri jaillissant tout à coup des abîmes d'une âme fière et fermée, comme celui-ci qui

précède le sacrifice et la mort de Manolito : « Adossé au mur, en face de cette porte refermée, il restait là sans pouvoir bouger, mais son amour, la partie éternelle et divine de son amour, celle qui ne s'adressait qu'au bonheur de celle qu'il aimait, lui rendit la vertu nécessaire pour quitter ce lieu où il avait faibli... » Mais le plus souvent cette source souterraine, cette poésie qui habite Madame Sand ne vient pas au jour, se laisse seulement deviner. Et c'est sa sourde présence qui prête à tout le récit un charme inexplicable, quelque chose de grave, de contenu, de frémissant. C'est à cause d'elle que, tandis que de tant de livres bien faits nous nous détachons avec un satisfecit, celui-ci, à mesure qu'on le lit, se saisit davantage de nous. On n'en a pas vite fini avec lui. Il est terminé, il n'est pas éteint en nous : il nous entraîne à un long dialogue où nous recevons de lui des aveux, où nous lui confions quelque chose du meilleur de nos pensées. Il y a plus ici pour nous qu'une joie d'art : un contact d'âme. Une noblesse s'est révélée à nous, une sincérité aussi, d'autant plus intense qu'elle aime se cacher. Et vers ces chaleurs vivantes que nous sentons au-delà de l'œuvre nous nous penchons, émus, comme si d'un glorieux passé soudain ranimé nous recevions un message et un don.

L'art de Madame Aurore Sand est constamment à la hauteur de ses visions et de ses sentiments. Son style, lui aussi, est fait de grâce et de fermeté. Une noble vigueur le soutient ; et les images qu'il encadre ont la délicatesse de ces gemmes que

presse une couronne de fer. Le secret féminin se dérobe à la fois et se révèle sous cette mâle énergie qui porte à la fois le sceau d'un être et la marque d'une race. Pourquoi prolonger nos louanges ? Pour attirer vers ce livre ceux qui ne l'auraient pas lu, citons encore quelque passage, plus fort que tout ce que nous en saurions dire. Comment le fermer mieux qu'en reproduisant ses dernières phrases où pour dépeindre les fossoyeurs du vieux mendiant mort dans la neige, les vautours de la Sierra, Madame Aurore Sand trouve ces superbes accents : « Puis ils s'élevèrent, repus et pesants, avec des balancements de barques qui ont peine à démarrer, et volèrent longtemps en cercle avant de disparaître vers les cimes, abandonnant le squelette aux soleils et aux neiges futures. »

Février 1924.

LE RETOUR D'ANDRÉ GIDE.

De plus en plus nous entrons dans son règne. Maintenant que le seul rival qu'il avait à considérer, Barrès, s'est retiré sous sa tente de journaliste (Anatole France se trouvant déjà dans des régions trop élyséennes pour qu'on puisse l'opposer à aucun mortel), il est seul maître et souverain. A vrai dire, il n'est peut-être pas très fier de ce qu'il a à gouverner : des inférieurs charmants, aucune jeunesse bondissante dont il pourrait un jour craindre — ou espérer ? — le coup de pied d'ingratitude et de génie.

Lui aussi, durant quatre ans de guerre, il fut silencieux. Silence d'une autre qualité que celui de Barrès, pur et presque complet et sous lequel une fermentation pleine de promesses se laissait deviner. Silence tout de même et que plus d'un sans doute, parmi les plus sobres et les plus dépouillés martyrs des tranchées, regretta amèrement. Eux à qui demain n'importait plus n'avaient-ils pas du fond de leurs tanières une soif singulière de tout ce qui dans un autre domaine était désintéressé et élégant ? Avec un altruisme où ils savaient mettre leur revanche ils se réjouissaient de la vie qui continuait dans les villes, des théâtres remplis et que de loin ils imaginaient spirituels, des musiques encore vibrantes, des femmes encore

parées. Mais qui leur eût apporté la délivrance et l'oubli sinon les quelques livres francs et bien écrits qui apparurent à ce moment-là ? Ceux qui témoignaient d'eux sincèrement, *le Feu* et la *Vie des martyrs*, ceux qui les emportaient loin d'eux-mêmes dans les patries idéales, *l'Ombre de la Croix*, *Amica America*, et ce livre-là, le plus beau de tous, fait d'un cœur qui se donne avant l'adieu, tissé des brumes mêmes du rêve et du regret, que sur ses mains déjà glacées leur présentait le cher devancier Alain Fournier.

Gide n'a pas embelli ce concert qu'écoutent parmi les écœurements et le fracas les passagers d'une sublime agonie. Il a refusé une note parfaite à des harmonies qu'emportaient dans l'au-delà ces cœurs — si jeunes — qui se taisaient fièrement et pourtant avaient besoin d'être consolés. Pour ce sacrifice qu'il infligeait aux autres et peut-être aussi à lui-même il s'est donné d'austères motifs. *Novo cedat ritui*... Discrétion, contemplation devant le rite sanglant qui s'instituait, effaçait tout et ôtait leur saison aux plus délicats des jeux. Motifs ou scrupules que pourtant nous lui contesterons, parce qu'ils n'étaient pas marqués de son sceau. A l'heure d'épreuve, il faut demeurer jusqu'au bout soi-même et non de moindres que soi, fussent ces êtres de toute douleur, une foule en deuil, une foule en sang. Si l'on a choisi d'être Méphistophélès, c'est à l'heure la plus satanique qu'il faut persévérer. Les négations et les rires sans bassesse qui tombent d'une étoile disgrâciée peuvent alléger certains héroïsmes, les plus nus,

ceux qui refusent d'admettre de haineuses exaltations ou des confusions tendres et brisent les prétextes pour ne s'appuyer que sur eux-mêmes. Ceux-là avaient le droit de tout attendre de Gide, dont le courage fut grand en certaines de ses œuvres et de qui la lucidité peut même sous un ciel vacillant asseoir impitoyablement la pensée.

N'est-ce pas nous attarder trop autour de ce récent passé de M. André Gide que met déjà dans l'ombre sa brillante rentrée, et lui reprocherons-nous encore ceci, que son silence regrettable de cinq années n'ait pas du moins été parfait? Car il y eut quelques infiltrations, lettre à *l'Action Française* et autres légers signes de la main, et nous eussions préféré nous reposer uniquement sur le noble exemple d'activité charitable qu'offrit l'auteur de *Paludes*, travaillant de sa personne au foyer franco-belge. Mais ces querelles refroidies manquent d'actualité et, en tout cas, faute des textes que je n'ai pas sous les yeux, de précision.

Venons donc aux larges dons qu'il nous fit depuis l'armistice et qui ont rouvert sous ses pas un chemin tout amolli des plus délicats pétales du jardin de France.

I

GIDE TRADUCTEUR.

Antoine et Cléopâtre, vus à l'Opéra le 13 Juin 1920, demeureront l'un des plus beaux spectacles

de ma vie. Le génie de Madame Ida Rubinstein s'en allait à travers les siècles rejoindre — ou heurter ? — celui de Shakespeare. Cette femme princesse et serpent qui a tantôt des sinuosités de reptile auxquelles s'enlace le rythme des tentations éternelles et tantôt des gestes d'impératrice qui posent leur sceau sur la splendeur du Monde ne fut pas, comme c'est l'usage, une professionnelle de bonne volonté étouffant de sa vulgarité consciencieuse les parfums encore traînants par le monde d'une figure royale mais la légende même de cette figure telle que l'ont façonnée les incantateurs des grandes époques, ajoutant les merveilles et les tendresses de leur imagination au romanesque de l'histoire.

Ida Rubinstein, Shakespeare... Devant de tels noms leurs collaborateurs d'aujourd'hui voudraient s'effacer. Rendons pourtant hommage malgré eux à M. de Max dont l'allure altière et la noblesse déchirée furent, ce soir là plus qu'aucun autre, celles du seul tragédien existant en France depuis Mounet-Sully ou peut-être même depuis Talma, à M. Florent Schmitt dont la musique savait nous faire quitter Shakespeare pour d'autres tempêtes à peine moins sublimes, à M. Gide surtout qui interpréta le maître non comme un professeur gêné par sa redingote ou comme un académicien officiellement responsable des canailleries du génie, mais en gentilhomme euphuiste qui n'aurait pas craint de perfectionner sa langue auprès des matelots de l'Avon et de ces crocheteurs du Port-au-Foin en compagnie desquels

Malherbe embarqua notre langue pour d'admirables destinées.

Gide traducteur... Impossible de prononcer ces mots sans qu'auprès de Shakespeare ramené à son temps n'apparaissent la face dévoilée de Conrad et les traits mystiques de Rabindranath Tagore, qu'un miroir respectueux ne peut nous montrer qu'en les enténébrant un peu plus. Il y aurait là matière à tout un chapitre, devant lequel je me récuse humblement.

Passons à d'autres parfums, pour lesquels il ne faut pas une cassolette rapportée d'un Horeb ou d'un Sinaï, mais qui sont uniquement ceux de la Sirène qu'en nos filets depuis longtemps préparés nous savons capter.

II

LA SYMPHONIE PASTORALE.

La Symphonie Pastorale... Peut-être qu'ici encore je serai mal à l'aise et que je parlerai peu dignement d'une œuvre pour laquelle il faudrait une sobriété, une réserve et une grâce exacte qui ne sont point dans ma manière.

M. André Gide fait d'ailleurs à ses plus fervents amis défense de l'admirer. Il écrit à M. Louis Aragon ces lignes singulières (1) : « Votre phrase sur la Sym. Past. m'étonne. *Vous n'aimez pas la seconde partie*... Serait-ce que vous aimiez la

(1) *Littérature*, Septembre-Octobre 1920.

première ?... J'espère bien que non ! Ça ne serait pas la peine d'avoir écrit les *Caves*... »

Cette phrase me trouble infiniment. Serons-nous condamnés, nous qui adorons « *la Sym. Past.* » à ne faire partie que du bétail obscur des louangeurs de Gide, non du chœur de ses disciples intelligents ? Étant loyal, j'accepte ce classement. Les *Caves* m'ont choqué et diverti sans me convaincre. Et je préfère à l'étourdissante « sotie » qui caressera jusqu'à la fin des temps les pervers de la forme et les anarchistes de l'esprit l'austère chef-d'œuvre que peuvent lire de dignes vieilles femmes et que peut approuver l'ombre de Boileau couvant de ses vastes ailes le vieux Palais Mazarin en même temps qu'à côté, rue Guénégaud, le cabinet de travail de M. Paul Souday.

La « *Sym. Past.* » — comment l'appeler autrement désormais ? — est une tragédie délicate et resserrée. Elle ne comporte que quatre personnages : un pasteur et sa femme, leur fils, et comme dans les drames de M. Claudel, une jeune aveugle. De quelle main experte ils sont peints, qui sans doute caressa et griffa un peu dans la vie des fronts réels dont ceux-ci ne sont, simplifiés et ressuscités selon le procédé de l'art, que le parchemin et la lueur !

Avec ce protéisme qui est sa marque M. André Gide s'est donné tout entier à ce pasteur consciencieux, de plus en plus doux et tendre à mesure qu'avance sa confession — eau d'amour et de poésie dormant au fond d'un très ennuyeux puits

d'ascétisme. Il a failli s'ignorer lui-même. C'est un accident qui le force à se connaître et à nous intéresser humainement, au lieu de saintement nous mortifier. Quant à sa femme Sarah elle est rendue avec une fidélité et une sorte de rancune qui sont admirables. Elle se montre estimable et atroce autant que le sont généralement les femmes tout à fait vertueuses. Le Diable, qui parle souvent à l'oreille de Gide, la lui a soufflée toute vive pour qu'elle serve d'excuse et d'illustration au dessin profond qu'il conçut en contemplant du haut de son arbre la pureté d'Ève sommeillant aux premiers jours du monde.

La jeune aveugle et le fils du pasteur qui à la fin du roman — quand il n'y a plus d'aveugles — se trouvent être les amants ne sont pas présentés dans la lumière égale qui convient à un couple. Nous aimerions connaître vraiment ce garçon renfermé, si froid et raisonneur d'apparence, peut-être si terriblement brûlant au fond, que son père — pareil à presque tous les pères — ne sait distinguer; nous, malheureusement, nous ne faisons que l'entrevoir.

Quant à Gertrude — ainsi fut nommée au début de l'histoire l'aveugle encore anonyme — c'est la part du miracle et de la poésie en ce récit qui vise à l'exactitude et confine à l'austérité. Nulle autre fois — pas même à travers le sourire torturé d'Alissa — l'âme complexe de Gide n'a à ce point laissé voir ce qu'elle peut refléter de blancheur. Ses préférés, sans doute, ce sont les inquiets et les pervers; de l'intérêt tour à tour caressant et

Library
Wayne State College
Wayne, Nebraska

douloureux qui le penche sur eux il crée cet étincelant pantin, un Lafcadio, cet admirable damné, le héros de l'Immoraliste. Mais n'allons-nous pas douter tout à coup du choix de son cœur? Voici qu'une jeune fille vient à nous, couverte de ses seize ans en fleur et d'une lumière d'innocence tellement grave et forte qu'elle-même ne la peut supporter quand l'instant de se connaître, bien terrible, arrive. Le prestigieux auteur lui a confié une si tendre fatalité et des grâces si intimes qu'il semble s'être plu en elle et l'avoir faite de soi; Gide total, seraient-ce pas le renoncement qui s'exaspère et la délicatesse qui se cherche jusqu'à la souffrance aussi bien que le clair courage de se regarder en face et le franc jeu avec le fond d'humaine bassesse que la plupart d'entre nous enterrent soigneusement au fond de leur cœur pourri — tant ils ont peur du bruit et de l'odeur que cela ferait?

Ne quittons pas cette histoire de pasteurs sans parler un peu théologie. Il y a, vers la fin du livre, de troublantes et suggestives controverses dont nous aimerions, nous aussi, faire notre profit.

« L'instruction religieuse de Gertrude m'a amené à relire l'Évangile avec un œil neuf. Il m'apparaît de plus en plus que nombre des notions dont se compose notre foi chrétienne relèvent non des paroles du Christ mais des commentaires de Saint Paul. » C'est ainsi que commence, le 5 Mai, le journal du pasteur. Et d'ajouter aussitôt : « Ce fut proprement le sujet

de la discussion que je viens d'avoir avec Jacques. » Ces lignes semblent écrites tout exprès pour nous remuer étrangement. Qui de nous hélas ! étant un peu passionné par les questions religieuses n'a senti un pasteur et un Jacques s'agiter à la fois en son esprit ? Jacques, la soumission absolue qui selon une pente logique s'en va du compromis luthérien à l'intransigeance romaine; le pasteur qui essaie de penser, en toute sérénité chrétienne : « ... *Rien n'écarte plus du bonheur* qu'une soumission sans amour. » Tout ce qui divise notre pensée — j'allais écrire notre cœur, mais le cœur en ce domaine sublime doit demeurer l'esclave de la pensée — n'est-il pas compris entre ces deux alternatives ?

Tout le reste du chapitre est à lire et à méditer. Il est plein de suggestions. Comme on voudrait qu'il ne s'arrête pas et qu'il envahisse le livre ! En notre vie courte qui nous mène du berceau à la tombe sans nous laisser le temps d'approfondir les données du problème essentiel, nous sommes pressés et nous avons tellement plus besoin de vérité que de fiction, fût-elle enchanteresse. Mais si la subtile discussion se termine vite, ce n'est pas seulement à cause des nécessités d'un récit qui ne peut dévier en pieux examen mais aussi parce que l'auteur ne s'intéresse pas suffisamment à la question posée. Gide manque d'angoisse; sa curiosité infinie ne devient jamais une brûlante interrogation : et n'est-ce pas là le principal, le seul vrai reproche que nous osions adresser à ce séducteur ?

J'allais encore parler de son diabolisme, dont nous approche ce goût de se dérober perpétuellement, parent à son tour d'un penchant à nier tout et soi-même qui est pour moi, bien plutôt que l'amour du mal, la définition de l'esprit de Satan. Mais cela nous mènerait trop loin à propos d'une simple vie de pasteur; et ne convient-il pas plutôt, en la quittant, de tourner un dernier regard vers cette tragédie de tous les jours contée à la manière du grand siècle? Des sots ont pu prendre Gide pour un excentrique; la postérité le mettra non loin de Racine, là où le génie de France se sourit à lui-même au-delà des siècles et continue de se contempler en des miroirs aussi limpides que les reflétantes parures de ses parcs d'autrefois.

III

LES SOUVENIRS DE GIDE.

De ses souvenirs M. André Gide ne nous a livré jusqu'ici que des fragments sous un titre presque aussi mystérieux que celui de la *Sym. Past.* : *Si le grain ne meurt...* Ces épisodes ne semblent guères avoir convaincu les « lettrés », pas plus les sages que les Dadaïstes, pas plus les Giraudulcistes que les Proustiens. On leur reproche de n'être pas au goût du jour, de n'être ni tout à fait discrets ni suffisamment scandaleux. Ils n'en plaisent que mieux à ce public sans snobisme sur

lequel commence de s'appuyer la gloire de Gide.

Envions ceux qui connaîtront un jour dans toute son ampleur cette confession sobre en même temps que précise, colorée délicatement et qui, bousculant tant de mémoires corrompus au pus déjà stagnant et tant de vertueuses autobiographies où le mort se farde lui-même, s'en ira rejoindre sa sœur du Dix-Huitième siècle. Ils se repaîtront de délices que nous ne fîmes que concevoir et désirer. Aussi ne peut-on parler que brièvement d'un édifice qui ne nous montre que quelques balcons. Mais peu de matériaux dénoncent un style et nous savons déjà quel sera le ton des Souvenirs.

Une constante élégance, une sobriété qui contient l'audace et cette audace à son tour qui empêche la sobriété de devenir fade, voilà leur marque. Les détails très vrais — par là un peu quelconques — auxquels l'auteur s'évertue prennent, selon un procédé magique, du relief et de la saveur; et sans y consentir peut-être, voilà Gide, même ici, poète. Comment ne pas garder un souvenir un peu ivre d'une promenade aux environs de Nîmes où il nous conduit parmi tant de fleurs ou de ces simples mots qui illuminent une minutieuse description du jardin de Lamalou-les-Bains : « Le haut de la falaise était frangé par l'inculte prolongement des jardins de l'hôtel : yeuses, cistes, arbousiers et, courant d'un arbuste à l'autre, puis retombant en chevelure, dans le vide hésitant au-dessus des eaux, le smilax aimé des bacchantes. »

J'ai à côté de moi, tandis que j'écris, les Souvenirs. Je les respire de temps en temps et je tâche de m'exciter d'eux. Je voudrais être spirituel à propos de tel passage, faire mon petit geai ; et puis j'ai honte de ce désir : ne faut-il pas admirer sans l'altérer cette limpidité qui coule et nous entraîne avec elle selon le vif courant de l'enfance ?

Gide enfant est plein de charme. Et de le connaître nous rend plus compréhensifs envers l'homme mûr. Nous possédons maintenant l'aveu et le secret de ses premiers rêves, de ses premières coquetteries, de ses premiers froissements aussi, car cet éveil si particulièrement sensible a été souvent contrarié et torturé. Si des choses de valeur ont été fanées en lui, si le rictus de l'ironie a peu à peu figé cette figure peut-être un jour tendre, telle taloche de camarade, telle piqûre de vertu familiale et tel tzarisme d'éducation n'en sont-ils pas responsables ? Il fallait ouvrir toutes grandes les fenêtres de la vie à cet étrange papillon dont le cœur visait un destin fuyant et dont les ailes ne supportaient pas de contrainte ; ne l'a-t-on pas dévié en l'opprimant ?

***

Traducteur, romancier, mémorialiste, M. André Gide à bien rempli ses années de retraite. Au moment de l'en féliciter, nous nous souvenons tout à coup que lui-même n'est pas content et ne s'admire pas. Pensum académique, murmure-t-

il. D'accord avec ses disciples dadaïstes, il ne veut être que l'auteur de *Paludes*, des *Caves* et du *Prométhée*. Le reste de son œuvre ne lui ou plutôt ne leur (puisqu'il le faut confondre avec cette folle et agréable troupe) plaît plus; ils trouvent cela poncif et nous l'abandonnent comme un moyen d'engluer notre simplicité et de se rire de nous.

A vrai dire, nous sommes un peu inquiets de voir le grand écrivain, à l'âge des honneurs, errer en semblable compagnie. Ne va-t-il pas lui arriver malheur et dans quel état un de ces jours ne nous le rapportera-t-on pas? Ces jeunes gens, par principe, sont capables de tout. Froids et élégants autant que mystificateurs ils s'exercent à n'aimer que l'acte nu de toute cause et le crime sans but utilitaire ni prétexte ennoblissant. Ce sont des Sades perfectionnés et de petits Robespierre sans jargon; ils ont un art si joli de couper la tête au langage et à la pensée. N'est-il pas à craindre qu'une fois ils n'appliquent à leur maître la méthode que celui-ci, dans un chemin de fer, enseigna à son Lafcadio et que, par un geste absolument désintéressé, ils ne le précipitent tout à coup d'un soupirail de l'hôtel des Grands Hommes sur le pavé de la Place du Panthéon ou, plus irréparablement, d'un entresol du quai de Bourbon dans le fleuve toujours affamé de sirènes?

Peut-être (et c'est la plus douce hypothèse) n'agiront-ils que symboliquement et se borneront-ils à déclarer solennellement que Gide ne leur agrée plus et que le seul chef qu'ils honorent,

ayant assassiné les autres, n'est pas lui mais Barrès. Alors, s'il lui en prend fantaisie, le maître renié pourra se retourner vers son troupeau et trouver dans une admiration justement bêlante un dédommagement à la trahison de ses disciples.

Juin 1921.

J. ET J. THARAUD : QUAND ISRAËL EST ROI.

I

Est-ce que je sors de mon domaine en critiquant aujourd'hui un livre d'histoire ? Mais par ses auteurs ce livre m'appartient éminemment. Et puis, si peu nombreux sont les écrivains dont on épie avec passion chaque œuvre nouvelle. Quels sont ceux assez vivants pour que leur fermentation nous intéresse, pour qu'à chaque étape nous tremblions d'espérance et d'inquiétude devant leur décadence ou leur perfectionnement possible ? Parmi les très arrivés Gide seul peut nous donner cette émotion grâce aux mystères d'ondoiement, de nouveauté et de jeunesse qu'il a préservés en lui. Jean Giraudoux, Paul Morand, Georges Duhamel, Valery Larbaud, voilà ceux qui à l'heure actuelle dominent et préoccupent les imaginations. Dans leur plein essor, vont-ils monter encore ou s'abattre ? Et si nous reculons vers le berceau, qu'est-il capable de nous donner, ce Drieu la Rochelle dont le talent s'embarrasse de trop d'intentions et d'un certain désir de décevoir mais affirme une telle alliance de finesse et de force ? Et ce fils de Châteaubriand et de Pasiphaé accordé à la fois avec les étoiles catholiques et les taureaux

de la Grèce, petit torrent qui se précipite d'une montagne sacrée en emportant ses rives et en faisant un assez génial tapage, Henry de Montherlant ? Penchons-nous partout où mugit quelque chose, même au-dessus de la chaudière des Dadas : pour l'instant nous n'y voyons guère mijoter qu'yeux de vipères, lard de chouettes, entrailles de crapauds et autres ingrédients difficiles à nommer, pour lesquels il faudrait une bravoure qu'ils ont reprise au Moyen Age; cependant que ne saurait-on espérer d'êtres délicieux, magiquement enduits d'excréments, le jour où ils voudront bien se laver ?

Avec M.M. Jérôme et Jean Tharaud c'est une avenue royale qu'on prend, bordée d'arbres séculaires dont la dignité et l'ombrage ressemblent aux plus authentiques vertus de France. Calme, apaisant voyage : chaque halte nous présente une vue bien encadrée autour de laquelle il ne peut qu'être salutaire de concentrer notre attention, notre réflexion et notre rêve.

Le Bolchevisme en Hongrie, voilà le sujet ou du moins le prétexte de leur dernier tableau. Car ce qu'ils nous montrent surtout, c'est la Hongrie elle-même qu'ils connaissent admirablement, y ayant vécu jadis plusieurs années, s'étant assis hier sur ses ruines. Et dans cette Hongrie l'élément juif qui les a toujours passionnés par un bizarre réflexe où la répulsion semble engendrer l'attrait.

Leur récit se divise en trois épisodes qui furent d'abord, en revue, nettement séparés les uns des

autres. Trois épisodes ou plutôt trois figures : Tisza, Karolyi, Bela Kun.

La plus saisissante est celle du comte Tisza. M.M. Jérôme et Jean Tharaud ont su s'attacher à elle avec une sûreté et une discrétion dans la sympathie qui persuadent le lecteur. Étonnante réussite. Sous son triple aspect de chef d'un pays mal connu, de confesseur d'une foi qui nous est étrangère, de fauteur d'une guerre que nous abominons, le premier ministre hongrois nous semblait sommairement odieux. De ces trois attributions nos auteurs n'ont envisagé que la dernière, la seule qui importait. D'un simple et sûr effort ils l'ont renversée.

Naturellement les diplomates qui n'aiment pas qu'on éclaire avec la franchise d'une lampe leurs travaux mystérieusement sacrés ni qu'on remue tous ces « sièges faits » dont on pourrait dire, avec un bien mauvais jeu de mots, qu'ils s'y endorment, ont jeté les hauts cris ! Que répondre pourtant à cette lettre du comte Tisza à l'Empereur François-Joseph, datée du 8 Juillet 1914, pleine d'humanité et de bon sens, qui s'élève comme un cri de vérité contre les folles pensées des ministres autrichiens qui voulaient à tout prix une provocation à l'égard de la Serbie et la guerre ? Cette admirable lettre, M.M. Jérôme et Jean Tharaud en ont reproduit (p. 66-70), les passages essentiels : tout homme soucieux d'entrer plus avant dans l'étude des responsabilités de la Grande Guerre doit la relire, la méditer.

Sans doute, on peut reprocher amèrement à

Tisza de n'avoir pas mis au bout de ses déclarations un geste logique, de n'avoir pas démissionné quand ses sages conseils furent définitivement repoussés. Ce jour-là — le 19 Juillet — il a, volontairement injuste envers lui-même, signé le pacte de sang, pris sa part d'infamie et de déraison. Singuliers retours de l'Histoire ! Quarante-quatre ans auparavant un autre premier ministre — français celui-là — avait connu le même débat intérieur. Le 19 Juillet 1870 (1) Émile Ollivier, adversaire convaincu d'une guerre décidée la veille dans un conseil auquel il n'assistait pas, venait donner sa démission, libérer son âme, rejeter la paternité du crime sur ceux qui l'avaient voulu, le maréchal Lebeuf, ministre de la Guerre, le duc de Gramont, ministre des Affaires Étrangères, et, derrière l'Empereur malade, fantôme qu'on poussait, la frivole et intrigante Impératrice (2). Il vit les larmes du souverain, il entendit ses supplications, il céda (3). Quel mouvement analogue du cœur a incliné au même reniement l'inflexible gentilhomme calviniste et hongrois, l'impressionnable orateur du Midi ? Comment faire la part dans ces consciences qui ne se sont pas ouvertes par de publics aveux, de ce qui fut

(1) Ou le lendemain ; je n'ai pu faire les vérifications nécessaires.

(2) De son côté, avec en plus une basse astuce et une forte intelligence Bismark préparait le même crime. Mais ceci n'absout personne.

(3) Mes parents tenaient ce récit de deux sources : Madame Emile Ollivier et l'ami d'Emile Ollivier, M. Hervé, qui, redoutant sa faiblesse, l'accompagna jusqu'à Saint-Cloud.

chevalerie et de ce qui fut faiblesse ? Nous condamnons ces dangereux mélanges, mais nous ne pouvons nous empêcher d'être émus en voyant le sentiment intervenir à une heure si essentielle sur un théâtre où ne se meuvent habituellement que les plus ignobles et les plus âpres intérêts. Pitoyable visage des monarques débiles contre lequel devraient s'aveugler les ministres, fixant — mais de quelle profonde prunelle ! — le seul homme de douleur, leur peuple !

Ces défaillants de deux moments tragiques se sont punis par le silence. Deux silences de qualité différente : le silence farouche et absolu du serviteur brisé — le silence enterré sous vingt volumes de l'orateur devenu historien et plaidant sa propre cause en même temps que celle de *l'Empire Libéral*. Long soulagement de paroles de celui qui a eu l'élégance d'éviter les quelques mots dont il se pouvait innocenter ; quel contraste avec ces autres lèvres dédaigneuses que le sang a scellées !

La mort de Tisza nous est contée, comme sa vie, avec cette sobriété et cette force qui sont la marque du véritable historien. Constante noblesse d'un art qui se laisse à peine toucher, qui pourtant demeure toujours présent et épouse avec une telle puissance le contour des âmes rudes, le mouvement des tragiques saisons de l'humanité. Cet art si contenu qu'il impose une louange discrète, nous le trouverons tout le long du volume ; il a cependant des plis plus majestueux et cette lueur que ne permet au peintre que le front des plus beaux

modèles autour de la figure haute et sévère du fossoyeur de la Monarchie hongroise.

II

Karolyi... on en veut presque à ce fâcheux personnage de régler sur la sienne l'allure des Tharaud, de les forcer à le suivre pas à pas à travers les chemins de sa vanité, de son extravagance, de sa petitesse. Tisza les avait menés sur une terrasse féodale; les voici avec Karolyi dans un dédale de couloirs et de ruelles.

Du moins explorent-ils cette âme avec la conscience et la ténacité qui sont leurs. De cent traits patiemment ramassés ils enflent leur réquisitoire. Ils ne lui laissent rien de bon et ses qualités même, ils en détestent la source. S'il a été durant la guerre l'adversaire du militarisme allemand, s'il a proclamé de bonne heure la nécessité de l'expropriation et du partage des terres, ces deux initiatives excellentes il ne faudrait les attribuer d'après nos auteurs qu'au désir de contre-carrer Tisza et de prendre à la tête du parti adverse le rôle demeuré vacant. Peut-être vont-ils un peu loin et ont-ils trop écouté les plaintes des aristocrates aigris qui poursuivent en Karolyi le grand renégat de leur cause.

J'indique avec réserve cette nuance; comment défendre le premier président de la République hongroise lorsqu'on considère les quelques mois où il eut l'occasion de donner pleinement sa mesure ? Montrer de la sagesse dans l'opposition est si

facile; le pouvoir, voilà l'épreuve. Ici, il faut reconnaître qu'elle fut désastreuse.

Les sauveurs qui précipitent la banqueroute : est-il race plus intolérable ? Les Tharaud prononcent un nom qui est d'un grand poids et enfonce Karolyi au plus bas de l'abîme : Kerensky.

Karolyi, Kerensky... Ce parallèle qu'il ne faudrait pas pousser trop loin est saisissant. Ainsi donc dans deux pays emportés par des convulsions analogues la même fatale figure a surgi : l'ambition jointe à la faiblesse qui sait admirablement enfler le courant dévastateur dont elle se sert. Mais vienne l'heure de refaire la digue, elle s'affole, se récuse et disparaît dans un petit canot de sauvetage. Quelle déception et quelle colère chez les sinistrés !

Ils peuvent maudire ces deux hommes, nous joindrons notre voix à la leur. Ne sont-ce pas les pires, ceux qui ne savent opter ni pour l'ordre ni pour ce désordre que tous les mécontents à tort ou à raison prennent pour la figure de l'ordre nouveau ? Ordre parfois féroce et suranné, mais qui a sa solidité et sa logique ; désordre peut-être fécond où se déchaînent les réactions inévitables et où s'essaient de suggestives expériences. Au sujet d'une civilisation pourrie les deux formules peuvent être préconisées ; mais non celle du compromis qui est toujours un choix et aggrave cette révolution qu'il prépare sans l'organiser.

Kerensky qui liquéfie son armée par le prikaz fameux et en même temps ordonne une offensive ; Karolyi qui accueille dans son ministère les

communistes qu'il emprisonne : voilà deux inconsciences fraternelles dont l'indécision se chiffrera par milliards d'argent gaspillé, par milliers de vies sacrifiées. Hommes stupides, à la conscience innocente, aux mains si sanglantes ! Kerensky n'est que le courrier de Lénine ; et Karolyi, c'est l'antichambre de Bela Kun.

III

Bela Kun... les Tharaud nous le montrent-ils suffisamment ? Ils ont suivi minutieusement parmi les salles et les salons où leurs gestes et leurs voix demeurent accrochés Karolyi et Tisza : ils les ont retrouvés. Je crains qu'ils ne se soient pas suffisamment assis dans les estaminets au sein desquels s'élabora le dictateur, auprès de ses camarades aujourd'hui bien difficiles à saisir, dispersés au vent de l'espace ou enterrés dans les prisons.

A travers la partie de leur livre qu'ils lui consacrent on ne voit guère se former, agir et s'effondrer Bela Kun mais plutôt à sa place un personnage collectif, bien connu d'eux et de nous. Le sémitisme hongrois, voilà quel devient leur héros. Son court triomphe et sa débâcle, telle va être la péripétie : Quand Israël est Roi...

Le problème juif : c'est l'intérêt du livre des Tharaud de le poser à propos d'un pays donné, à une heure où il a une tendance à envahir l'Europe. Quel étonnement, quelle déception de le voir ainsi renaître et grossir pour nous dont il

avait troublé l'adolescence parmi les tumultes de l'affaire Dreyfus ! Ayant connu de quelles exagérations et de quelles hystéries il pouvait être le prétexte (pour les juifs eux-mêmes aussi bien que pour leurs adversaires), nous l'avions rejeté avec une sorte de dégoût. Nous avions juré que si vain, si médiocre, il ne troublerait plus notre repos. Et voici que parmi d'autres fâcheuses reviviscences, d'autres larves du passé, la guerre nous l'apporte et nous l'impose : vieux fantôme qui a humé le suc des cadavres, vieille folie que le délire universel agite, pourriture toute ragaillardie.

Décidément l'humanité tient à ses idées fixes; et quand elles semblent épuisées, au prix de sacrifices inouïs elle les ranime. Singulière puissance des morts sur nous et qui au lieu de se faire sereine et libératrice dégage d'innombrables ferments de corruption ! Là est le désastre de notre génération : ces morts qui à propos de traditions, à propos de territoires, de races et de religions se battaient âprement et confusément ont été plus forts que nous et que cette foi nouvelle où nous cherchons une issue et une rédemption : l'humanitarisme.

La querelle des classes, des nations et des races a donc repris de plus belle; trois querelles qui parfois s'enchevêtrent. Des difficultés proprement ethniques la seule qui soit réelle est la question juive, les autres haines de race à race sont illusoires, complications apportées par les menteurs professionnels de la science, de la diplomatie et de la politique : puisque le territoire

en Occident, et en Orient la religion sont les seuls vrais fauteurs de différences et de conflits.

La question juive existe donc : il serait inutile, il serait puéril de la nier. Dans quel esprit faut-il l'aborder ? Je ne crains pas de répéter les mots prudhommesques : dans un esprit de justice, d'absolue impartialité. Est-ce ce que font les Tharaud ? Constatons plutôt qu'ils s'y efforcent. Il y a lutte entre leur gentilhommerie foncière, leur désir d'indépendance et certains préjugés dont ils ne sont pas exempts. Pour des partisans, quels qu'ils soient, pacifistes ou bellicistes, socialistes ou réactionnaires, blancs ou rouges la balance penche toujours lourdement d'un côté : il est évident que pour eux c'est du côté conservateur, où les inclinent quelques unes de leurs meilleures qualités. Un acquiescement à la vie et le sens exquis du sort particulier et du lot familial recèlent un piège ; nous y reviendrons.

Regrettons pourtant que nos écrivains n'aient pas continué de jeter sur Israël ce regard calme et si profond qui fait la mystérieuse beauté de leur premier livre sémite : *L'Ombre de la Croix*. Là ils ne prenaient pas position. Avec un respect de l'homme qui ennoblissait leur observation, avec une curiosité devenue poésie, ils nous restituaient aussi fortement que s'ils l'eussent chérie une culture qui leur était opposée : miracle devant lequel il faut s'incliner et qui révèle les cœurs purs autant que la souplesse des artistes. N'est-ce pas un chagrin pour leurs plus fervents admirateurs que de ne pas respirer la même atmos-

phère, large et libre, dans les œuvres qui continuent celle-ci ? Sans s'assombrir encore, le regard se rétrécissait déjà dans *Un Royaume de Dieu*; et voici qu'il devient quelque peu dur et malveillant.

Quand Israël est Roi... Ce titre même n'a-t-il pas l'allure d'une déclaration de guerre ? et n'est-ce pas une responsabilité que de jeter une flamme de plus dans un immense brasier ? L'humanité malheureuse a besoin d'émissaires sur qui rejeter ses fautes et déverser sa haine. Dans les pays vaincus ce réflexe atteint jusqu'à un excès de sottise et de lâcheté. Les Tharaud se rendent-ils compte que leur livre apporte un argument et peut-être une joie aux nationalistes aigris de Hongrie, d'Autriche et d'Allemagne. ?

Je sais bien qu'ils ne prétendent qu'à une chose : à faire un tableau. Ils ne s'inquiètent pas des conséquences, ils ont raison; mais tendances sont autres que conséquences. Au-dessus des faits brutaux qui à eux seuls constituaient un réquisitoire ne plane pas l'universel esprit qui ferait contrepoids et compensation. Quand on ferme le livre on n'a pas simplement aiguisé auprès des auteurs cette défiance et cette lucidité qui sont sages; on est un peu excité; on se sent devenir antisémite.

On emporte une autre impression encore et qui — celle-là puisée à une source plus intime — survit davantage, un souvenir de bonne compagnie et une volupté de bonne littérature. Cela est si fort que le sujet même s'en métamorphose. Il ne nous semble plus avoir traversé une horrible

tragédie. La place publique toute souillée de cadavres, nous ne la voyons plus; nous sortons des Thermes où nous avons pris le bain le plus agréable et le plus rafraîchissant.

C'est que le tempérament des Tharaud, mesuré et exquis, semblable à un jardin de France, colore et anime toute leur œuvre. Avec eux, tout de la vie devient acceptable et tout délicieux dans cette maison de nos ancêtres où ils nous assoient devant un feu clair, parmi les devises et les parfums d'une antique sagesse.

Cette attitude morale dont ils ne se pourraient départir sans renoncer à la bonhomie qui leur est spéciale n'est pas précisément celle qui convient le mieux pour voir et dessiner ces êtres particuliers, des révolutionnaires. J'en sais deux qui permettent de profiter plus amplement de tels modèles.

L'une, d'une imprudente et noble générosité, est de voir uniquement au-dessus des confusions et des crimes l'idéalisme qui bouillonne si fortement à ces heures-là. Pareil dans les factions opposées dont l'idée ou plutôt l'idole peut être le Roi ou la Liberté, l'Humanité ou la Patrie, le Papisme ou la Libre-Pensée, il enfante des enthousiasmes, des dévouements et des héroïsmes identiques : frange de sublimité qui borde les Révolutions autant que leur bave et leur écume. Romain Rolland dans ses *Drames de la Révolution* a donné de cette compréhension de l'Histoire l'exemple le plus fort, le plus limpide et le plus beau.

Mais Taine n'a pas moins raison que Romain Rolland. L'humanité moyenne présente une telle abjection de méchanceté et surtout de sottise que ses témoins ont mille motifs d'être amers dans l'ordinaire des jours, atroces à l'instant des grands soirs. La catastrophe, si elle répand la sublimité, exalte et soulève aussi la lie. Les Tharaud n'ont pas une telle âpreté; elle répugne à leur équilibre. En face même des horreurs révolutionnaires ils gardent une certaine jovialité, prêts à se sauver de l'abomination par cette part de comique qui est toujours proche, un peu indifférents aussi au sort d'humains qui sont très peu leurs frères. Aussi ne parviennent-ils pas à nous communiquer devant Bela Kun et l'activité de ses tribunaux un vrai frisson d'épouvante. Et s'ils ne nous dissimulent pas les cruautés au moins égales qui dans la répression ont suivi (1) ils songent encore moins à s'y appesantir. Ils ont ri des féroces saltimbanques de la dictature bolchéviste hongroise, ils n'en ont guère frémi; ils trouvent plus plaisants encore ces magnats et ces honveds qui se sont constitués depuis le triomphe de Horty brigands de l'ordre, pendant au petit bonheur et opérant dans les restaurants de Buda-Pest ces étonnantes razzias par lesquelles ils retournent avec tant de brio au régime de leurs ancêtres, les *Raubritter*.

(1) En Hongrie et en Allemagne d'après les témoignages que j'ai pu recueillir, les excès des blancs ont généralement égalé, ils ont parfois surpassé (à Munich notamment) les excès des rouges.

C'est que leur constante bonne humeur est déjà un commencement d'altruisme. C'est aussi que les Tharaud ne sont pas de ces esprits, amers ou prophétiques, qui aiment à plonger dans l'abîme des révolutions futures. Pour eux la crise de l'Europe est close. Ils goûtent la victoire à laquelle, soldats, ils ont contribué; ils ne veulent pas voir les monstres surgissant au-delà de l'accalmie. Contents, l'âme en paix, ils sont retournés cultiver leur jardin. Nous en plaindrons-nous, nous que la cueillette délicieusement nourrit?

Ce que nous regrettons (ce regret même est un hommage), c'est qu'ils ne réussissent pas chaque fois le tour de force dont ils se sont montrés capables dans l'*Ombre de la Croix*. Là ils ont comme brisé leurs propres limites et atteint ces espaces où souffle librement l'Esprit. Leur dernier livre ne recommence pas le miracle. Mais ils nous laissent riches du repos qu'apporte un parfait ouvrage, de la lumière que répand une allègre conscience.

Octobre 1921.

J. et J. THARAUD : LE CHEMIN DE DAMAS

Voulez-vous passer quelques heures loin de tout souci, sous le regard des dieux, dans un pays de soleil et de sérénité ? Prenez le *Chemin de Damas* de Jérôme et Jean Tharaud.

Jusqu'ici mon admiration n'hésitait pas pour proclamer l'*Ombre de la Croix* le plus beau de tous leurs livres. La question se rouvre maintenant. Là s'étendait une ombre infiniment noble, grave, presque sacrée. Ici règne la lumière. Suivant les besoins de votre cœur préférez l'un ou l'autre.

C'est le même esprit qui se couche dans le même vase parfait. De l'œuvre nouvelle la forme est trop limpide et trop pure pour que la puissent saisir nos définitions. Jouissons, ne luttons pas. Et saluons ceux qui tissent la simple et merveilleuse matière, les mots de chaque jour visités d'un esprit de grâce....

***

Grâce : telle est la fée qui nous guide à travers le livre. Parfois elle cède le pas à la sœur qu'elle accompagne, la grandeur. L'une nous berce parmi les roues de fraîcheur et dans le chant liquide de Hama. L'autre nous fait asseoir à Daphné, convives indignes, sur les prairies sacrées.

Confions-nous à de tels compagnons pour un voyage qui toujours nous tenta : celui de Syrie. Ils ne nous bousculeront pas à travers monts et vallées. Ils nous choisiront sept ou huit places toutes abritées d'eau et d'ombre, ou bien élues sur des sommets. Ils s'y reposeront près de nous ; ils dirigeront nos yeux vers les plus belles images, ils répandront en notre esprit des anecdotes pareilles à ces plateaux chargés de mets suaves et de parfums qu'on sert à toute heure en ces heureux pays. Ne craignons ni fadeur ni fatigue. Trois talismans nous protègent : leur bonne humeur toujours, leur regard clair et, lorsque du vieux sol montent à leur tour les rêves, un guide aux mystérieuses lueurs qu'ils suivent sans presque le savoir, leur sens religieux.

La bonne humeur des Tharaud, si cesse un instant l'esprit de poésie, nous offre aussitôt sa fraîcheur et ses jeux. Par elle ils allègent tout ce qui pourrait être aride en leur récit, Antioche qui les déçoit ou le long exposé des perfidies de l'émir Faïçal qui entre deux noirceurs gambade et sourit. Elle est leur mulet : quand ils en ont besoin, ils la rappellent et elle les porte sans disgrâce à travers les chemins pierreux. Avec elle ils se délivrent du sublime parfois en retard au rendez-vous donné. « Alors, je ne trouve rien de mieux que de ramasser par terre quelques pommes tombées, que je choisis parmi les mieux faites, pour les rapporter à mes amis. » Heureux amis qu'un tel présent visitera ! Car ils n'ont pas seulement le don d'assembler en bouquet les

roses d'Orient et de retrouver les plus belles pierres tombées du diadème de la Princesse lointaine; leurs pommes de pins sont exquises.

Dans cette fête de chaque heure que l'Orient paré leur livrait quels spectacles ont-ils pour nous choisis et ordonnés? Une vallée sur laquelle pèse la gloire de ses formidables rochers, de ses légendes, de sa source divine — un couvent de cèdres perdus au haut des monts, derniers descendants des forêts fameuses et des bibliques magnificences du Liban — un château Franc, rêveur dans ses ruines — un verger tout enchanté de sources et décoré du nom immortel de l'amante d'un dieu — au milieu de l'Euphrate une île abondante et verte, legs des antiques prospérités détruites — quatre villes aux noms pleins de prestiges et de mythes que leur présent visage sait encore justifier, Hama, Alep, Palmyre, Damas.

Ces beaux fragments d'Orient, traînant après eux un lambeau du manteau de pourpre de l'Histoire, tous enveloppés d'une dot de soleil, ils nous les montrent tels qu'ils brillent au ciel de là-bas, en cueillant leur beauté exotique, en rebrodant leur voile indigène. Et pourtant c'est bien leur regard à eux, si limpide, si aimable, si français qui les revoit et nous les donne. Rencontre ou plutôt mariage d'où naît une harmonie spéciale, une émotion convaincante. Ces paysages lointains ont été retrouvés pour nous dans les longs après-midis pleins de souvenirs au bord d'une de nos rivières. Dans le poème qu'ils leur dédient il y a la sagesse d'un jardin de France

et la clarté d'un cœur que la Seine ou la Loire a formé. On sent qu'il fut écrit dans la maison rustique des Aufenais, petite fenêtre ouverte sur le monde, balcon qui encadre l'univers entre la promesse d'un champ de blé et la protection d'un cèdre qui pousse au bord de la route. Ce livre n'exhale pas le vertige des espaces chers aux nomades mais plutôt la quiétude d'une âme assise. Dans le regard des narrateurs il y a bien l'immensité des terres exotiques qu'ils revoient mais aussi dans leur cœur la paix du petit enclos qui les abrite. Ils forcent les orgueilleuses colonnes de Palmyre à faire place à l'ami qu'ils ne sauraient renier, au cèdre de leur champ. Fierté et repos du sentiment natal en face des contrées fabuleuses qu'il a conquises et en soi-même rangées.

Ces enchantements de Syrie revécus par un cœur français, comme ils sont mesurés, simples, exquis! Voulez-vous les sentir dans leur suprême douceur? Relisez, liquides caresses, les définitions de Hama : « un rêve oublié au bord de l'eau, une poésie musulmane faite de rien, d'amour de nonchalance, de chants d'oiseaux dans les verdures mouillées; une construction d'azur et de songe, bâtie de matériaux fragiles, on ne sait par qui ni pourquoi, et qui ne tient en équilibre que par la puissance du rêve. » Laissez-vous emporter par la délicatesse et la splendeur de l'hymne qu'ils adressent à l'Euphrate vêtu de sa vieille royauté et consacré à nouveau par le soir : « L'Euphrate retrouvera-t-il, un jour, quelque chose de sa grandeur disparue? Je ne sais. En

attendant, chaque soir, pour quelques minutes au moins, le soleil qu'on adorait sur ses rives rend au vieux fleuve ses richesses fabuleuses. Une formidable coulée d'or descend du fond de l'horizon, glisse sous le pont de bateaux et va se perdre vers le sud, dans la solitude infinie. Tous les trésors que la rêverie se plaît à entasser dans les temples d'Assur, de Babylone, de Ninive et de Hiérapolis semblent couler au fil de l'eau. » Et laissez-vous enfin submerger par le consolant pouvoir et la tendre intimité de ce soupir que la féerie de là-bas arrache tout à coup à des âmes enseignées par Ronsard et Racine : « Oui, c'était un bien grand silence, mais un silence tout vivant comme celui d'une chambre où l'on travaille, une solitude toute peuplée comme celle d'un cœur amoureux. »

Comme le voyage des Tharaud serait moins beau s'ils l'avaient fait seulement en artistes et en collectionneurs, s'ils n'avaient cherché que des images ! Mais partout où ils l'ont pu ils sont entrés en communication avec l'âme de la Syrie. Et toujours cette âme rendait le même son, un son religieux. Ils ont ouvert leur livre aux dieux de la Syrie qui l'amplifient et le couronnent. Ils ne se sont refusés à aucun souffle venu de loin. Ils ont écouté tour à tour des paysages païens et chrétiens, partageant leur cœur. Dans la vallée d'Adonis ils ont ressenti avec une puissance extraordinaire le vieux mythe d'amour et de mort et de leur émotion un hymne admirable s'est élevé : « Amour, vénération des forces naturelles,

inquiétude des saisons, trouble sensuel du printemps, brume, soleil, grâce et sauvagerie, joie et larmes, certitude fugitive qu'on ne meurt que pour renaître, le mythe d'Adonis est partout autour de moi. Je me sens frère de ce rocher, je prête des pensées à cet arbre. Il me semble que la barrière qui me sépare du monde des choses s'est faite si transparente et fragile qu'avec un léger effort je pourrais l'écarter de moi, comme on fait d'un songe imbécile. »

Un autre vallon sacré, celui de Daphné, leur fait sentir la mort des dieux de la Grèce en une douleur qu'une vaste et lumineuse aspiration soulève : « Dans ce ravin si solitaire, quelque chose de grand a pris fin. Ici s'est effondrée la suprême espérance de maintenir contre les nouveautés venues de la Judée l'esprit d'Homère et de Virgile. Pour la dernière fois, à Daphné, Apollon et les dieux ont reçu l'hommage sincère d'un bel esprit du monde antique.... Le dernier cri de l'oie apporté par le vieux prêtre, c'est le dernier cri du paganisme; et la feuille qui tournoie, sans répondre, sous les yeux du païen mystique, c'est beaucoup de silence qui va tomber sur le monde... »

Et quand un pèlerinage différent à travers un paysage « que l'Évangile éclaire comme la lumière même du jour » leur montre la pensée chrétienne, de quel accent filial ils la saluent : « Bien des siècles ont passé entre ce combat de jadis et les batailles d'aujourd'hui, mais le temps n'a pas changé grand'chose au caractère profond du conflit. Dans la lutte qui s'est passée

sous nos yeux, le bois de la Vraie Croix n'était point promené au milieu des combattants pour exciter leur courage comme aux jours de Saladin, de la Comtesse et de Renaud. Pourtant elle était là, invisible. Aujourd'hui, comme autrefois, ce qui s'affrontait dans le mystère de cette mêlée d'hommes, c'était l'Islam et la pensée qui a grandi là-haut, dans ce petit bourg de Nazareth, au sommet de cette colline, douce comme une colline d'Ombrie... »

Ce livre nous force donc d'apercevoir chez les Tharaud un sens religieux, incomplet sans doute, mais soutenu de beaucoup de respect et de bonne volonté. « Ah ! les dieux devraient bien s'entendre pour se partager l'univers ! » Comme il sort bien de leur cœur et comme il rencontre le nôtre, ce cri où il y a non seulement beaucoup de tolérance mais aussi beaucoup d'amour. C'est le cri d'une époque qui, contemplant du haut de sa tour les ruines accumulées durant tant de siècles par la guerre des religions entre elles et cet assaut non moins stupide, non moins impie que la Science vient de leur livrer les cherche et les réconcilie toutes dans un besoin immense et désolé.

Livrés en dociles serviteurs à leur sujet qui les emporte, nos auteurs voient sans doute sortir d'eux un désir et une sorte de piété qui les étonne. D'où leur vient ce don qu'ils ne réclamaient pas, qu'ils ne croyaient pas abriter, ce sens du divin ? Je serais tenté de répondre : de leur sens de la

courtoisie qu'ils possèdent si modeste, si ouvert, si parfait qu'il s'élargit en autre chose et devient le sens de la vénération. Élan initial qu'au contact des « collines inspirées » et des hauts lieux retrouve aussitôt leur âme parce qu'elle ne trempe aucunement dans les sécheresses et les pourritures modernes. Menez à l'Acropole ou à Jérusalem le plus fin de nos fantaisistes ou le plus doué de nos dadas : il s'engagera à travers les ruelles de la cité sainte sans autre aiguillon que celui de ses habituelles manies et ce qu'il découvrira enfin, pour en prendre une admirable réplique, ce sera son bar à garçons nègres, à petites femmes vertes, à cocktails rouges ou bien, plus gris de ton, son café du néant. Pas de résurrection possible pour son cœur verni et fané. Mais les Tharaud s'évadent d'eux-mêmes et se laissent gagner par les approches mystérieuses parce que nourrissons drus du sol de France, enfants suspendus aux mamelles de la terre maternelle ils participent encore à ses sèves et à ses espérances; et aussi parce que poètes, ils sont fils de l'Esprit. Poètes ! ce beau nom qu'ils ont ici mérité mieux qu'en aucun de leurs ouvrages dit tout des ressources et des richesses en lesquelles leur art se prolonge, de leur inspiration penchée comme une urne où tomberait soudain la liqueur d'une bouche ineffable et d'un pays inconnu.

Novembre 1923.

PAUL MORAND : TENDRES STOCKS.

C'est une heure agréable pour parler de Paul Morand. Sa jeune gloire n'a pas encore été trop défraîchie par les critiques officiels. Il est l'excitation nouvelle, le charme qui n'est pas entamé, le dernier plaisir.

De quoi est-il fait, ce talent qu'on boit comme un cocktail et qu'on a un remords de décomposer ? De deux vertus qui se tournent habituellement le dos malgré un vague cousinage et dont l'alliance ne pouvait manquer de nous ensorceler : la subtilité et la grâce.

La subtilité, malgré toute cette douceur qu'insinue son nom, est souvent très fatigante. Elle met une intention dans chaque mot, crée une destinée à chaque phrase. Une nouvelle n'est plus une volupté qui coule mais un exercice d'attention, un saut périlleux entre des fils de fer barbelés, un puzzle effrayant. Voilà ce qui eut menacé M. Paul Morand si en même temps que le dangereux don il n'eut possédé l'antidote, cette grâce simple, aisée, toute française et créole un peu qui joue sans cesse avec des écharpes, en rafraîchit votre front et finalement vous couche à ses pieds sur un mol et languissant rivage.

Tel qu'il est, c'est un auteur exquis et le fou de cour attisant la farandole qui sur ruines et

volcans a repris dans un élan de gaîté, de corruption et d'exigeant hédonisme.

Il est terriblement lendemain de catastrophe et 1921. Même si la guerre ne grimaçait de temps en temps à la fenêtre de ses récits, nous saurions qu'il vient après elle et que sa particulière sensualité, secret de ses conquêtes, est celle même d'une société qui se réveille d'une grande commotion, les nerfs las, affinés et suavement impérieux.

Une pareille époque, une pareille société n'aiment pas les fortes joies ni les fougueux embrassements. Elles se plaisent à des atténuations, à des mélanges, à des calculs d'où naîtra un plaisir inédit. Pas la volupté vigoureuse et nue, mais plutôt son ombre : ce qui reste des vieux Gaulois la juge pâle, les Français de maintenant savent qu'elle est riche, complexe, indéfinie.

Clarisse n'est la maîtresse de personne. Ses voluptueuses errances n'ont ni but ni barrière. Son regard caresse, sans analyser les sexes, les silhouettes et les visages dont jouira son imagination. Elle se plaît à des sous-sols où se renversent autour d'une table les habituelles hiérarchies. De Delphine nous ne savons qu'un légitime officier russe et pas d'amant précis. Elle sombre doucement dans une dissolvante débauche où se laissent entrevoir des mains de Jésuites et les lèvres d'une orante qui est en même temps entremetteuse : chute profonde mais la plus ouatée et la plus caressante. Aurore elle-même, l'hygiénique et parfaite Aurore, qui semble apporter aux autres et maintenir en soi les secrets du salut,

éprouve au contact de son peintre d'étranges frémissements qui ne se dénouent en nulle étreinte satisfaisante et révèlent sous ce marbre d'Athènes révisé à Ottawa des dérèglements et des inquiétudes trop semblables à ceux de ses sœurs de Londres et de Paris.

Clarisse, Delphine, Aurore... nous demeurerons à jamais reconnaissants à M. Morand de nous avoir présentés à ces suggestives et peu absorbantes sirènes. A laquelle se vouer ? Vers la pauvre Delphine qui marine en son couvent trop voisin des bars n'iront que de bien morbides préférences. Mais les meilleurs choix se balanceront entre Clarisse et Aurore : Clarisse, paradis de ces littérateurs ambitieux qui rêvent de canots sur l'Avon et de gondoles, d'élégante vie cosmopolite — Aurore, terrain de sport qu'éliront les plus sobres ou les plus énergiques de nos amis, récompense que nous souhaitons à un Drieu la Rochelle ou à un Henry de Montherlant.

Par ces jours d'été où Paris sous ses arbres roussis est une sorte de plage veule et tendre il serait séduisant de s'attarder auprès de ces trois dames propices à toutes les siestes et d'approfondir leur interprète qui les délaisse un instant pour bravement se définir : « Tout ce qu'il y a de langoureux, d'insoumis, de fécond et de malpropre dans l'espèce humaine semblait m'avoir été dévolu. » Mais non il convient de quitter vite, avec regret, un conteur d'une si brève élégance. Non sans le couronner encore des trois charmes qui s'ajoutent à ses maîtresses vertus : la drôlerie,

cet assaisonnement que tant de ses confrères cherchent laborieusement, que lui seul détient et répand à pleines mains — l'impertinence (elle est d'une qualité à laquelle n'atteignit que le Dix-Huitième siècle) — et tout près d'elle la poésie, celle-là même que peut supporter notre temps, qui se contient, qui se cache et ne s'annonce que par éclairs. « Elle n'avait plus qu'à présenter à la vie ce visage fermé, ce cœur vide pour être aussitôt dénoncée à la destinée... » et la phrase finit en riant, mais une émotion nous a traversés que ne nous donnera jamais tel volume impeccablement versifié. Petit livre parfait qui fait danser tant d'amusantes poupées et nous laisse entendre un instant, sous une lune qui aussitôt s'excuse un trille de rossignol.

Août 1921.

PAUL MORAND : LEWIS ET IRÈNE

Un roman de Morand, quel événement ! Pire qu'une première : quelque chose comme le procès de Germaine Berton ou la réception de Pierre Benoît à l'Académie Française; plutôt encore, comme un match Dempsey-Carpentier. Des camarades pâles de jalousie, de jolies femmes hystériques et parées comme pour une exécution attendent le spectacle. Sous le gel et les inondations, excitation printanière.

Le champion est en retard. Déjà on téléphone de la Bourse : les actions du stade Grasset flanchent. Les managers songent à faire monter sur le toit Henry de Montherlant en costume d'athlète grec, pour qu'il harangue la foule. Mais le voilà soudain, le trop désiré ! Son sourire a l'allure d'une victoire. Les concurrents qui rosissaient recommencent de jaunir; les jolies femmes frémissent, quelques unes se pâment.

Impitoyable, il débute. Il est tout en traits et en étincelles. Les mots étourdissants braquent sur nous leurs phares, un tonnerre nous ceint, un feu d'artifice nous pète dans le crâne. Ah ! faites-nous grâce ! Mais le féroce divertisseur rit de nos défaillances. Il ne nous épargne rien. Chacune de ses phrases éclate comme un coup de pistolet

qui abattrait une plaisanterie. Et le plus inouï c'est que sa main ne tremble jamais et que la cible qu'il vise en nous s'avoue toujours, avec de nouveaux tressaillements, atteinte. De la plus dangereuse gageure il se tire indemne; et nous, accablés d'amusement.

Il y a d'autres victimes. Par exemple, les paysages. Dès qu'il en recontre un, il lui fait des yeux au beurre noir. Si la nature parlait comme dans le poème de Vigny, elle protesterait à la façon de cette générale franco-américaine : « Chaque fois que je rencontre ce monsieur, il me fait une grossesse ». Son genre, c'est de palper les seins à la campagne, de déshonorer les villes sacrées, d'injurier la mer. La forêt de Fontainebleau se tâte, après qu'il l'a traversée en automobile; elle est devenue ridicule. Visite-t-il Athènes ? la voilà qui porte son Parthénon sur l'oreille. Voyez encore ce qu'il fait d'Amphitrite, dont il dit en lui tapant sur le derrière : « Elle jetait au rivage de petites vagues courtes avec une telle lassitude que chacune semblait la dernière, après quoi l'on s'attendait à la voir devenir, d'un coup et pour toujours un grand lac muet ». Portez donc depuis deux mille ans votre tiare de déesse pour qu'un voyou fasse soudain de vous une demi-mondaine d'eau, une nymphe !

Les animaux subissent aussi d'abominables outrages. Des méduses ont-elles l'imprudence de montrer hors de l'eau leurs faces innocentes, on leur crie : « Œufs sur le plat sans maîtres ! » Et voilà leur charme mythologique crevé, leur carrière de

verreries marines, dont s'inspiraient potiers et poètes, brisée.

Quant aux femmes.... M. Morand ou plutôt Lewis (avec qui je le confonds volontiers; à vrai dire l'un est apprenti-milliardaire et l'autre élève-ambassadeur en même temps que prochain académicien, situations presque également honorifiques et qui requièrent des mérites, des bonheurs analogues) les met dans son lit ou un peu plus bas, dès qu'elles lui plaisent, sans autre forme de procès. Et ensuite sur son carnet de Don Juan il les étiquette. Leurs tares inscrites, elles ne se portent pas mieux que la mer salie ou que les bêtes divines tombées dans la soupe.

Une seule créature résiste : Irène. M. Morand n'a plus qu'à s'avouer vaincu, à l'épouser; et c'est le sujet de son roman.

***

Cela se fait à la moderne, comme tout en ce livre. Il a fallu à notre auteur un certain temps pour se sentir amoureux. Sur la plage de San-Lucido, dans les bureaux de la banque Apostolatos il n'en était pas encore sûr. Mais à la fin de cette dernière entrevue il a compris.... Alors, deux pugilats (l'un d'affaires, l'autre tout littéral et d'où l'énergique Irène sort, ayant perdu ses épingles et un quart violée), un téléphone dans la nuit, une dépêche avec réponse payée. Et c'est fini : Irène Apostolatos est devenue Madame Lewis Morand. Hier une veuve d'affaires; et sans avoir vu ni fiançailles ni

cérémonie nous la retrouvons huit jours après dans une île conjugale, au milieu de la mer Égée, toute désœuvrée et se nourrissant de dorades pêchées par l'époux. Lui s'ennuie déjà et « joue à terme toute la récolte des raisins secs de l'île. »

***

On s'attendrait à ce que le roman cessât là, dans cette anse de bonheur où le couple s'envase. Mais non, le tigre qui sommeille en Lewis Morand ne s'apaise pas pour si peu. Il lui faut ressaisir sa proie qui dans l'air natal devenait la plus forte, sur le dur oreiller de son île goûtait le mol bonheur des femmes d'Orient. De force il la replonge dans Paris, son cirque à lui; là il sera à l'aise pour replanter en elle ses griffes. D'ailleurs ce dont il a un sauvage besoin, c'est de la pervertir plutôt que de la torturer. Il veut rayer ce marbre, ne pouvant plus soutenir son insolence. Après bien des épreuves d'où Irène surgit intangible et triomphante comme une statue voilà qu'à la faveur d'une nuit de Montmartre, d'un cocktail perfide et des incantations de cette Circé, Madame Magnac, il semble brusquement réussir. Qu'a-t-il fait d'Irène? Un commencement, selon son vœu, de truie docile et tendre? Non, une mouette et qui fuit irréparablement.

Une nuit, à Corfou, sur un bateau séquestré ils se retrouvent. Et c'est pour une conversation financière. L'impitoyable victime se refuse à tout attendrissement; elle n'accepte qu'une alliance

commerciale. Et leur amour mort engendre un magnifique enfant qui croît chaque jour en sagesse et en beauté et bientôt, à la Bourse, fera figure de géant.

***

Ai-je su analyser ce conte éblouissant? J'ai renversé la coupe, je le crains, sans réveiller ses feux, sans répartir ses saveurs. Une nuit d'opium ne se laisse pas sous-louer; il faut entrer en elle sans intermédiaire. Pour goûter le paradis artificiel que vous a préparé M. Morand courez aux guichets de l'agence Grasset; prenez honnêtement (7.50) votre billet de chemin de fer.

Et nous, critiques, mettons notre bonnet de nuit. Après quelques heures passées en compagnie de ce prestidigitateur, nous sommes rompus comme des vieillards qui auraient affronté des demoiselles de nuit. M. Benjamin Crémieux a la colique, M. Thibaudet lève, désespéré, les yeux au ciel, j'ai des vapeurs, M. Massis prend son chapelet. Un parfum trop jeune, trop fort a envahi nos cellules : le cri même de l'asphalte, la suprême effervescence de ce Paris de Janvier 1924 qui, entre le franc qui crève et le socialisme qui s'enfle, jette à la Seine débordée tant de bouteilles de champagne. Qu'il est donc instructif, synthétique, irrésistible, ce Morand qui orchestre tous les tics à la mode et des derniers vices tire une symphonie ! Il est le roi en smoking de cette heure ivre et trouble. Vous apprendrez de lui, jeunes gens, l'art

de pincer vos cravates et vos maîtresses avec des rendements nouveaux. Et nous qui nous sentons aussi démodés que des fiacres sous un aéroplane, allons dormir en rêvant que dans dix ans un gouvernement austère et patriotique (celui qu'invoque parfois Drieu La Rochelle) pour enrayer la crise de la natalité proscrira les livres de M. Paul Morand.

Mars 1924.

VALERY LARBAUD :
AMANTS, HEUREUX AMANTS..

Pourquoi attendre pour parler de M. Valery Larbaud, de ses nouvelles non encore réunies en volume ? Autour de lui s'assemblent les jeux, les parfums et les grâces d'une époque sans nonchalance et sans sourire.

On ne saurait lui faire aucune objection. Il se sait des limites, il ne cherche ni à les masquer, ni à les dépasser. Dans son préau assez étroit il est prince; ses jolies donzelles, son héraut d'armes, son nain à grelots, ses lévriers, tout cela tient à ses pieds et les ébats qu'il leur ordonne, par les miracles d'une perspective digne du Bramante, emplissent sans l'encombrer l'espace si nettement circonscrit. A l'aise dans ses propres frontières, il se gère lui-même avec une sûreté admirable, une suprême élégance. Conviendrait-il de lui rappeler qu'hors de son tendre patio se déploient des royaumes offerts à la convoitise des héros, des déserts réservés à la sagesse des saints, les forêts lourdes de fées et les flots nourriciers de déesses, le matin porteur de messages, la nuit scintillante de songes et de secrets ? Mais non, respectons toute félicité accomplie et celle-là qui l'endort sur les genoux d'une maîtresse dont

le bercement a des caresses si légères et la viole, des accents si subtils qu'ils forcent l'huis des paupières closes et glissent invinciblement jusque sous les eaux du sommeil.

Quelle intimité d'Angleterre, frileuse, ouatée et toute voluptueuse, nous apporte son récit *Beauté, mon beau souci...* ! Beauté qui nous est découverte avec des gestes aussi créateurs que d'autres en ont pour draper, main qui la flatte en la montrant, moins avide qu'experte et moins tendre que fine. Une chambre de plaisir aux rideaux savamment tirés où son adresse et son innocence protègent à la fois le dormeur, où flotte, maternelle, une sorte d'honnêteté douce de la chair. Cet artiste-là sait trouver, en se jouant, les voluptés les plus rares et celles qui blessent le moins : délicat toujours mais non moins prudent ; sans hâte goulue comme sans attardement fidèle ; moins impatient d'assouvissement que d'exquisité, moins tourné vers le souvenir que vers la promesse, et qui, quand il a fini la savoureuse grappe caresse encore, sur la grappe prochaine, deux fruits naissants.

Et sur ce bonheur spécial, pour le teinter plus individuellement, Londres qui le veille sans cesse. Londres, choix d'amants, retraite et berceau, qui les cale au fond de sa respectabilité et de son silence, les béatifie au sein de sa force calme et de sa bienfaisante uniformité. Londres, où je ne sais quel protestantisme doux pénètre et parfait les amantes, leur ôtant la brûlure et la fantaisie que tant d'enragés pré-

fèrent mais les parant d'une consciencieuse exactitude, d'une dignité confortable, d'un dévoué pacifisme qui sont le pâturage même de certains délicats.

L'histoire que j'allège en ces symboles pourrait être fort choquante. Elle ne l'est pas. Un tact constant la guide, réserve d'épicurien et bonhomie d'aristocrate. Deux jeunes filles très exposées sont sauvées, en même temps que nos oreilles. Et après de périlleux détours tout finira bien sans que ce soit incroyable. Car ce conte étrange a la simplicité de la vie en même temps que la lenteur de la volupté. Et là est la formule de l'art si nuancé de M. Valery Larbaud : n'emprunter jamais rien au décor usé de la fiction, poser son romanesque au bord même de la réalité, embrasser, d'une lèvre à peine fardée pour la rampe, de vraisemblables femmes. Là aussi est le secret de l'impression si reposante que nous gardons; nous nous en allons de notre lecture tout charmés, ne sachant plus bien si nous avons saisi une illusion ou écouté une confidence.

***

Ayant ainsi renouvelé et rajeuni le métier de romancier, M. Valery Larbaud pouvait-il aller plus loin, opérer sans fracas une seconde révolution ? Il l'a cru et il a eu raison. C'est une tentative plus audacieuse encore et un succès plus achevé que nous offre sa dernière œuvre : *Amants, Heureux Amants...*

Naguères il s'interdisait d'inventer; et c'est à conter même que maintenant il renonce. Par un procédé qui n'avait jamais été osé, il nous convie à partager une de ses journées; et ce n'est pas à l'envers mais de l'intérieur qu'il nous la montre. Magiquement, c'est son cerveau dont il lève l'écrou et à travers quoi il nous promène. Les brises d'une journée provençale et celles qu'il emprunte à deux jeunes femmes couchées ensemble près de lui sont tout le mince secours auquel s'appuie sa rêverie. Et c'est cette rêverie même qui se déroule devant nous, presque sans conducteur. Des idiots ont beau s'efforcer suivant les savantes méthodes qu'enseignèrent Boileau et M. Albalat; ils n'agripperont pas notre attention. Mais que s'ouvre, comme au hasard, un esprit orné et charmant : nous voici cloués au caprice de cet aérien qui chante.

Oui, un voluptueux qui songe ou plutôt (tant il demeure aigu jusque dans l'abandon) qui inventorie et époussette ses trésors. Un peu cruellement, jusqu'à faire tomber cette poudre dont était peinte l'aile du papillon...

Ces jeunes femmes dont le déclin du jour doit le séparer, il les reprend, il les retourne, il joue avec elles dans son esprit un peu comme le chat avec ses proies et comme s'il voulait être sûr, avant de les rejeter, de les avoir totalement goûtées. Quelques minutes d'agréable imagination lui suffisent pour épuiser tout l'hiver qu'avec elles il eut pu passer. Il remue aussi ses souvenirs d'elles : il les caresse, ces heures enfuies, mais

de quel geste strictement charnel, de quelle âme précise qui les évalue au lieu de les sacrer d'ombre et de poésie, troupeau vaporeux auquel un cœur plus ailé prendrait enfin une joie parfaite. En cela il demeure strictement latin, sachant rendre tout l'hommage qui leur est dû à de douces hanches, à de parfaits contours, à l'accord d'un regard et d'un moment du ciel, mais jugeant qu'au-delà commence l'illusion et qu'on trompe ces beaux corps en leur ajoutant une légende. Il est bien de cette race qui modela des temples si nets et de si pleines amphores, donnant à ses dieux un vêtement de lumière, à ses coupes la forme exacte des lèvres. Pas cette pénombre qui, parce qu'elle lui prépare des urnes de songe, laisse se refroidir la volupté; pas ces espoirs avec lesquels on fraude la vie.

Il y a une désolante sécheresse, mais aussi une vigoureuse loyauté dans cette analyse qui presse le plaisir et le force à exprimer son dernier suc, son plus authentique parfum. Que tout cela finisse mal, par un goût de cendre et de néant, est-il besoin d'y insister ? L'inexorable clarté à laquelle se plaît ce fils du Midi dissipe même le plus cher mirage. A travers ses présentes délices il évoquait parfois avec une infinie délicatesse « celle à qui je pense. » Elle paraissait se rehausser, cette lointaine, de tout ce que les autres perdaient à être vendangées de si près, le refrain vers elle avait la grâce et le mystère de la mélodie qui porte le pêcheur immobile vers l'anse qu'il n'ose nommer. Un refuge parfait, une source qui ne

cesse pas, une nuit où la tendresse brille comme un cierge, telle nous devinions celle-là. Elle lui était sacrée et à nous aussi, qui n'eussions osé l'interroger. Au-delà des trésors qu'il palpait il se réservait de l'inconnu trop beau pour le décrire et le partager. Auprès d'elle nous nous reposions d'Inga et de Romana, brutalement démontées et qui, tout leur petit mystère défait, commencent de n'être plus que de gentilles putains. Leurs lucioles tombées, elle brillait toujours plus... Et voici que tout à coup cette chère hantise, il l'empoigne. Il l'attire devant nous dans la lumière de la rue; et sans avoir eu même besoin de passer de nouveau avec elle une nuit ou une matinée, il se l'explique à lui-même, il la dissout, il la congédie. Devant ce massacre nous sommes navrés. Pourquoi lui retirer ainsi « le saint habit de Notre-Dame » qu'il nommait si étrangement et cette autre robe plus indéfinissable que son amour même semblait tisser ? Et quand il quittera Montpellier où ses lectures et ses courts souvenirs ne lui auront meublé qu'un hiver, où ira-t-il ? Que fera-t-il d'un avenir dont il décroche déjà les espérances ? «Et moi, tout seul, probablement...» qu'ils résonnent tristement, ces mots en lesquels s'achève la voluptueuse journée. Libertin durant les chaudes années, et tout le reste de la vie, stoïque : telle est peut-être la formule impliquée; elle n'est ni sans noblesse ni sans désespoir.

Mais pour arriver à cette suprême terrasse, si sèche, nous avons franchi trop vite peut-être les degrés et les étapes par lesquels il nous

menait prudemment. C'est là, à mi-côte, qu'il convient de faire halte pour respirer la joie avant d'emporter la tristesse. Instant si finement mûri où la volupté qui s'accumule et la mélancolie qui s'approche osent un équilibre parfait et une haute alliance. Inga et Romana sont encore chargées de tous les parfums de leurs corps et de ceux, plus vastes, de leurs pays dont elles ne semblent, pleines de fleurs, que les tiges coupées. « Les courtes ombres bises sur une coulée de blanc mat... la petite vallée d'or et de neige. » Ainsi les vêt-il, celles qu'il va solder. Et peut-être parce qu'il les voit déjà rongées de sa propre déception et avilies de toutes les révélations qu'il ne leur épargnera pas, il ose, ne rougissant plus d'être poète, leur jeter ces sublimes épithètes : « Plus sage que Inga... Nourrie par l'olivier, le plus sage des arbres. » Et à l'autre, à celle qui malgré ses constants balancements doit être sa préférée puisqu'il la pare mieux : « Fille et femme des Rois de la Mer... Jonchées de lis sur les rudes toisons, le doux et grand butin de guerre. » Ah ! poète qui dévores tes songes, mais qui tresses, quand tu le veux, les plus nobles illusions et les plus pures couronnes !

Celle-là du moins qui est vraiment reine et que tu aimes comme une femme, tu ne nous l'ôteras pas : Montpellier, ta ville élue. Tu ne nous la saliras pas après nous avoir mis à ses pieds. Avec des pierres et des plantes tu es meilleur qu'avec ces chairs que tu caresses presque pareillement. « Cette ville noble, occupée de ses propres

affaires, vivant par elle-même... » comme d'une parole tu sais bien l'étreindre! Il faudrait reprendre, un à un, tous ces regards à la fenêtre que tu lui donnes et ces brefs encouragements par lesquels, quand tu sembles l'oublier, soudain tu la réveilles et la montres. Elle et puis ce grand tout en qui tu la baignes, cette merveille à qui tu la forces d'offrir son miroir, la lumière des anciens et des dieux; et lus dans cette lumière et refaits et rajeunis par elle les textes dont au collège sous des plafonds humiliants et enfumés on nous ennuyait. Entre ces enchantements que tu rattaches les uns aux autres tu joues et te glisses. Prince par tes loisirs, mais aussi par ta patiente sagesse, contemple-nous attentifs, nous, tes mendiants. Tes voluptés consciencieuses mûrissent toujours d'adorables fruits. Que de cités que nous ne verrons jamais, que de contrées enfouies au cœur des vieux parchemins, pèlerin des livres et des continents, si tu étais moins avare de toi-même tu nous donnerais !

Ainsi qu'une barque exquise, le récit a passé. Mais sur le fleuve que reconquiert déjà la nuit, tandis que s'éteignent des membres doux et de féminins visages, subsistent des reflets où se penchent une ville couronnée et un dieu chantant...

***

Ayant contracté tant d'obligations à l'endroit de M. Valery Larbaud, le quitterons-nous avec une conclusion? Quelle incongruité ce serait !

Non, avec des remerciements et, une révérence. Au bref banquet qui nous est offert entre deux cataclysmes et dont les serveurs portent tous sur le col les trois initiales N. R. F. il est vraiment l'un des divertisseurs. Les plus fins breuvages passent par ses mains et par ses lèvres, la plus pénétrante flûte. De son trapèze, Giraudoux vient de faire un bond vers le zénith; saoul de tous ses coktails devenus nationaux, Morand a roulé sur ce coussin de chair que tant de Delphines et de Clarisses, à ses pieds, constamment lui préparent. Saisissons perfidement cet instant; et sur la table qu'ornent richement les dépouilles des jardins de Ménalque pour le seul front dressé entre ciel et terre raflons toutes les roses.

Mars 1922.

JEAN GIRAUDOUX : SIEGFRIED ET LE LIMOUSIN.

Comment ne pas être charmé par : *Siegfried et le Limousin* ? Une révolution giraudulcienne s'est faite. Notre auteur préféré s'est décidé à ne plus se contrarier lui-même tout en nous brimant, à ne plus s'essouffler pour nous faire gagner à la course je ne sais quels fruits d'or ; en un mot il est devenu très amusant. Et c'est là le prestige, la force constante de son délicieux ouvrage.

Son humour nous ravit alors même que nous le réprouvons. Il réussit ce tour de force : être spirituel avec recherche. Il nous communique sans cesse une sensation aux saveurs contraires et mêlées, un plaisir de découverte uni à un plaisir de détente. Courteline dans l'île de Robinson. Et si un prestige de délicatesse couvre ses plaisanteries, la raison en est assez subtile. Par elles-mêmes elles ne sont pas toujours distinguées. Autrement costumées, elles provoqueraient de puissants hennissements, des meurtrissures de cuisses, des valses de soucoupes sur des marbres douteux. Mais nées parfois dans des cafés, elles sont toujours débitées sur un ton d'ambassade. Perverse poésie : surmenée par les émotions de la guerre par les excès de la civilisation, c'est la seule que puisse

supporter la sensibilité des jeunes gens d'aujourd'hui.

Cette alliance dont les motifs sont profonds habite et émeut les exercices du clown de minuit, du fumiste mélancolique qu'est M. Giraudoux. Et ce que la farce pourrait avoir de vulgaire est sauvé par le pas de ballet suprêmement princier dont ce donneur d'élégances perpétuellement la scande. Par un mouvement contraire à celui qui pousse certaines princesses vers les bars, c'est Montparnasse qui coule vers la Seine et s'intègre au Faubourg Saint-Germain. Heureux mariage : la vieille courtoisie n'est plus fade, l'étiquette n'est plus squelettique; et la Bohême captivée s'alanguit, le cœur de Mimi Pinson bat, peureux et charmant, sous les ifs du dernier jardin à la Française et sous la surveillance d'une lune de la rue de Varenne qui se souvient d'avoir été coquette avec Louis XV.

Allons plus loin, creusons avec bonne volonté ce problème de la vie prise en plaisanterie qui est tout Giraudoux. Pour la commodité d'une première esquisse nous avons tout à l'heure injustement simplifié. Car la plaisanterie de M. Giraudoux n'est pas congénitalement vaine, sceau d'impuissance et de mort posé sur un cœur par des habitudes de quartier latin et des exigences de chancellerie. Le soulèvement d'une sensibilité secrètement la gonfle. Croc-en-jambe à tout ce qu'on crut vénérable et qui autour de nous s'écaille et craque; saut au dessus des dômes, des palais, des Instituts et des institutions; congé

donné du haut des toits à une société, adieu jeté à tout un monde. Cette plaisanterie de jugement dernier, voilà jusqu'où atteint Giraudoux. Et une fois que nous avons mesuré cette admirable possibilité, nous nous retournons vers lui, amers et dangereux. Au lieu de confier notre main, à celui qui sait le mieux faire d'une lecture une valse et d'une soirée une ronde, nous allons l'assaillir en pédants et lui faire une longue querelle.

Et d'abord, pour la fonder, établissons que le sujet du livre, ingénieux, est mieux que cela et plus qu'un simple prétexte. Pendant la guerre, l'ami de celui qui dit je ou Jean, Forestier, a été porté disparu. A travers d'étranges dénonciations la vérité se laisse entrevoir : Forestier a été ramassé dans un pêle-mêle de blessés franco-allemands, amnésique, et les Allemands le rééduquent comme l'un des leurs. Jean gagne aussitôt Munich, « nouveau Siegfried », pour réveiller cet endormi, qui dort d'ailleurs lui-même sous le nom de Siegfried von Kleist et le ramener à la France ou plutôt à leur Limousin natal. Je soupçonne que si ce mythe s'est envolé de Giraudoux, d'autres parts de lui-même que sa fantaisie et son plaisir de broder des arabesques y étaient intéressées. Au fond de tout cela il y avait une déclaration d'amour à la France : très selon lui, tellement déguisée de pudeur, de discrétion et d'ironie qu'il faut se pencher de très près pour l'entendre. Le monocle tombe, et nous voyons rougir le plus timide des fiancés : mais en un éclair et ce bouquet qui tremble dans sa main,

il le jetterait à l'instant même dans la Seine ou dans l'Isar, si nous insistions. Son succès devrait convaincre Giraudoux et pour l'amour de l'aimée le décider à se sacrifier un peu, à ne plus plonger sans cesse pour tremper sous les flots ce secret qu'il a peur de compromettre. Car les moins nationalistes d'entre nous se laissent entamer par un si charmant et discret amour ; et si par une application outrée Barrès rejoint Guilbeaux et travaille avec lui à compromettre la France, ce propagandiste malgré lui trouve en sa faveur d'irrésistibles arguments. Une scène résume tout le livre : c'est quand nous sommes invités dans l'île de Rügen avec une jeune fille française et une jeune fille allemande, le duel d'Eva et de Geneviève ! « Deux ou trois fois j'entendis Eva appeler des animaux sous le prétexte que sa robe était de leur couleur et qu'ils étaient frères. Venez, leur disait-elle, j'ai votre pelage ! mais les braques blancs fuyaient ses robes blanches, les serins sa robe jaune, et acclamaient Geneviève en vert pomme. » Nous sommes tous au niveau des braques et des serins.

Ce pouvoir qu'il a sur notre cœur suffirait déjà à créer un devoir à Giraudoux et à donner des frontières à sa plaisanterie. Mais plus encore devrait l'y inciter sa nécessité intérieure, qu'il reconnaît mal. Il ne sait pas distinguer en soi deux railleries essentiellement différentes, l'une qui nous laisse à jeun et un peu aigris, l'autre qui nous entraîne dans une sarabande légitime et saintement dionysienne. « Vertueuses toutes deux

mais passionnées... se dorant un soir des pieds à la tête et se détachant soudain, dans le parc, sur le passage du romancier du soleil et des gigantesques statues dorées de Flore et de Ninon auxquelles elles s'étaient collées, Emma et Amalia de Hohenriff donnaient chaque jour à Schwanhofer le spectacle, à peine truqué dans ce décor, des antinomies qui animent le corps-âme des ondines, des walkyries et des femmes. » Giraudoux est merveilleux lorsque de quelques phrases lancées comme un lasso il saisit l'une des tendances d'un peuple. Il sait d'une façon analogue attaquer la vie elle-même et surprendre le comique imprévu qui naît de rencontres, jusqu'ici mal observées, de l'homme avec les bêtes et les saisons. « Les hautes bourgeoises de Munich sortaient des églises tout ce que recèlait en fourrure la capitale, du renard bleu à la loutre et à la belette, dirigeaient leurs pas vers les retraites mêmes qu'eussent choisies les animaux vivants, le jardin anglais et les bords de l'Isar ». Il se montre à ces moments-là le bouffon-poète de l'Europe qu'il possède si bien, l'ayant tâtée en diplomate, de la nature qu'il connaît encore mieux, l'ayant éprouvée à ses places les plus tendres, d'eau, de neige et de pluie, l'ayant auscultée en amant.

Raffinements habillés avec rien, divertissements qui jonglent avec des bulles écloses à la surface du néant. Le sévère artiste ne se veut aucun appui; le chevalier de sa pudeur ne se permet aucun aveu. « De plus tapageurs, songe-t-il, ont besoin d'un violon, d'une palette ou de la

lyre de leur cœur brisé; ma cigarette me suffit. » Comment toucher par des mots lourds cet art d'elfe, comment faire sentir ces volutes nées d'une étincelle et d'une bouffée, palais de nos plaisirs, architectures d'un souffle ? Charmantes et vaines fumées. Que fera Dieu dans sa grande nuit pleine d'astres interrogateurs de ce danseur qui s'en est venu à la vie comme à un bal avec un cœur verni, des souliers parfaits et sur sa face qui évite la béatitude et les larmes toujours un loup ?

Mars 1923.

III

CANDIDATS

FRANÇOIS MAURIAC : LA CHAIR ET LE SANG.

Comment lire à Paris ? Tout le jour de fiévreuses occupations nous pressent et quand six heures nous pourraient délivrer la trompe des automobiles plus insistante dans le vide et la nuit nous apporte tant d'appels qu'une autre servitude commence, quête d'amusements stériles et de déceptions fardées. D'autant plus enviables nous apparaissent les oasis de l'année, recueillement de Pâques ou de l'été sous la protection des bois et des prairies.

Quel livre serait plus digne de ces heures-là et plus fait pour être goûté la fenêtre ouverte, l'odeur bleue du soir venant interrompre la page commencée, que *la Chair et le Sang?*

I

C'est une constante volupté que ce style dont chaque goutte est précieuse, qui durant les torrides journées se pourrait lentement absorber à l'ombre d'une grotte, autre fraîcheur souveraine contre les excès de l'été, dont jamais aucune fadeur n'attiédirait la vertu, dont les délices sauraient constamment se restreindre et ne jamais accabler leur heureux captif. Trois cents pages durant il soutient une

élégance qui pas un instant ne se guinde ni ne se fatigue. N'a-t-il pas l'allure même de l'auteur, ce jeune pair de 1830 qui semble traverser avec dédain une époque plus variée que la nôtre, avoir été hier le disciple de Lamennais qu'il renie déjà, s'attacher d'une ondoyante amitié à Lacordaire et suivre Musset d'une camaraderie prudente ne se livrant que dans ses entretiens avec Maurice de Guérin dont le bonheur déjà refermé laisse à son cœur des espaces de tristesses, de poésie et de silence ?

Perfection du style, disais-je. Pourquoi ne pas accorder plus et dire : perfection de l'œuvre elle-même ? Du point de vue littéraire, on ne saurait lui faire qu'une objection : d'être double, de se composer de deux romans différents, au charme distinct, que nous allons parcourir l'un après l'autre.

II

Le premier, qui est mon préféré, tient le milieu entre la nouvelle et le poème, l'étude de mœurs et l'églogue. J'aimerais, moi, faire pencher les plateaux du côté le plus tendre et j'intitulerais Oaristys de Claude et de May tout ce suave épisode. Mais je dois reconnaître que nous ne perdons jamais pied et qu'autour des deux jeunes gens dont l'épithalame nous est chanté les silhouettes si précises de leur milieu nous rejettent vivement, férocement à la réalité.

Auprès de ces amants d'une seconde, de ce

Daphnis séminariste et de cette Chloé d'aristocratie bordelaise, les deux familles, les deux chœurs sont fortement placés. D'un côté, enfoncés dans la nuit chaude et vineuse de l'office, à peine arrachés à cette ombre de quelques traits étincelants, le père et la mère de Claude, têtus et clos paysans et leurs compagnons plus muets encore, le stupide bouvier Abel et cette brûlante chair sans voix, la servante Fourtille. De l'autre, amenés avec âpreté en pleine lumière, les grotesques ou déplorables parents de May, légitimes et illégitimes. Son père Bertie Dupont-Gunther, affreux bonhomme au visage congestionné, dont la colère et la luxure soulèvent sans cesse l'âme pesante. Son frère Edward, si lâche et si cruel, animal gracieux mais déjà taré, esprit pervers qui nous révolterait si une pitié ménagée ingénieusement ne nous penchait vers le désastre qui dès les premières pages le menace. Sa belle-mère morganatique, cette truculente Madame Gonzalès dont les forts relents amènent dans ce livre discret une atmosphère de mauvais lieu. Son autre parente-pieuvre Edith, fille de celle-ci, un peu sa sœur bâtarde et qui menace de lui devenir quelque chose de plus authentique et de plus proche, belle-mère ou belle-sœur. Figure suggérée, qui plus tard augmentera démesurément et se fera centre du livre...

Au-dessus de ces comparses un autre personnage apparaît et étend ses ailes. C'est la nature ou plutôt la campagne, cette campagne si particulière qui est comme une trêve heureuse entre

deux accablantes platitudes, celle des joyeux vignobles et celle des Landes sévères; à leur double menace elle emprunte un charme plus grand que font sourire les ondulations de ses collines et que trempe de langueur la proche présence d'un fleuve si beau, la Garonne coulant lentement sous une parure perpétuelle depuis cette ville royale, Toulouse aux cent palais.

Avec une habileté sans défaillance, où à l'art s'ajoute la tendresse, elle est constamment évoquée et jamais déployée. Des phrases humides et brèves qui nous quittent aussi vite qu'elles nous caressent nous la présentent, nous l'enlèvent et nous la rendent avec une coquette insistance à laquelle notre cœur se prend. Peu à peu, lui aussi, il se soumet et se suspend à cette mère voluptueuse contre laquelle se serrent d'un si profond instinct Claude, son enfant, à elle longtemps disputé par la grande paix glacée du Séminaire, May éblouie pour la première fois d'une liberté et d'une lumière que lui voilaient de tristes habitudes de petite fille citadine.

A ce contact le prêtre antique, le conducteur de canéphores et l'ordonnateur de sacrifices fleuris, qui dort au fond du cœur de François Mauriac se relève du sommeil où tant de pieux cantiques tentèrent de le fixer. Voici devant lui sa nourrice et sa déesse. Si sec et si catholique, il s'émeut à son odeur, il ose l'appeler du grand nom sacré dont des catéchistes essayèrent de déshabituer à jamais ses lèvres. « Une cigale... bat comme le cœur souffrant de Cybèle engourdie. » Délié de

tout scrupule devant une volupté sans sexe et sans visage que les casuistes ne surent pas atteindre et terrasser, voici qu'il s'exalte et nous gagne à son ivresse, complices qui ne savons résister à des gestes enduits de rosée et comme mêlés aux fleurs.

Un piège païen, épars et caché, cerne un peu plus à chaque page le lecteur et les deux héros. Des noms agrestes au pouvoir sans bornes que le poète nous jette avec la nonchalance de sa grâce achèvent de nous pervertir et de nous bercer. Lur, Bénauge, Viridis : comment échapper à l'incantation de ces syllabes murmurées sur l'autel des nymphes, comment résister à la fente d'azur qu'elles font en un ciel tout chargé de mollesse et de flamme ?

Livre étrange, doux autant que cruel et sous ses voiles s'envolant aériennement invinciblement charnel ! Quand le rite s'accomplit enfin, quand tombe le baiser, ce fruit de volupté que tout dans ces pages charmantes annonce, conspire et tendrement impose, c'est sur nos lèvres même que nous croyons le recevoir. Baiser dont ni eux ni nous ne guériront, rapide et pourtant essentiel, qui s'évanouit comme un jeu et reste comme une morsure, dont on ne sait plus s'il a atteint deux bouches soudain rapprochées ou la prune juteuse entre elles ou je ne sais quelle ombre susceptible et sainte dont ces enfants semblent toujours veillés.

III

Ce baiser, c'est le point culminant du livre qui logiquement n'a plus que deux alternatives : s'arrêter ou rebondir. Nous aurions admis que sur cette audace se brisât l'idylle, laissant à notre imagination tout l'empire du doute et du rêve. Mais tant de vigueur se cache si constamment sous la grâce de M. Mauriac que nous pouvions espérer plus et qu'il osât affronter la suite de la difficile aventure sans rien taire ni esquiver. L'inclination d'une jeune fille bien élevée, d'une aristocratie baptisée dans le vin, pour un rustre, un fils de fermier, est vite monstrueuse, même au pays des Libertés immortelles ; et pourtant l'amour d'une jeune parvenue pour un homme cultivé, beaucoup plus intelligent qu'elle et dont l'Eglise, si elle l'avait retenu, eût peut-être fait un prince violet, ne rapproche pas des êtres bien disparates. Affaire de nuances, pouvoir d'un coup de baguette habilement donné qui renverserait les situations.

M. Mauriac n'a voulu ni nous abandonner ni poursuivre loyalement sa route avec nous, qui pourtant mettions avec tant de confiance notre main dans la sienne. Compliqué et ondoyant, il s'échappe des deux hypothèses où nous l'enfermions, fait une pirouette et retourne à sa nature elfique. Ou plutôt son héroïne et lui, ce baiser trop réel les a comme tirés d'un somnambulisme. Ils ont pris peur ; ils ont cru voir les cornes du

diable et les voilà qui sautent tout à coup dans quel trouble bénitier !

Liquidons vite la désormais lamentable May qui, tandis que son parrain effrayé s'attendrit sur elle, nous devient quelque chose de flasque et d'odieux. La lâcheté et la brusquerie avec lesquelles, la joue humide du baiser de l'autre, elle se fiance à un soupirant idiot dont elle a toujours ri, ce reniement d'elle-même en un mariage d'intérêt et de convenance, cette cruauté subite vis-à-vis de Claude sur laquelle nous aurons à insister, tant elle est extraordinaire, tout cela n'est encore rien. Mais ce qui rend cet épisode singulièrement choquant, c'est la façon dont à l'accouplement bourgeois s'entrelace une conversion. Au point de vue religieux c'est à faire hurler. Au long de plusieurs pages qui voudraient être pieuses de célestes délices promènent leur frange en des arrangements bien terre-à-terre et même un peu sales; une union qui est une espèce de prostitution nous est présentée comme le canal de la Grâce; le bon Dieu qu'on invoque au bout de ces plates démarches est travesti en entremetteur. Au point de vue artistique ce n'est pas mieux; l'erreur que nous devons reprocher au si sûr écrivain, c'est une confusion des genres, un mélange assez pénible de l'observation amère dans laquelle il s'enfonce, dégrisé des parfums de sa bucolique et de l'effusion lyrique qui ne se fond plus à la trame du récit, mais juxtaposée avec maladresse, nous trouble et nous donne un peu mal au cœur.

Pour épuiser notre mauvaise humeur envers la triste héroïne parlons enfin de sa férocité sentimentale, qui, je le crains, est un peu celle de l'auteur. Cruauté d'une nuance spéciale qui n'est pas du tout celle toute sanglante et truculente de son disciple M. de Montherlant; sadisme quintessencié et qui n'a besoin que de l'âme pour composer ses tortures.

Le lendemain même de ce baiser, de cette petite secousse qui lui fit mesurer combien il est sûr et délicieux, tout de même, d'être une bourgeoise, May se donne un prétexte — un scrupule de sentiment — pour aborder Claude et connaître l'horrible joie de lui annoncer ses subites fiançailles. C'est déjà fort. Mais cette loi de la perversité qui condamne ses victimes à oser toujours davantage la mène à choisir pour sa nuit de noces ce Lur où elle a goûté avec un autre les prémices légères de la volupté. Souvenir tapi dans l'ombre, souffrance humble dont du fond de la chambre nuptiale elle respirera un peu l'arome, ne sont-ce pas là des raffinements qui relèvent la qualité assez basse d'un plaisir plus accepté que choisi ? Je sais bien qu'ici encore la jeune convertie s'invente un motif pieux, drape son inconscience ou sa soif mauvaise dans une abnégation d'épouse chrétienne; mais loin de s'innocenter, elle sombre dans la pire équivoque.

Cruauté ! modeste condiment du repas des petits princes malades, pourquoi es-tu nécessaire à des cœurs baptisés, à de jeunes confesseurs

en qui la charité de l'Évangile devrait faire couler le lait de sa tendre vigueur ?

IV

Au tour d'Edward, maintenant. Car je crois et j'espère que M. Mauriac a enfin honte de sa May et j'approuve le trou où il la jette, au mépris des règles de la bonne composition, sans plus s'occuper d'elle.

Ce second roman, qui pourrait s'appeler *Edward et Edith*, est vif et aigu au possible, très amusant jusqu'à l'instant où brusquement une tache de sang apparaît aux pages du livre. Il nous transporte loin de cette suave campagne des bords de la Garonne, en plein Paris pestilentiel et nous mêle à un milieu mi-littéraire et mi-mondain bien 1914, terriblement veille de grande catastrophe. Ce monde frivole est synthétisé en quelques figures d'un reflet singulier. Sous l'élégiaque de tout à l'heure, sous le petit Guérin, c'est un Balzac concis qui se révèle, un observateur dont la flèche est si élégante que les blessés eux-mêmes devraient savoir sourire en la recevant.

Et puis voici encore la cruauté, mais qui cette fois a sa franchise et sa raison d'être. L'ultimatum d'Edith à Edward, le lâchage qui punit un refus de convoler en justes noces, les hésitations de la jeune femme, un peu plus tard, entre deux invitations contradictoires, celle à un dîner sensationnel et celle auprès de l'ami mourant, tout

cela est campé de main de maître. Et sans que nous ayons pris le temps de respirer au milieu des rapides divertissements, nous arrivons à l'épisode suprême où le souple talent de ce félin de grande race qu'est M. Mauriac nous caresse et nous ravit comme en se renouvelant.

Car c'est sur une émotion que se termine ce livre de volupté discrète et d'analyse aiguë. Les derniers instants d'Edward, la prière de Claude à son chevet, nous saisissent et nous serrent à la gorge. A cause de ce frisson si humain (dont il serait juste de rapprocher la scène où Claude désespéré triomphe de la même tentation de suicide qui abattra Edward détraqué) les chrétiens eux-mêmes s'attendriront et souriront, désarmés, au filleul de Cérès, au petit-neveu, bien apprivoisé d'ailleurs, d'un trop fameux marquis.

De ce livre au long de trois cents pages toujours aérien, glissant et léger, quel parfum et quel adieu emporterons-nous ? Comment ne pas hésiter un peu à analyser la saveur qui demeure sur notre langue ? Pour un danseur d'Athènes et de Paris dont les pas charment les péristyles et les parvis, qui doit compter avec un patronage d'anges et qui ménage une clientèle de nymphes, les étiquettes sont à redouter. Elles pourraient rompre son équilibre et précipiter sur le nez le chorège auquel nous avons tant d'obligations. Je crois pourtant qu'il y a des prêtres de grand sens et d'humeur très bonne qui ne se scandaliseront pas et ne manderont point M. Mauriac à leur barre

si nous saluons en lui le type même, accompli et incomparable, de l'épicurien catholique.

Si l'ensemble de son œuvre nous suggère l'image d'un jeune dandy tout frotté de liturgie, c'est que beaucoup de prudence, de coquetterie et de délicatesse ne peut finalement incliner qu'à la vertu. La sienne est faite de douceur envers soi-même et de courtoisie envers la vie, d'une ingéniosité qui dompte et réconcilie en sourdine les antithèses, d'une sûreté de magicien qui mêle à doses heureuses les poisons et les parfums. Poésie et méfiance, volupté et désenchantement, reniflement fin et désillusion lucide devant la tentation, voilà les nuances de sa sagesse. Le vin de Dionysos et l'eau du Baptême coulent tour à tour à travers l'urne de son âme ; et si cette espèce de nonchalant refus qu'il oppose en souriant à ses démons a la force d'un charme et l'accent d'une poésie, c'est que nous y discernons la perfection du regret intelligent et l'irrésistible alliance de la lassitude et de la mélancolie.

Janvier 1921.

FRANÇOIS MAURIAC : PRÉSÉANCES.

A peine plus de six mois se sont passés et je reviens déjà à l'auteur de *La Chair et le Sang*. Mon excuse, si j'en avais besoin, serait que sa compagnie compte parmi les plus distinguées du moment. Entre les romanciers qui ont moins de quarante ans on peut déjà lui assigner une place à côté de Paul Morand et de Jean Giraudoux. Bien différent d'eux, d'une finesse qui est d'une autre famille, mais presque autant qu'eux assuré de survivre.

Nous saluons ici les qualités qui nous charmèrent dans l'œuvre précédente et ce contraste dont semble fait le talent même de M. François Mauriac: délicatesse du poète — humour et férocité de l'observateur. S'il penche d'un côté, cette fois, c'est du second. Le titre même est un programme : *Préséances* indique une étude de mœurs, un portrait de la vanité sociale telle qu'elle se révèle, avec son profil et ses nuances, dans une ville donnée qui se trouve être Bordeaux. Et pour nous parisiens qui ne concevons guères le snobisme hors d'une capitale, n'y a-t-il pas un plaisir imprévu à revoir le même personnage sur une scène plus étroite, ses parades heurtant sans cesse les montants et ses panaches menaçant de très près le plafond ? Pour les lecteurs épuisés de l'autobiographie

(quatre tomes) que vient de lui consacrer M. Marcel Proust, ne sont-ce pas rafraîchissantes délices que de le contempler au miroir d'un léger, discret et spirituel petit livre ? Et le guide gentil qui nous promène des quais de la Garonne jusqu'à ce Deauville de la Gascogne, Arcachon, ne nous repose-t-il pas des très grandes fatigues que nous occasionna la croisière à Sodome-Plage ?

***

Cette analyse d'un vice de toutes les cités et de tous les temps il n'y a qu'à la savourer, toujours juste et serrée, relevée de mille traits brillants où étincelle la malice de l'auteur. Elle est habilement unie à l'intrigue qui nous montre, de l'essor modeste à l'effarante chute, l'évolution mondaine d'une famille. La voilà au début assise dans l'herbe de sa prospérité, qui tout à coup lève les yeux et aperçoit, toute en or, la pomme des honneurs. Elle se dresse un petit peu, considère, renifle; et cette patience et cette ruse qui l'avaient conduite à dormir pour toujours sur un lit gras, elle les reprend, elle commence de grimper à l'arbre. Jeux de singe également adroit et cruel : la dent sert autant que la patte. Mais la suprême branche, pourrie, rejette en une culbute les ascensionnistes.

Donc double décor parfaitement brossé : Bordeaux qui veut être Londres et une famille de marchands de bois qui veulent devenir marchands de vin. A l'intérieur du décor (l'oncle et la tante se confondant avec la paroi et les amants de la

jeune héroïne, son mari et l'institutrice de sa fille n'étant qu'un mobilier qu'on apporte et qu'on déménage de temps à autre) trois protagonistes seulement : le héros innommé, sa sœur et leur mystérieux ami Augustin.

Qui est-il, celui qui dit Je ? Nous ne le savons pas, et c'est là le défaut principal du livre. M. Mauriac a cédé à la tentation, qui paraît grande aujourd'hui, d'écrire à la première personne. Et il n'a pas compris les obligations qu'il s'imposait. Il n'a voulu faire le sacrifice d'aucun de ses raffinements, d'aucune de ses joliesses personnelles. Mais surtout, par sa façon d'observer il est resté lui, tandis que par sa façon de vivre il devenait quelqu'un d'étranger. Cela ne va pas. Les méchants ne se disent jamais à eux-mêmes qu'ils le sont ; sinon, ils seraient probablement sauvés. Nos actions, sorties de notre pensée, y rentrent et la colorent. Ici, le triste héros discerne et raconte ses faits et gestes avec une calme et précise lucidité qui est invraisemblable. Ceux qui osent être en face d'eux-mêmes des cyniques et des pervers sont sur le chemin de devenir surhommes ou saints. C'est par notre inconscient que nous sommes menés à l'abîme.

Le perfide et faible frère de la pire Florence a un autre tort que de ne pas vivre : il n'est pas un. Entre sa sécheresse et sa sentimentalité n'apparaît pas la contradiction intime d'un cœur mais l'incompatibilité de deux êtres de race différente. Il y a des gens qui exploitent ce qu'ils aiment : bassesse de consciences obstruées qui

ne fonctionnent pas. Mais lui, il assassine méthodiquement, sans se donner d'excuses, un certain Augustin qui a été son camarade de collège. Et après cette œuvre accomplie en pleine netteté, voici qu'il passe de l'action au rêve et qu'il transforme sa cible en idole. Ou l'un ou l'autre. Il n'aurait pas eu la main si sûre, si son cœur avait tremblé. A moins d'être un hystérique dédoublé — et il est sain — il ne garderait pas jusqu'à la fin de son journal des tressaillements de tendresse et des roucoulements vers la religion qu'il a dû depuis longtemps trancher, de son rasoir de petit dandy sadique.

Non pas, bien entendu, que dans la vie cruauté et délicatesse ne se puissent joindre en de subtiles alliances. Mais ce sont cruauté et délicatesse d'autre sorte : cruauté plus timide et qui dévie vers la ruse ou la coquetterie — délicatesse qui n'est pas intermittente mais qui tour à tour nuance la dureté et alanguit l'amour, met sur toute une vie son art et sa marque. En somme, reflets d'un dangereux chef-d'œuvre qui ressemble peut-être au cœur de l'auteur et dont il eut formé quelque image séduisante et pourtant réelle, s'il avait consenti à donner de l'intensité à ce Je qui nous donne le droit d'être ses inquisiteurs et de le tenailler.

Et la sœur du tigre bêlant, du lys à épines, la toute pointue et griffue Florence ? Elle est excellemment présentée ainsi ; mais peut-être sa transformation en une autre Florence, que n'occupe plus la vanité mais seulement le désir, n'est-elle

ni assez progressive ni assez compréhensible. Comment les dieux auxquels elle s'est immolée se déclassent aussi vite en son cœur ? Il y a, je le sais, l'incohérence féminine, la nécessité de mépriser ce que l'on possède et aussi toute l'ombre que laisse après lui, s'il a croisé nos pas, un de ces êtres lumineux que la vie nous prête si rarement. De ces éléments on pouvait tirer un meilleur et plus frappant parti. Il est vrai que ce n'est pas M. Mauriac qui nous raconte Florence, mais le narrateur innommé ; et la réaction de ce frère vis-à-vis de cette sœur n'a rien de bien net. Nous ne savons s'il l'aime, s'il est son esclave ou s'il se sert d'elle. Cette incertitude obscurcit Florence elle-même.

Ce qu'il y a de plus persuasif en son histoire, c'est le crépuscule où elle sombre. Encore jeune et désirable, mais alourdie et avilie en sa beauté, ayant brisé tous ses jouets humains et s'essayant à la comédie de l'Au-delà, pauvre servante de l'amour renvoyée par ses maîtres qui se met à séduire Dieu et à coqueter avec les esprits, n'a-t-elle pas quelque chose d'horrible et de touchant ? Cette note de pitié humaine, à laquelle M. Mauriac sait si bien toucher quand il le veut, vibre là avec de toutes particulières résonnances.

Arrivons enfin à celui qui est le profond prétexte, l'ornement et l'étrangeté de ce livre. Augustin, une sorte de Rimbaud qui serait allé directement au Harrar, sans passer par Montparnasse, qui, au lieu de Verlaine, aurait rencontré quelque ange secret. Face de neige — l'une des deux — du

sublime foudroyé dont la destinée nous tourmente encore, mais aussi fruit et blessure du cœur même de l'auteur, confession désolée d'un rêve qui n'a pas abouti. Le regret des beaux naufrages, tout ce qui révolte devant l'étroite sagesse du bonheur, tout ce qui rougit en nous devant le succès de notre vie. Le renoncement au monde, l'appel à l'intégrité, le débarquement sur ces sables sans souillure dont certains couchants nous apportaient comme l'envers céleste et le message glorifié. Augustin est lourd d'un moi qui ne s'est pas réalisé, riche d'un désir qui ne s'est pas assouvi. Et c'est pourquoi il pèse à ce livre comme une statue à la joie d'un jardin futile.

Les moments où de sa voix et de son passage il domine le récit sont les plus beaux. Qu'il est plein et délicat, débordant de tout ce qui n'est pas dit et que notre songe achève, cet aveu qu'il consent, par un soir d'orage, sur ses premières années ! Le sentiment de l'habituelle détresse de tant de vies réprime toute une poésie prête à jaillir, l'ange ou le cygne ne nous est si vrai que parce que nous sentons d'abord l'enfant dont il est prisonnier, la misère des vêtements, la sueur du petit front humain. Et quand l'oublié, l'exilé trop beau pour que nous puissions nous attendre à le revoir sous l'auréole d'une revanche, nous apporte en effet l'accent et la détresse de sa défaite terrestre, quelle émotion vraie nous saisit à la gorge ! Cette déchéance du corps et de la vie, cette brève lueur du regard par qui une autre possibilité semble nous convaincre, tout cela est jeté

avec la sobriété et la force d'un artiste qui, quand il se pénètre lui-même et se concentre, devient un créateur.

Pourquoi, ayant su trouver, à travers le noble désastre d'Augustin et le détraquement modeste de Florence, le dénouement qu'il fallait, l'a-t-il surchargé et un peu gâté par l'épisode assez inutile de Jean Queyries ? Cette excessive et perverse histoire ne se pouvait tolérer que si despotiquement l'auteur nous l'imposait ; elle nous fait plutôt penser à l'une de ces variantes que certains dessinateurs nous ont léguées, sans coquetterie, en marge de leurs portraits. Le plus fâcheux est qu'elle gâte l'instant essentiel du revoir de Florence et de son revenant. La conjonction de deux invraisemblables — dont l'un, isolé, eut pu nous conquérir — l'apparition simultanée des deux Augustins dégage une trop forte odeur de romanesque que M. Mauriac eut dû laisser à M. Bourget, son auguste prédécesseur que du pied il est en train de pousser gentiment dans l'ombre.

Mais cette faute-ci et toutes les autres que nous aurions à relever si nous ne craignions de devenir des Zoïles sont largement compensées, au long d'un livre inégal et délicieux, par quelques passages qu'on ne se lasse pas de reprendre et de respirer. Tantôt c'est une brève notation, une simple phrase nourrie du suc des prairies et de la mélancolique sagesse des jours. Tantôt, tout un tableau où l'artiste semble incorporer la grâce d'une heure penchante ou d'une saison alanguie, transporter et étendre la couleur fragile d'un

instant. « Il s'était fait un grand calme sur mon cœur. Des hannetons volaient. Les hautes grilles d'or m'isolaient de la vie pleine de trams... » : là où elles sont placées ces phrases que je déshonore en les arrachant prennent un accent de doux et presque lumineux navrement qui nous place à mi-chemin entre mon propre cœur et le rêve d'un autre, entre l'art et la vie, dans ces limbes subtiles et vraies dont bien peu de livres savent le chemin.

***

Alors, je n'ai plus qu'à prendre honnêtement congé de mon auteur et de mes lecteurs, à tirer d'un côté ma révérence modeste, de l'autre mon reconnaissant salut ? Mais non, je n'ai pas tout dit à M. Mauriac, je lui ai épargné jusqu'ici mon reproche essentiel. Je l'accusais tout à l'heure, par pure taquinerie, de prendre quelques actions de cette raison sociale, après cinquante ans toujours prospère, qui s'appelle Paul Bourget et C^ie^. Cette critique, dont le romancier se relève vite en souriant, n'entame-t-elle pas un peu plus profondément le croyant ?

A vrai dire, il est le captif d'un système religieux où les athées bien pensants, les Barrès et les Maurras, ont apporté plus de pierres que les premiers disciples du Christ et que ses saintes amantes des cloîtres. Son catholicisme un peu dur, un peu faible et un peu politique, il en teint uniformément ses romans, sans le regarder

de près, sans oser en reviser et en classer les éléments. Est-il surtout chrétien ou d'Église, détaché de ce monde ou nationaliste, soldat dans une armée terrestre ou homme intérieur ? Ces contradictions, il ne les aperçoit pas, il les accepte distraitement, il en compose la pâte salutaire, anémique et molle, dont il tente de se fortifier lui-même et de nous guérir à notre tour. De tant de suggestions un peu contradictoires que la Consolatrice assemble en un puissant bouquet laquelle est la plus faite pour le bercer et le persuader ? Est-ce la voix « de la Terre et des Morts », l'écho des berges galiléennes, ou, tout simplement, cette chère et sensuelle odeur, lys et cierges, dont, si on l'a fortement sentie une fois, il n'est guères possible de s'évader ? Hélas ! je crains que pas plus que ses lecteurs, lui-même ne le sache.

Par une juste conséquence cette faiblesse et cette confusion n'étouffent pas seulement, à l'instant où il l'élève, sa petite voix de prêcheur ; aussi bien que du confesseur, elles diminuent le crédit du psychologue. Si vis-à-vis de Florence et de son frère, et plus encore vis-à-vis des héros de *la Chair et le Sang* il craint de s'engager à fond, s'il recule, comme épouvanté, devant les figures qu'il a créées et les problèmes qu'il a posés, c'est que sa peu résistante doctrine ne lui permet pas le corps-à-corps avec les cas difficiles et les trop vastes énigmes. Réconforté par mille alliances, il ne peut se réclamer ni d'une logique totale ni d'une illumination mystique. Tous les forts

courants l'effrayent, et même ce fleuve de bonté qui sort de l'Évangile. Je l'aperçois là, sur sa berge, un lumignon à la main. Quel secours peut-il me porter si dans la nuit immense je m'angoisse ou je me noie; les minuscules consolations qu'il tient, ne doit-il pas avoir peur pour elles de toutes les bourrasques de la vie et plutôt qu'à les répandre, songer timidement à se les garder?

Août-Septembre 1921.

FRANÇOIS MAURIAC: LE FLEUVE DE FEU.

Le charme des romans de M. François Mauriac, leur irrésistible pouvoir, c'est qu'ils ont une atmosphère absolument à eux. Ils vous enclosent dans un monde non pas artificiel mais à part, dont les parfums et les saveurs exerceront toujours sur vous la même voluptueuse persuasion. Ce charme n'est si insinuant et sous sa grâce si tenace que parce qu'il est fait d'une constante et délicieuse antithèse. Une âpreté mêlée sans cesse aux ondoiements; délicatesse de tigre qui couvre une secrète et perfide force. L'ironie qui grimace à côté de la poésie qui s'épanche; le goût alterné d'idéaliser et de piétiner. La tentation du ciel et le cri de la terre très près l'un de l'autre; le goût du péché mais sans sécurité et qui se blesse à se satisfaire et rejette aussitôt le pécheur entre les bras angéliques. En ce périlleux équilibre que certains lui reprochent M. Mauriac trouve une incontestable vertu : la bassesse et la mièvrerie lui sont également inconnues; s'il est menacé de s'envoler dans une ascension de mois de Marie, les gnômes malicieux de son observation aussitôt l'amarrent; et s'il tombe avec ses chancelantes héroïnes son confesseur le relève. Il ne se vautre jamais sur un sol brûlant ni ne risque de s'anémier dans les prairies célestes; le chemin qu'il suit,

une rose et un chapelet à la main, ménage une santé spirituelle qui a besoin de fautes vite pardonnées comme d'un renouvellement et d'un apéritif.

Ces dons aimables et presque dangereux, le jeune auteur en fait dans sa dernière œuvre un usage qui les étend et les approfondit. La *Chair et le Sang*, *Préséances* malgré des passages très émouvants laissaient la cruauté et la poésie l'emporter sur l'observation. Le *Baiser au Lépreux* me paraît une sorte de digne hors-d'œuvre, une fenêtre ouverte sur des espaces académiques, comme une vision anticipée d'un romancier assagi que M. Bourget accolerait sous la coupole. Avec le *Fleuve de Feu* il retourne à ses qualités naturelles qui creusées, enrichies, témoignent d'une préoccupation vraiment humaine.

Car le sujet en est aussi simple que possible et, dans sa pauvre banalité qu'on rencontre au coin de chaque rue, singulièrement poignant. C'est l'histoire de la jeune fille qui ne peut pas se marier. Gisèle de Plailly demande si peu à la vie ! Elle n'a ni exigences ni particularités; sa nature saine, droite, un peu ronde s'accomoderait du plus routinier des bonheurs. Mais son cœur aimant autant que ses sens ardents réclame ce tuteur et cette proie, un mari; et voici qu'un père égoïste et avare la sépare absolument de sa nécessité. Privation qui dégénèrera inévitablement en drame. Ce cas presque anonyme, c'est le secret de M. Mauriac en lui laissant sa réalité poignante de lui donner sa poésie. Une jeune fille ! il ne faut

que ce nom pour bouleverser son cœur, soulever en lui des parfums, un doux orage. Elle n'a pas besoin d'être telle ou telle; une pureté et une promesse, cela suffit. Pureté, page blanche dont un être imaginatif frémit et s'enchante; promesse, voyage dont est fixé d'avance le prix en joies et en larmes et qui pourtant, à cause de la catastrophe possible, inquiète et passionne l'observateur blasé. Comme le cœur recrée ce qu'il sent ! Cette jeune fille pareille à toutes les autres, M. Mauriac est ému devant elle comme devant une découverte et un prodige; et les mots qu'il emploie à la décrire ont une délicate exactitude et une amoureuse fraîcheur.

Que beaucoup lui soit pardonné pour avoir tant aimé les jeunes filles ! Dans le trouble qu'elles lui donnent sa sécheresse, sa coquetterie, sa méchanceté s'écaillent; par elles il redevient ingénu et tremblant. Et c'est pourquoi le poète, renversant le sceptique, a osé dans son récit mettre un coin de ciel et nous imposer la figure angélique dont il était visité. Comme il a eu raison de dresser en face de Gisèle de Plailly Marie Ransinangue ! Non seulement, puisqu'il avait entrepris d'étudier l'âme de la vierge, pour la dédoubler en ses possibilités, pour nous montrer à côté de ses banalités probables les élans en elle suspendus. Mais surtout parce que cette seconde héroïne toute voilée et qu'on n'aperçoit que de loin devient le pivot du drame et que la belle rêverie, la supposition céleste qui à son sujet nous est jetée vainct notre cœur et lui fait accepter un invraisemblable

dénouement dont n'aurait su se tirer ni une pédanterie de moraliste ni une ingéniosité de psychologue.

Par son sacrifice, par sa mystérieuse substitution, la petite religieuse sauve « la jeune fille en feu ». Et peut-être, par ces puissantes ondes spirituelles que semble envoyer sa mort parviendra-t-elle à guérir le garçon malade que d'un sentiment muet elle a surhumainement aimé. Telle est l'explication hardie qui à la fois élève et appuie toute l'action du livre. De temps en temps la toile serrée du récit crève et la vision qui hante le héros nous apparaît : «... une petite paysanne prostrée... des carreaux rouges, une terrine pleine d'eau, un crucifix sur la chaux du mur ». Ainsi plus d'une vie vaine et agitée a comme un trou profond par lequel les yeux qui savent voir apercevraient son pilote secret, la gouvernant vers sa perte ou son salut. Cette hypothèse, M. Mauriac l'insinue en nous avec un tact, une finesse, on dirait aussi une foi qui nous entament et nous font rêver. Dans ce grand inconnu qui nous enveloppe tout est admissible; nous le sentons dès que la perspective vraie des choses nous est restituée. Les âmes ont entre elles d'autres liens et d'autres secrets que ceux qui sont tangibles. Jusqu'où ne va pas la lampe d'un cœur pur dans cette ténèbre habitée et quel n'est pas au-dessus d'une épaisse destinée l'aimant d'une vie allégée qu'entraîne une route de clarté ?

Mais je m'aperçois qu'attiré par ce qu'ont d'inspirant les jeunes filles du *Fleuve de Feu* j'en

ai jusqu'ici négligé deux personnages essentiels : le séducteur, Daniel Trasis ; la protectrice, Madame de Villeron. Ils se démènent pourtant, dans la première partie du livre, avec un naturel et une persévérance admirables. Lui, une de ces brutes un peu faibles qui ont facilement du charme ; elle, consciencieuse dévote à qui il est malaisé d'en prêter mais que l'auteur sait rendre à la fois pénible et touchante, lourdement humaine et angélique. Leur lutte autour de Gisèle est suivie pas à pas avec un art plein de souplesse et une délicieuse patience ! Tout cet épisode est près de nous donner d'une façon parfaite ce que nous demandons au roman d'aujourd'hui : aucun romanesque, du quelconque bien vu et qu'anime une extrême sensibilité. M. Mauriac n'a à sa disposition qu'un petit hôtel dans les Pyrénées, une jeune fille en panne, un désœuvré qui la guette et une marraine en retard. Ces épaves du quotidien, il les saisit et les exploite jusqu'à la dernière fibre ; de chacune de leurs vicissitudes il tire un effet saisissant. Comme il est différent par là des autres romanciers en vogue et comme il leur est supérieur ! Parmi ces séducteurs par eux-mêmes vaincus il se dresse comme le seul qui regarde au dehors et qui sache créer.

Cette première partie, drame absolument complet, qui prépare et achève la chute de la jeune fille, nous fait peut-être juger trop sévèrement les flottements et l'indécision de la seconde partie où M. Mauriac et Mademoiselle de Plailly peinent ensemble pour sortir d'une situation

douloureuse. Les deux protagonistes, aussitôt qu'on les a jetés aux bras l'un de l'autre, on les sépare et jamais plus ils ne s'affronteront. Ils ne nous sont plus montrés qu'en passant et comme de profil... D'aucuns, un peu malveillants, prétendront que l'auteur recule devant son sujet et qu'à peine a-t-il trempé son pied dans le fleuve de feu, il se sent ébouillanté et se sauve sur la berge. Et alors cette excellente et infortunée Madame de Villeron vient à son secours, et, abrité derrière ce pompier en jupes dont le seau d'eau jour et nuit assaille l'Enfer, il attend que son sujet refroidisse. Loin des lieux du sinistre il s'est retiré à Versailles dans la maison meublée que Lucile a louée et il a une façon si impitoyable, si magistrale d'inventorier la dite maison que nous nous y enfermons avec lui et oublions l'arbitraire d'un tel séjour.

Ai-je besoin de souligner la mauvaise foi de pareils reproches ? Mais ce qui demeure c'est qu'ayant saisi à bras le corps une situation des plus difficiles, il use ensuite pour la dénouer d'artifices délicats, mais un peu trop discrets, mais un peu trop fuyants. Sans doute il y a à ce changement de tactique mille raisons et surtout celle-ci que l'action de la grâce, si elle doit envahir et dévier un récit, n'est pas chose qu'on puisse brutalement montrer. Et nous gagnons à ces détours une scène de premier ordre, si aiguë, si forte entre Lucile et Gisèle. Il n'en reste pas moins qu'ayant été conquis par l'impétuosité de notre auteur nous voudrions jusqu'à la fin le

suivre d'un même élan et nous laisser porter par lui. Il nous force à nous reprendre, à hésiter avec lui, à rêver : peut-être le romancier devait-il ce sacrifice aux scrupules du moraliste, aux délicatesses du croyant.

Telle est donc sa mesure et sa grâce que jusque dans ses imperfections il nous persuade et nous pénètre. Nous lui résistons rarement dans ce livre parce qu'à ses qualités habituelles il a, nous l'avons déjà dit, ajouté un sens humain bien plus fort. L'épisode de l'aspirant est, à ce point de vue, un petit chef d'œuvre : comme il sait être poignant quand son tact et sa sensibilité se marient, et chrétien quand il ne songe plus à l'être ! Nous le quittons — et c'est le plus bel éloge qu'on puisse faire de son œuvre — autant que charmés, émus. Mais pour ne rien oublier, ne pas nous montrer ingrats nous devons encore saluer en lui le merveilleux créateur d'atmosphères. Celle de la maison meublée dans la seconde partie est, nous l'avons indiqué, fascinante; comme à une terne et sordide réalité il sait faire avouer sa poésie ! Dans tout le début la présence du paysage pyrénéen est comme un humide et tendre rappel que des mots pareils à des brises apporteraient. « Des brumes flottaient, se défaisaient au ras des prairies sereines. Il écouta surtout ce ruissellement des gaves, ce bruit indéfini d'eaux vives qui prête à toute vallée des Pyrénées, le soir, une douceur surnaturelle, un repos d'éternité — comme si l'âme, selon la promesse liturgique, y goûtait à la fois le Rafraîchissement et la Paix. » Je copie le pas-

sage où la nature est le plus amplement invoquée; mais de temps en temps d'une seule parole elle est sentie et priée. Chez M. Mauriac sous les effusions catholiques il y a comme une seconde religion plus spontanée et dont jamais ne se trompe l'accent. S'il transpose le catéchisme, sa paraphrase est incertaine, tour à tour ambiguë et précieuse et sectaire; mais s'il écoute Cybèle, quel son grave et pur elle rend en lui ! C'est le charme du catholicisme de capter et de conduire, sans les contraindre, certaines âmes naturellement païennes. Les lys de l'autel leur suffisent et cette voix des cloches qui s'en va à travers la campagne rencontrer et bénir les mille voix éparses du concert profane. De tous les faunes baptisés M. Mauriac est le plus harmonieux et cette flûte que de sages ecclésiastiques surent lui laisser s'entend à travers chacun de ses livres comme un enchantement qui monte des prairies et des vallées, irrésistible soupir qui se soulève avec chaque feuille et se répand avec chaque ruisseau.

Août 1923.

FRANÇOIS MAURIAC : GENITRIX.

Genitrix me paraît une date importante. Avec ce livre le talent de M. Mauriac, aigu et exquis, devient une chose presque parfaite. Dans une explosion il se surpasse. Toute cette férocité que nous goûtions en lui, qui était comme le sel de son œuvre mais qu'il attiédissait sans cesse de grâce et de poésie, voici qu'elle déborde. Il fallait cela pour qu'enfin délivré des suaves marraines qui le veillaient il fut tout à fait lui-même.

Cette fois, il s'élance hors des sentiers subjectifs où piétinent la plupart de ses contemporains. Avec hardiesse, il attaque un thème impersonnel, classique : l'amour maternel devenu passion égoïste et acharnée. Le drame de cet amour, la lutte contre la bru, telle sera l'action. Et pour la rendre plus saisissante il choisit de nous montrer les deux adversaires non pas debout l'une contre l'autre mais séparées par un infranchissable abîme, l'une forte à son foyer et l'autre terrible dans sa tombe.

***

Ainsi que dans la plupart des romans de M. Mauriac l'exposition occupe à peu près la moitié du livre. Ne lui marchandons pas le mot de

chef-d'œuvre. Tout en elle est poussé à l'extrême. D'abord, ces pages haletantes qui nous crient l'agonie de la jeune femme. De temps en temps la déchirante vision s'efface; on nous arrache à elle, on nous transporte à l'autre bout de la maison, dans le bureau où la mère et le fils veillent en quelque sorte contre la mourante. Leurs sordides occupations, lui qui découpe des sentances, elle qui « grattait, d'une longue aiguille, sa tête où un peu de crâne blanc paraissait entre les mèches teintes » prennent dans cette atmosphère d'angoisse un sinistre reflet. De la table qui rapproche les deux complices au lit où la fièvre puerpérale achève sa victime nous sommes ainsi ballottés plusieurs fois. Et lorsque, comme pour se créer un alibi, l'hypocrite vieille entre furtivement dans la chambre de l'ennemie, lorsque entre les deux femmes jaillit ce suprême éclair, le comble de l'abomination est atteint.

Ce qui suit n'est pas moins fort. Cette Mathilde qui n'est plus qu'un cadavre, comme elle se relève soudain, comme dans son caveau elle grandit ! Du fond des prestiges ténébreux un renfort vient à la morte; le combat des deux rivales se rallume, effrayant comme celui d'un vampire et d'un fantôme. Et le vampire maternel qui depuis cinquante ans tenait étroitement contre soi le vieil enfant vidé et soumis sent les liens de sa proie se desserrer, une inhumaine puissance d'outre-tombe peu à peu la lui reprendre. Animé par ce souffle qui lui vient de si loin, le fils peu à peu se dresse et dans la lutte qui semble finie

prend la place restée vide. Un moment de stupeur ! Et voilà déjà les adversaires substitués qui s'affrontent. Chacun des coups qu'ils se portent est d'une cruauté affreuse, d'une sûreté inouïe. Notre cœur sonne l'hallali : rarement vit-on si belle curée.

On pense malgré soi aux plus classiques exemples : cette vieille Cazenave qui vacille est sublime comme Athalie livrée au dieu ennemi, comme Cléopâtre dont le poison a raté Rodogune, comme Harpagon à qui on a volé son trésor. Les gémissements qui commencent de se mêler à ses imprécations ont la violence d'un secret qui se rompt et d'un meuble qui est forcé. Ce bûcheron à son tour frappé, quel régal de bourreau !

***

Cette corrida d'une mère et d'un fils que nous donne M. Mauriac est ainsi arrivée à son instant palpitant. Nous crions bravo à l'organisateur et nous attendons les dernières blessures, la sanglante péripétie, ivres et excités comme des Espagnols. Mais lui, il a peur soudain de nos applaudissements ; et nous le voyons ouvrir une porte de côté, gagner cette sacristie que son cœur possède, obligatoire annexe d'une arène. Pour calmer ses fauves il va chercher tout à coup un peu d'eau bénite.

Ruse vaine. Qu'il n'espère plus de nous aucune docilité ! Ces cruelles exigences qu'il éveilla en nous, comment s'y déroberait-il ? Il a beau faire

appel à des recettes qui en d'autres circonstances furent souveraines : tenter de nous occuper avec les communions de Marie de Lados, la servante, de nous émouvoir avec les indigestions de la vieille Cazenave qui devient héroïque et pour donner à son fils de nécessaires exemples mange trop d'anguille. Nous ne nous laissons pas faire. Nous avons vu du rouge et nous sommes déchaînés. L'anguille rétive nous paraît en état de légitime défense et la piété prescrite de la servante demeure sans parfum et sans pouvoir, ne refait pas le miracle auquel nous consentîmes en face de Marie Ransinangue, la petite nonne arrêtant du fond de sa cellule les débordements du « fleuve de feu ».

Devant ces atermoiements, ces demi-mesures l'expérience humaine aussi bien que la logique de l'art s'insurge. Une Félicité Cazenave, conscience faussée depuis près d'un siècle, ne saurait s'amollir ni s'interroger, pas plus qu'une Marie de Lados, depuis presque autant d'années abrutie, ne saurait méditer longtemps sur Jésus-Christ. Que M. Mauriac ose, selon la vocation de sa nature, être atroce jusqu'au bout ! Cette mère et ce fils, ce couple affreux, puisqu'il les a empoignés, qu'il les disloque dans toutes leurs articulations, qu'il leur fasse vomir l'âme, expectorer les entrailles !

Je sais bien que les ressources de M. Mauriac sont infinies et que dans cette fuite devant son sujet, devant lui-même il va déployer infiniment d'agilité, de tact, de grâce. Car s'il nous laisse

perdre de vue le duel si serré dont il nous avait fascinés, si Félicité vaincue s'adoucit au-delà de la vraisemblance, si son apoplexie vient trop brusquement dévier le récit, toutes ces défaillances qu'un romancier plus rigoureux ne se fût point permises sont presque sauvées par le charme et la vie qui les pénètrent. Branches un peu divergentes d'un arbuste que nous eussions voulu rudement élancé mais dont chacune a sa sève et son feuillage.

Les pires tentations qui le guettaient, des attendrissements trop prolongés, une conversion factice de ses personnages, des effets arbitrairement pieux, avec quelle souplesse notre auteur s'y dérobe ! A peine a-t-il témoigné d'un peu de bonne volonté vis-à-vis des conseils de son confesseur qui lui répète de ne jamais laisser oublier qu'il est catholique et d'édifier fut-ce contre le gré de sa muse... déjà l'ordre reçu lui paraît sacrilège et des mains onctueuses prestement il s'évade. La soutane qui s'accrochait à lui ne happe plus que le vide; elle bascule tandis que le traître bondit d'un cœur léger. La Sainte Vierge qu'il oublie s'efface tristement; mais son autre déesse, Cybèle, reparaît. De quelles incantations il la ramène qui ont la largeur et la simplicité des prières les plus vraies ! « Vint la saison où, en dépit de la fraîcheur commençante, on hésite devant le premier feu comme devant un sort inconnu.... » Le don du poète, qui est de vibrer aux plus légers présages et de frémir à l'unisson d'un immense cœur mystérieux, n'éclate-t-il pas ici ? Et dans cette autre strophe d'un panthéïste je sens un plus insinuant prestige,

d'irrésistibles charmes : « Comme il avait plu tout le jour, les arbres s'égouttaient dans un silence surnaturel et il n'y avait plus rien au monde que ce bruit calme de larmes ». O enfant gâté, faune de l'Église, bedeau de Cybèle, page disputé qu'admettent deux religions ennemies, qu'à cause de tes phrases enchanteresses tout te soit pardonné !

Avril 1924.

PIERRE DRIEU LA ROCHELLE : ÉTAT CIVIL.

Voici un jeune campé devant nous avec son livre bien à lui, avec ses exigences qui renversent la formule sur laquelle les gens modernes à tout prix croyaient pouvoir compter pour quelques années. A ses aînés d'hier soignés, parfaits, impassibles la littérature était un jeu dont ils épousaient l'arbitraire. Pour n'être pas dérangés ils avaient réglé les battements de leur cœur et les interrogations de leur esprit ; les manches relevées devant leurs phrases et leurs mots, ils les récuraient comme des ménagères, ils les boxaient comme des sportsmen. Mais cet irrévérencieux garçon entre avec mauvaise humeur dans le vestiaire de ses brillants devanciers. Il crache sur le smoking qu'il eut dû endosser ; il hésite, caresse de son dégoût les mannequins divers qu'il pourrait animer ; et puis, il trouve plus simple de se mettre nu.

Est-ce une bravade ? Non, quelque chose de plus naturel et d'une vaste signification. S'il fait ainsi le sacrifice de lui-même, s'il s'expose assez cruement, c'est pour nous inviter à l'imiter, pour nous forcer à ne plus reculer devant nous-mêmes. Franchise qui devient générosité, audace, altruisme. S'il ose beaucoup, c'est qu'il a de quoi.

Des inquiétudes, des aspirations le soulèvent, le font étouffer là où d'autres savaient si gracieusement dormir. Du club littéraire il peut secouer les murs et enfoncer la porte; sa promenade à l'air libre le mènera hors des chemins battus, vers de grands horizons.

C'est donc d'un regard sérieux que nous allons le suivre. Et d'abord, débarrassons-nous de ses qualités extérieures, moins liées entre elles que celles des champions reconnus, mais frappantes pourtant. Sa grâce irrésistible, d'animal et d'enfant; le secret qui fait que quelques uns seront toujours excusés et gâtés; un reste des belles sèves qui chez tant d'autres ne survivent pas, un croc-en-jambe donné à la démocratie et à la civilisation, une souplesse qui prouve des membres de prince, une rougeur qui monte librement au front — comme si des siècles de progrès, d'oppressions et de collèges n'avaient pas humilié l'âme et courbaturé le corps. Son esprit : il n'est pas une recette, il manque parfois à l'appel; mais quand il vient il étincelle de fantaisie et surprend à force de trouvailles. Son élégance : le péril la suscite et le danger la fait briller; grâce à elle tout lui est permis. Et des désinvoltures qui eussent pu blesser, des confidences qui eussent pu tourner à l'indiscrétion ou à l'ordure ne sont plus, en elle, que spontanéité, largeur, noblesse.

Entre ces dons trop frais, trop personnels pour être constants, des trous. On trébuche, on se donne une entorse; ou, au mieux, le pantalon est contaminé de gravats. Ni les cent pas que

souhaitent après leur lunch des dames hygiéniques mais déjà parées de leur voilette et de leurs frisons, ni une excursion qu'on puisse recommander à des académiciens. N'entrez dans ce chantier que si vous ne craignez pas de recevoir une pierre sur le cerveau; ce qui serait d'ailleurs le salut pour vous, l'unique moyen d'être amenés à penser ou du moins à éternuer.

***

De quoi s'agit-il dans ce livre qui entre mémoires et roman inaugure un genre nouveau? D'un regard jeté sur soi, d'une confrontation avec soi-même qui devient, aux moments les plus épanouis, une confession collective. Peu importe la part d'authenticité des récits ou ce que l'auteur, par convenance ou par commodité, emprunte à la fiction. Les faits de l'âme sont vrais; ce sont eux que nous allons contempler. Une brève reconnaissance du terrain. L'histoire divisée en trois époques, qui d'ailleurs s'enchevêtrent. Une enfance à la maison, une adolescence au collège qui se séparent à peu près; et puis enjambant le passé autant que l'avenir, un seuil, des limbes plus exactement. Des fantômes mal condensés, incomplets en nombre, mais suggestifs, grouillent. Et puis, c'est tout. Pardon, j'allais oublier une conclusion un peu vaticinante, sorte de coiffure pointue, ambitieuse mais molle posée de travers sur le bonhomme.

Dans l'enfance, plusieurs chapitres plutôt touchants et respectables que significatifs. Complaisamment étendus, ces souvenirs un peu chétifs auxquels se réduisent toujours hélas ! les richesses de l'âge mythique lorsqu'on essaie de les connaître et de les évaluer ; richesses fondues, souvenirs lavés qui n'offrent guères d'intérêt qu'à l'auteur lui-même ou à cette amitié que l'on ressent vite pour lui. Toute la gentillesse qu'il faut pour les faire babiller — sans quoi ils seraient insupportables — et çà et là la grâce un peu Fée. Pensum honorable, voire même agréable ; mais dans cette obscurité des coins qui luisent et réchauffent. A la fin du premier chapitre une dissertation sur le caprice du sort, sur l'arbitraire de la nationalité, inégale et hasardeuse, sombrant tout à coup dans la déclamation mais féconde, inspirante, lyrique, un des morceaux les plus soignés de l'ouvrage. De puériles peurs consciencieusement rendues, « Dieu » esquivé, « L'Amour » réduit, avec esprit, à « une jolie maman » plus plainte qu'admirée et plus humée qu'aimée — « une belle housse blanche sur ses fauteuils et sur son âme... J'aimais sa jeunesse, son sexe, son parfum, les grâces de sa tendresse. » Puis, au sortir de banalités aimables sur la « Tradition » le récit atteignant une grand'mère, « une vieille dame gardienne de quelques braises sacrées » s'anime et s'allume d'éblouissante façon. « Lectures et combats » ne soutient pas cet élan malgré une pittoresque aventure, un peu sadique avec une poule et ce beau déchaînement qui clôt

l'oraison funèbre de la malheureuse gallinacée : « ...Je connus l'isolement effaré et superbe de l'assassin. Je me pliais naturellement à l'opinion du monde, et pourtant il y avait au fond de moi une retraite sombre où quelque chose ne se rendait pas. » Mais le dernier chapitre, « Lieux », est l'un des meilleurs, si vif, hautain et amer, digne presque tout entier de ces deux phrases si fortes qui l'inaugurent et le ferment : « Cette uniformité est dérangée çà et là par des ornements débilement imités de quelque style défunt en sorte que la nudité, dernier prestige sur le visage des demeures, est insultée. » « A d'autres. Voici le collège, avant le régiment, le métier. Adieu la famille avant de retrouver, vingt ans après, le ménage. On n'en sort pas ».

La deuxième partie (l'adolescence ou le collège) tient bien plus fortement ensemble. C'est un drame précis qui nous est sobrement conté : la douleur, d'abord, du brusque et injuste emprisonnement; le petit prince doublement caressé, par sa mère et par le soleil, qu'on fourre dans une armoire. Une de ces enfantines catastrophes si émouvantes, parce qu'elles n'ont ni confident ni défenseur : à peine plus tard un témoin qui ne sauvera pas d'autres victimes. Puis, le jeu, préparation du corps, trouble découverte de secrets spirituels. De nouveau, comme dans la première partie un chapitre « Dieu ». Chapitre sincère, étriqué, décevant. « Mais bientôt je ne pensais plus qu'à autre chose. » Décidément le sujet ne semble pas le vivifier. Enfin un quatrième chapitre,

pénible, courageux, si distingué sur l'éveil de la vie sexuelle.

Voici la troisième et dernière partie : les limbes. Pour commencer une « Rencontre de l'Époque » longue, confuse, bouillonnante, avec d'inattendues, d'orageuses beautés. Après avoir hésité, bifurqué elle monte enfin à ce lyrisme qui me paraît un sommet : (1) « ...Mais entre les berges dérobées du rêve, j'ai perdu le désir de vivre. Je suis alangui, heureux de ma langueur, je désire perpétuer cette navigation nocturne au fleuve des draps illimités. » Image magnifique et qui suffit à expliquer pourquoi les amis de la Poésie seront, en dépit de tout malentendu, les tenants de Drieu La Rochelle.

« Petits-fils d'une Défaite » est bien près de la déclamation. Quels lecteurs, même zélés, parviendront à croire que « Crécy, Poitiers, Azincourt » furent de cuisants chagrins à l'adolescence de l'auteur, voire à celle de son substitut Cogle ? Et Louis XIV, à ce sujet, incriminé par lui ! Il « disparaissait sans effacer des insultes déjà décisives ». N'est-ce pas le seul reproche qu'on ne puisse pas adresser au monarque somptueux « qui aima trop la guerre et les bâtiments » ? Un peu plus loin, il est dit de la France *d'avant*

(1) Je me permets de rétablir ici les deux phrases telles qu'elles parurent aux *Écrits Nouveaux*. Dans le texte définitif la première perd son équilibre par un « précisément » qui la fait choir, le nez en avant. Dans la seconde, par l'effet d'un « sur le fleuve des draps » substitué à « au fleuve » l'image à peine admissible et sublime pourtant se dissout, toute cette navigation périlleuse devient un naufrage.

Sedan : « Elle mâchait sa honte. » Et de secouer Napoléon Ier encore plus rudement que le Roi-Soleil. Tout cela est un brin romantique, ou méridional. Je pense à un fameux homme d'État né à Marseille — et plus voix hélas ! que cerveau — qui s'écriait un jour, à la fin d'une prosopopée pareille : « Napoléon Ier était un pleutre. » Il était à table. Par protestation ou par effroi, son assiette se fendit.

L'histoire, indéchiffrable testament où les Siècles ne lèguent que leur incohérence, doit être épiée d'un tout autre regard, patient, précis. Si nous la voulons confronter, commençons par nous plonger en elle, sans l'attirer à nous. Notre orgueil et nos conclusions d'une heure échouent devant ses perspectives indéfinies. Toute construction est vaine sur son sable. N'écoutons à travers ses déserts que les voix nues qui crient des vérités. N'aidons pas ses guides esthétiques les conquérants, qui veulent lui donner un sens architectural et avec des myriades de crânes bâtissent des pyramides.

Ai-je voulu lutter avec l'allure de cet ambitieux chapitre ? J'ai épuisé mon souffle. Je ne peux plus que saluer, sans y insister, un « Pèlerinage d'Angleterre » agréable, spirituel, reposant. Délices au revers de tristesse puisque le pèlerin va au retour, comme il le dit excellemment, « coudoyer des adolescents négligés, souillés par une puberté grossière en qui détonnaient les éclats de la jeunesse car ils n'étaient pas soutenus par la force. » Je cite ici, presque au hasard, l'un des exemples

de cette âpre virilité de style sur laquelle, après avoir incriminé les excès contraires, il conviendrait d'appuyer. « Dans l'ordre politique, nous ne tirions du principe républicain que ses vices ». Cela aussi est parfait, à la fin du moins réaliste des fragments.

Mais voici que « Cogle tourne court ». Cela est littéralement vrai. Le livre s'abat au moment où les plus décisifs récits, les plus engageantes confidences étaient attendus. Nous chercherons tout à l'heure à cette débandade des excuses, séduisantes peut-être. Nous relèverons les belles pages parmi lesquelles elle s'effectue et qui, mieux qu'« Un Univers » hâtivement improvisé et jeté comme une sorte de velum sur un chantier qu'on abandonne, mériteraient de clore l'ouvrage et de lui prêter une provisoire conclusion. Pour l'instant, cette sortie de l'auteur en coup de vent, marquons-la.

***

Au travers de cette superficielle analyse, les préoccupations dominantes du livre se sont-elles montrées ? Tâchons de les classer, plus systématiquement que ne l'a fait l'auteur.

Une révolte d'abord, où se montre mieux que dans ses revendications positives ce fond de noblesse et d'amertume qui est son héritage royal. Révolte contre tout ce qui l'a diminué ou dévié. Contre la famille qui énerve et tyrannise sans imprimer aucune direction, aucun élan.

Contre le collège qui ligotte le corps, surmène l'esprit, les asphyxie tous deux. Contre les demeures elles-mêmes, sans durée et sans vérité, contre les meubles, singerie de culture, eux aussi, écœurante imitation qui solde les grâces du dix-huitième siècle à peu près comme les pions débitaient Virgile. Les grands magasins de la Démocratie qui vident inexorablement leurs principes et leurs notions, toutes ces souffreteuses épaules ployées sous le fardeau, ces esclaves qu'on dresse au nom de la liberté. Et d'autres, qui ne pouvaient se passer d'elle, des martyrs avant d'être des insurgés.

Puis l'aspiration à l'énergie. Notre écrivain ne sait pas très bien qu'il y en a deux, physique et morale. Il ne les démêle pas l'une de l'autre. C'est la première surtout qu'il poursuit avec des alternatives d'enthousiasme et de lâcheté dont le mouvement même est admirablement suivi par des phrases haletantes, angoissées. « Non, je ne vais pas moisir encore dans le puits de mon âme », etc. Et comme pour les forcer à l'assaut il couronne ses désirs de ce superbe symbole : « L'âme de celui qui à été visité par la grâce du sport... Cette âme est un aigle qui s'abat véhément ; ses serres mettent à nu les muscles de la bienheureuse proie et ses ailes la battent sévèrement pour que le sang courre. »

Dans ce livre novateur le patriotisme fait une entrée presque inattendue. Patriotisme original, qui peut choquer les patriotes. Du moins qui s'y efforce. Mais après quelques hypothèses subver-

sives quelques pétarades, le voici qui se soumet et s'attelle. Et sous les complications intellectuelles une sensibilité à gros effets reparaît; nous reconnaissons, avec des plumes neuves, le panache de Cyrano. « Enfin j'aime la France comme une femme rencontrée dans la rue... Je peux dire que j'aime les Français. Ils bénéficient tous à mes yeux de la même faveur... Pour pouvoir faire des plaisanteries obscènes, parler des femmes, de la guerre que nous avons faite, je suivrais ces hommes dans un autre astre. » C'est joli, entraînant, un peu marche militaire.

Intellectuellement, cette attitude n'est pas admissible. Le penseur sait bien que la majorité des hommes ne pensent pas. Et dans le troupeau il admet, il estime ceux-là, les meilleurs, qui se font les aveugles serviteurs des causes régnantes; bornés comme les autres, qui valent du moins par le geste ou par le cœur. Mais, cette concession faite, si l'on n'abdique pas, si l'on soulève des doutes et examine des raisons, il faut aller jusqu'au bout. Ou une place dans le rang, ou l'impitoyable isolement du chercheur. Mais ne biaisez pas avec votre pensée. Si elle se lève, c'est une déesse; vous n'avez pas le droit de l'étouffer sous des roulements de tambour.

Voilà donc une tendresse suspecte. Où sont les autres? Au long de l'ouvrage, l'amitié, l'amour ont paru s'annoncer par de lentes préparations. Mais Cogle « qui tourne court » en emporte le secret. Impuissance ou pudeur? Certaines phrases, assez affligeantes, autoriseraient la première hypo-

thèse; notre parti-pris penche vers la seconde. Cette grâce impétueuse, cette franchise, ces élans ne peuvent venir que d'un cœur qui se contraint. Et, persuadés par lui, nous ne lui en voulons plus d'incliner le livre de travers, au gré de son délicat caprice et de ses secrets. Mais lui qui se proposait nu, quelle est sa logique ? Il n'en a pas; pas plus que de bon sens. Ses scrupules (si discrets, qu'ils empruntent le visage de la nonchalance) vaincront toujours ses résolutions; son élégance est plus vraie que sa force. Pourquoi faisait-il l'austère et le bourru ? C'est un raffiné surtout, et un séducteur.

Un mot encore, et bien qu'il s'impatiente, avant de le rendre à cette vie fantasque et dérobée hors de laquelle il s'est pour quelques moments constitué notre prisonnier. Un mot qui voudrait être grave. La préoccupation de Dieu, si maigre, reparaît aux dernières pages pour jeter soudain une courte et haute flamme. Le récit de la confession est noble, concentré, poignant. Nous avait-il donc trompés, le singulier garçon, lorsqu'il s'était prétendu en face de l'inquiétude religieuse si distrait et si dépourvu ? Et si son accent final est celui d'un lourd désespoir, n'est-ce pas parce qu'il est capable d'entrevoir — pour le laisser retomber — le mystère qui seul justifie la présence de l'homme sur la terre, inexplicable farce autrement ?

***

Ce n'est pas sans angoisse qu'on ferme ce

beau livre imparfait, gros de ses aspirations et de ses ennuis, trop humain pour être jugé seulement avec notre goût. Notre cœur, notre âme lui répondent et résonnent à ses questions. Au-delà de tant de particularités aimables qui pourraient nous retenir, sa grâce, sa coquetterie, ses contradictions, sa brutalité heureuse, c'est aux grandes questions soulevées que nous nous attachons. Ne sont-ce pas celles-là même que l'homme jeune adresse à la Destinée ? Pauvre Œdipe que les devins n'ont pas fortifié et qui bientôt, devant l'Inconnu qu'il scrute, s'écroule !

Qu'elle est triste, cette faillite fréquente de la jeunesse ! Elle a commencé par une foi, une générosité à laquelle contribuaient tumultueusement des attendrissements de famille, des rêves de gloire, des bribes de catéchisme. Et puis quand tout se confronte et se salit, que les croyances faciles montrent leurs loques, que le flux de la puberté assaille et étouffe les jeunes énergies, voilà de tous côtés la fatigue et le déchet, le doute sans anxiété, voisin de l'« A quoi bon » ? Rien ne s'élance plus, sauf parfois une crapuleuse ivresse. Il reste des habitudes pour étayer ce qui ne vit pas et donner une sinistre ordonnance à ces traînantes existences qui ne cherchent plus une issue, une lumière.

Qui donc réveillera, pour la contenter, l'interrogation affaiblie des cœurs de trente ans ? Au-dessus des règles trop précises qui se sont brisées se lève une exigence de justice. Le regard imparfait sonde pourtant des cieux plus profonds que ceux

qui nous furent naguères proposés. Le découragement et la témérité tentent sans cesse sur leur chemin hasardeux ces hommes qui ont été forcés de se voir. Comment se voir sans se perdre ? Je crois que c'est la première étape nécessaire. Remercions M. Drieu La Rochelle qui l'affronte avec plus de courage et d'éclat que d'humble patience et de sérieuse bonne volonté. Son exemple est pourtant salutaire. Il nous pousse selon ses forces à cette récapitulation de nous-mêmes, à ce choix qui prépare un progrès et une épuration. Sur les frontières de l'âme il nous accompagne jusqu'au lieu pathétique où doit s'accomplir le saut périlleux.

Avril 1922.

HENRY DE MONTHERLANT : LA RELÈVE DU MATIN.

On s'ennuie dans la vie, on s'aigrit seulement parce qu'on ne sait pas se reposer et attendre entre deux joies, entre deux révélations. A notre époque un peu pauvre un des plus vifs reproches que nous puissions adresser c'est de ne nous avoir donné au-dessous de trente ans presque aucun écrivain digne de nous intéresser. Et pourtant cette année même il en a surgi un qui, si je suis bien informé, n'a pas plus de vingt-quatre ans et qui à travers un style inégal et parfois raboteux nous assaille de telles images ou plutôt de telles flammes que nous nous écrions involontairement : « Voici, enivrantes, les jeunesses de Barrès et de d'Annunzio qui éclatent à nouveau devant nous et qui, regardant du côté des héros et des dieux, s'embrasent à quelque sublime exemple ».

Ce jeune Don Quichotte brillamment armé, je l'admire et je l'aime. Pour être libre de le lui dire à loisir, je voudrais me débarrasser d'abord de ses défauts, les lui jeter tous à la face avec la hâte et la fièvre qu'il met lui-même à nous accabler de tout ce qu'il ramasse sur la grand'route, roses et orties. Bizarre, incohérent, tumultueux, je vous accorde qu'il est tout cela, et une sorte de

soudard qui revient du sac d'une ville où il a dévoilé bien des seins et violé des trésors d'église, content de tout ce qu'il a osé, faisant chatoyer toute sa prise à nos yeux avec un large sourire vaniteux et enfantin. Non pas un fils de Minerve qui pèse et tamise chaque chose mais de quelque impudente déesse qui siège au delà des marais, au fond d'une forêt embroussaillée. Il ne sait pas toujours écrire et il ne sait jamais penser.

La logique, le raisonnement, la persévérance, n'allez pas les lui opposer ou les lui réclamer. Ce sont gênantes personnes que ce cavalier à son aise a tout simplement culbutées dans un fossé la première fois qu'il les a rencontrées. Devant un spectacle ou un événement il ne s'arrête pas et ne sait réfléchir. Il les rejette aussitôt, tout crus, en quelque image superbe. O cerveau de reître à qui ta franchise impétueuse et ton inconscience font tout pardonner !

La langue, si belle, parfois défaille ou trébuche. Elle ne sait plus où elle va, elle s'embarrasse de *qui* et de *que* insupportables, elle outrage la syntaxe et saute par-dessus les barrières grammaticales pour galoper plus à l'aise, absolument folle, à travers quelques maquis. Et puis elle revient au devoir et c'est alors un repos pleinement harmonieux, un geste parfaitement pur qui nous tire de la périlleuse aventure et avec tant de générosité nous dédommage des émotions subies.

Qu'importent donc toutes les pétarades et toutes les culbutes de cet enfant prodigue ? Il a ce qui est l'essentiel et ce qui manque tellement

à tous ses pauvres petits camarades, un tempérament. C'est un roi des images. Il a ce don énorme de nous emporter, quand cela le prend, là où il veut. D'un mot il fait étinceler un admirable visage et d'une phrase il ranime une civilisation qui gît sur le sable avec ses fûts dispersés. Sa chevauchée est haute et ferme, à la quête des dangers et des exploits que n'affrontent que les plus vaillants. La torche au poing il nous livre tout à coup le paysage qu'il a conquis, le climat inconnu dont l'odeur et l'appel désormais nous hanteront.

Que de traits il faudrait citer qui nous réveillent d'un sommeil de cent ans, qui sont le crépitement même des images annonciatrices et des grands incendies où dans un délire de lumière et de flamme apparaissent d'immenses horizons noyés d'ignorance ou d'oubli ! Quelles libations et quelles prières qui s'offrent aux plus beaux pour couronner leur heure de perfection, dont tel guerrier mourant voudrait agrandir son agonie, dont telle jeune fille radieuse voudrait illuminer l'instant d'une offrande totale où elle se sait à la fois victime et triomphatrice ! Quelles exigences et quels brûlants appels à lancer au peuple des collèges si on voulait préparer ces enfants non à leur tâche exacte mais à la victoire mystérieuse au sommet des monts dont rêve — élan ou folie ? — l'exaltation des jeunes cœurs !

Cueillons presque au hasard et mettons ici pour faire flamber toute cette pauvre critique quelques-unes de ces devises gravées en un marbre

parfaitement pur dont s'enchanteront à jamais les plus lyriques adolescents de l'avenir. Celles-ci d'abord, présents inclinés sur une tombe, beaux autant que la danse de Sophocle pour les héros morts ou que les lèvres du guerrier survivant se posant sur le tertre encore tout remué où l'ami refroidi à peine commence de s'enfoncer dans l'abîme du mystérieux sommeil : « ...Couché sur le sol maternel, il dut apparaître très beau, mutilé comme les temples et les statues, lointain comme l'horizon et les astres. Ses compagnons chancelèrent un peu en le soulevant ». Et cette autre allégorie magnifique aussi de fatalité antique et de paganisme mais que vient presque aussitôt corriger et attendrir une seconde image, celle-là toute différente, penchée d'une poésie qui n'adoucit presque jamais ce front dur, toute tremblante et humaine comme une larme : « Il vit son sort s'incliner, ses dieux protecteurs, sans défense devant le destin, se détourner d'un cadavre vivant et les deux grandes mains qui le couvraient, se retirant comme un velum qui s'ouvre, le laisser nu au péril de l'espace... C'était à l'orée d'octobre, quand vers les premières lampes penchent les jeunes fronts casqués de pensée, quand aux portes des collèges et sous les nuages légers de l'automne se renouent les mains fraternelles. »

Et ceci enfin qui est, je crois, le plus haut moment du livre, où retentit à la face de la nuit et des dieux je ne sais quelle grave promesse et quelle imprécation sacrée : « Et tels s'engagèrent, quelles que pussent être les triomphales minutes de leur

destinée, à ne renier en aucune d'elles cette minute-ci ; et tels trempèrent en esprit dans le fleuve solaire leurs mains prêtes à des façonnements sacrés, pour sanctifier toutes les possibilités profondes dans ces pouces et ces paumes... »

Ame insolente et diadémée, faite de cendre et de flamme, d'orgueil et de désespoir, dont l'abîme m'épouvante mais dont la pourpre m'inspire tant de respect, comme je voudrais oser t'atteindre et jusque dans tes profondeurs t'éclairer à toi-même sans t'exposer trop à des regards qui ne seraient plus ceux de tes pairs !

Car il faut enfin que je te presse et que, te ramenant au prétexte bizarre et étroit que tu as choisi pour allumer toutes tes splendeurs, je te force à de définitifs aveux. Ne tremble pas, cœur qui invites tes lecteurs à te violer. Tes grands parrains, d'Annunzio et Barrès, je les laisse près de toi et dans leur ombre gigantesque leur impuissance qui t'est fraternelle te permet de regarder la tienne sans rougir. Sécheresse et cruauté, voilà les mots essentiels de leur âme, voilà aussi les portes de la tienne. A la lumière de ces plaies royales qu'ils m'ont montrées je te comprends tout entier et je t'excuse, peut-être avec un sanglot.

Pareil au premier, tu as frémi d'une indicible révolte le jour où tu as senti qu'était brisée pour toi l'arche divine qui mène du plaisir à la joie et que sous les bandelettes de la volupté tu ne saluerais jamais ce grand ange chrétien qu'est l'amour. Banni de la tendresse et rivé à la chair, tu as ajusté tes chaînes avec un superbe serment.

Parce que, pas plus que le grand Italien, rien de plat ou de vil n'aurait su t'asservir; parce que, même lavé aux eaux vierges qui reflétèrent Narcisse, le plaisir sans âme ne peut vous être qu'un indigne berceau, tu as osé chercher le refuge et la revanche là où ton noble frère l'avait connu, dans cette cruauté qui emporte toute faiblesse et qui mêlant la souffrance au spasme, l'âpreté à l'abandon et le dédain au consentement, à défaut de l'amant, crée et impose le héros.

Et comme le poète de nos temps malades, comme le chantre des vierges malsaines et des villes expirantes s'est accroché pour ne pas mourir à sa Lorraine étroite, seule douceur de ses entrailles stériles et, voulant au cours du plus beau de ses livres enjamber l'inconnu et dans une rencontre sublime faire dialoguer les puissances mystérieuses de deux mondes surnaturels, a eu besoin de s'appuyer à son petit escabeau natal et de donner la main non à quelque initiateur grandiose, non pas même à Vintras, chef de la petite secte dont il entreprenait l'histoire mais à trois frères minimes apparentés à lui par la vertu du sol, ainsi pour délivrer tes musiques et tes délires tu as eu besoin de cette pauvre masure, de ce collège que tu exaltes jusqu'à la frénésie, dont tes phrases finissent par faire éclater les murs mais dont par une conjonction de forces et de signes tu avais reçu quelque ébranlement essentiel, dont un fragment t'avait sauvé de l'aridité inexorable, lueur sur un crâne d'ivoire de confesseur, fleur trop charmante au coin d'une

bouche bientôt sacrifiée ou promesse plus indéfinie encore, échange entre ces pierres et ces arbres qui par je ne sais quel jeu de sorcellerie furent si ardemment tiens, entre ta chapelle amoureusement surchauffée où tu t'exaltais sur les ailes du chant et les espaces glacés de tes cours où parfois ton âme grelotta de pitié.

Peut-être que tu t'étonnes et que tu regimbes contre mes assimilations, toi que tes jésuites entretiennent dans tes illusions sur toi-même et que leur voix insinuante enchante et endort avec quel profond dessein ? Mais non, laisse-moi être impitoyable avec toi comme tu veux l'être avec tes frères et tes amis et déchirer cette douce équivoque sur laquelle tu te balances comme sur un lit aérien de caprice et de repos. Ces mille joies du matin que les cœurs prudents savent faire durer jusqu'à la nuit et ce grand espoir flottant au-dessus de la vie qui devient plus distinct à mesure que les petites lumières s'éteignent, voilà de quoi tu t'excommuniais toi-même dès tes premières affirmations. Tu dédaignes d'apercevoir que l'existence chrétienne est une suite de travaux si patiemment accomplis et si augustement répétés que parfois de leur rythme monotone une félicité s'élève qui réconcilie la terre avec le ciel. En vain les papillons, les écureuils et les fleurs, messagers de l'innocence qui joue, te voulurent fondre en ce concert où l'enfant n'est qu'une naissance ailée parmi de fériques camarades : ton appétit de jeune conquérant ne te laissait te réjouir avec lenteur de rien, tu ne vou-

lais que saisir et vaincre et tes mains étouffaient ce qu'elles auraient pu caresser. Tu ne fus jamais une fraîcheur mais vite un petit César crispé qui n'estime que les biens dont il humilie ses camarades et le plaisir qu'il chasse âprement sur le terrain d'autrui. Tu te refusais à cette loi clémente qui met dans l'univers d'infinies possessions qu'on peut toujours partager avec ses frères et renouveler en soi-même, plus de désirs et de beautés que nous n'en pourrons jamais atteindre, au cours de la promenade si brève qui mène de la naissance au sépulcre. Enfin, tu avais beau être élevé, selon le vœu du maître des Amitiés françaises, *parmi les hymnes et les cantiques*, leur mélodie t'atteignait mais non leur âme ; au-dessus de ta bouche ouverte pour chanter ton amour demeurait muet ; les grandes ombres païennes étreignaient trop ton cœur pour qu'il pût laisser filtrer jusqu'à lui la lumière de Nazareth. Tes prêtres te charmaient, hélas ! sans te persuader. Lorsque tu consentais à leurs gestes, c'étaient la majesté décorative et les grandeurs plastiques des anciens sacerdoces que tu recevais avec enthousiasme, mais rien ne te venait du Christ dont leurs mains indignes répètent la bénédiction et raniment au-dessus des fronts l'appel d'espérance et de clarté. Ton vœu d'immortalité, nous savons trop où il se bornait et que loin d'atteindre les fleurissants espaces battus par les flots éternels il se brisait contre le marbre dur dont naissent les héros, dans l'amère odeur de ces lauriers dont des bras qui demain se corrompront se chargent en une heure d'apo-

théose pour honorer les plus fiers tombeaux.

Cœur païen dont la lueur fugitive ne va que de l'Erèbe au Styx, comme tu serais triste et seul si tu n'avais pour te remplir et te peupler cette exaltation si spéciale qui te crée sans cesse des compagnons ! Ton sublime sentiment de l'enfance, voilà ta marque et ta flamme. De là, de ces profondeurs candides où tu plonges t'arrivent une rédemption et un message, pareils à ce rayon du soir qui embrase de stériles palais tout le jour confiés à l'avarice de leurs trésors. Ton égoïsme et ta médiocrité d'émotion, tu les consumes dans ce brasier où s'il le fallait tu te jetterais aussi toi-même.

Entre eux et toi, quel est ce pacte ? Adolescent déjà, à l'heure où la plupart d'entre nous ne voient dans leurs cadets que de petites choses bruyantes et inachevées avec lesquelles il est honteux de se commettre, tu leur souriais paternellement. Tu n'as cessé depuis de te pencher sur eux avec une curiosité frémissante et une sorte d'attente sacrée comme ces augures qui scrutent les sources claires et si profondément bruissantes du futur. A vrai dire ce qui leur appartient en propre, leur timidité, leur grâce, leur innocence d'oiseaux qui seront bientôt égorgés et leur navrante confiance en cette vie qui s'apprête à les avilir, tu as à peine vu tout cela. Tu as négligé la réalité de leur apparence en fleur pour ne scruter que leurs miracles possibles et leurs épanouissements prophétiques, ce germe du héros qui dort dans l'enfant comme un caillou de diamant sous l'eau limpide

d'un ruisseau. En les voulant mener trop haut vers des Thermopyles et des Sinaïs dont tu n'es pas maître ne risques-tu pas de pervertir leur marche naïve à travers de modestes devoirs ? Voilà ton énigme et ta responsabilité. Si on te livrait des enfants, qu'en ferais-tu ? Des martyrs pour l'heure douteuse qui peut-être d'eux exigera une immolation sous l'orage et parmi les éclairs ; pour l'ordinaire de la vie, je le crains, des soldats ; des hommes certes pas, puisque le sens de l'humain t'est dérobé, puisque rien ne te relie à ce grand besoin de souffrir ensemble et d'aimer qui est la tâche primordiale.

Où vas-tu et quels sont tes abîmes ? Finiras-tu, après avoir méconnu la loi de chaque heure qui t'est départie et torturé la tendresse de chaque cœur qui t'est confié, au faîte de quelque rocher renouvelé de Byron, en une ville minée sur l'Adriatique que tu aurais tyrannisée de longs mois pour t'en faire ensuite un orgueilleux et immense bûcher ? Ou n'auras-tu que la vieillesse aigrie des Renés et des Delrios, qui ayant esthétiquement paradé parmi les guerres et les ruines, — grande toile de fond pour leurs voluptés restreintes — ont un long crépuscule d'agonie avec l'ennemi secret que sur les routes brillantes de la jeunesse ils n'ont pu terrasser ? Ou bien plus rapide, plus fou et moins calculateur que tes aînés, auras-tu, encore jeune, la mort fulgurante et vaine qui semblerait digne de tes excès et sur l'audace de ton œuvre montant vers les cieux mettrait une interrogation irritante à jamais privée d'écho !

Je ne sais s'il faut si tôt te dévouer aux dieux cruels que ta jeune imprudence et les cris de ton orgueil semblent appeler. Parfois penché sur la respiration de ta poitrine profonde, je crois épier parmi toute ta corruption précoce de mauvais petit roi quelque indice de vie auquel je voudrais suspendre ma foi. Un jour peut-être, si je me sens assez fort, je te parlerai d'espérance, te proposant de toi-même ce qui peut s'allier à l'affirmation, ces passages de ton œuvre où la beauté de tes mots bondit malgré toi comme une troupe de danseurs allègres dans la clarté de Jéhovah et ces autres fragments traversés de l'éclair d'une vaste réconciliation où sur ton cœur enfin rapproché des nôtres tu serres à la fois les fruits opposés du verger total et où dans une grande plainte d'amour tu demandes qu'on ne prive personne des lumières différentes jaillies tout à tour de la sérénité des dieux olympiens et de la souffrance du Dieu humain. Si par un miracle ton inspiration déviait du côté de cette grande brèche d'espoir où tu essaies parfois de te lancer, alors, cher négateur, nous t'appellerions des noms plus doux de ceux qu'on consulte et ce n'est plus l'admiration en défiance de nos lèvres psalmodiant tes belles syllabes, c'est le secret mouvement de nos cœurs que nous pourrions enfin t'abandonner.

Pour cette décision de nos âmes sur toi prends patience et que le jour du jugement entre nous soit remis jusqu'à ce que tu aies atteint ta maturité peut-être moins aride que ta fleur ! Aujourd'hui j'ai voulu t'amener loin de tout somnambulisme

jusqu'au carrefour périlleux où en pleine lucidité tu dois choisir. Et je me retire, grâce à toi l'esprit plein de musique et de tristesse, me redisant tous tes mots amers qui sont ceux d'une jeunesse sans croyance mais aussi tes quelques exclamations de vie où tremble une lumière païenne et pourtant si ardente qu'entre les sanctuaires divisés elle rouvre je ne sais quel chemin large, tout pavoisé d'espérances, tout ébloui d'humaines et de divines clartés.

Février 1921.

HENRY DE MONTHERLANT : LE SONGE.

Voici un livre puissant et singulier, dont admirateurs et adversaires devront s'inquiéter. Il est bien le fils de la Guerre, et aussi de cette génération contradictoire, tourmentée et pratique, décadente et sportive qui se formait selon d'autres fatalités avant la grande secousse. Et avec cela, par certains côtés, tellement démodé. Démodé d'hier, empruntant à Barrès quelque chose de son inspirante sécheresse, de ses fausses pudeurs pathétiques et irritables et beaucoup à d'Annunzio d'une grandiloquence, d'un esthétisme et d'un lyrisme que le goût d'aujourd'hui monte avec désinvolture au grenier. Démodé d'avant-hier, d'il y a cent vingt ans, de l'époque où Chateaubriand, jouant avec des femmes aristocratiques, avec son cœur, avec les ruines de l'antiquité et les poésies des pays légendaires, avec la religion traditionnelle surtout, avec ce catholicisme dont il savait nuancer et dramatiser ses voluptés, annonçait quelques-uns des traits de son dernier petit-fils M. de Montherlant.

Ce livre audacieux n'esquive aucune difficulté. Il a d'abord contre lui son sujet, sujet exceptionnel où se butera le gros public et qui ravira seulement les amateurs du rare et de l'inexprimé. A moins que le détraquement de notre temps, l'appétit

où nous sommes de tensions nouvelles et de révélations précises sur des particularités jusqu'ici évitées ne serve ses destinées. Livre et auteur qui vont un peu en condottières à la conquête de leurs contemporains, qui ont de la témérité mais aussi de la chance et à qui nous en souhaitons.

Le drame avec quoi on prétend nous tenir et nous intéresser est celui d'un jeune homme et d'une jeune fille qui ne se désirent pas, qui ne semblent même pas s'aimer et que lie pourtant je ne sais quel vœu dont la rupture sera pour l'un et l'autre une catastrophe. Ce drame un peu exagéré, un peu voulu est très près d'une antithèse que l'on rencontre dans certains cœurs et dont je m'étonne que nul romancier n'ait tiré jusqu'ici la matière d'une œuvre forte et angoissante, l'impossibilité d'unir le désir à l'amour, la nécessité absolue de séparer le besoin charnel des fidèles exigences du cœur. Cas d'exception, de pathologie peut-être mais douloureux et intéressant et dont, si je me souviens bien, M. Lucien Daudet avait donné l'ébauche dans une de ces lettres tumultueuses et blasphématoires, non dénuées de force, que publia jadis un journal d'extrême-gauche et qui furent réunies en volume sous le titre *Lettres après la lettre*.

Malheureusement cette situation et cette monstruosité initiales, nécessaires pour comprendre toute la suite de l'aventure d'Alban de Bricoule et de Dominique Soubrier, dans un chapitre d'exposition l'auteur nous les présente et nous les définit assez mal. Nous n'entrons ni dans

l'intimité des héros, aperçus de profil, ni dans celle de leurs rapports que nous devons accepter comme une camaraderie confiante, exaltante et quasi sacrée (M. de Montherlant est toujours un peu solennel). Un pacte d'annunzien, assez évocateur de celui que n'eussent jamais dû enfreindre Stelio et la Foscarina, les unit. Mais que quelque chose entre eux — affection, inspiration ou maladive délicatesse — vibre et se communique, les fasse dépendre l'un de l'autre, voilà le point où, bien inférieur à son devancier, le jeune écrivain échoue complètement.

Nous avons du moins une revanche. Dans un autre chapitre un fragment de ces deux êtres et non le moins négligeable, le corps de la jeune fille, nous est détaillé avec une ampleur et un lyrisme magnifiques. Ces explications sur les muscles de Dominique qui durent une dizaine de pages sont une des meilleures parties de l'œuvre. Surprenante de nouveauté d'abord — cela n'avait jamais été fait — mais superbe aussi d'élan et de dignité et que pouvait seulement imaginer l'un de ces prêtres du corps qui prirent leurs leçons sur les degrés de l'Acropole, en face des vierges parfaites et nues...

Mais au fait, est-ce bien le sujet du récit, l'amour de Dominique et d'Alban, ou si c'est plutôt l'amitié d'Alban et de Prinet ? On peut hésiter. Comme de deux fleuves aux eaux opposées, l'un pur et l'autre finalement trouble, le livre est traversé de ces deux sentiments. Prinet occupe un peu moins de pages que Dominique; mais

mort il emporte avec lui le cœur intact d'Alban tandis que Dominique, vivante et perdue, roule au fond de son mépris. Et l'amitié consommée élève un chant de fierté tandis que l'amour dégradé s'écrase sous le poids de deux corps et se mêle à la terre.

Nous n'allons pas suivre l'aventure dans ses péripéties souvent mal nouées, dans ses complexités toujours admirables. Ce que je veux dégager d'elle et du livre, ce sera l'étude de quatre ou cinq passions d'ailleurs enchevêtrées et qui, s'épousant les unes les autres n'en forment plus que deux ou trois; la sexualité, la guerre, le sport, la cruauté et le catholicisme. Passions, oui et dont bien plus que le peintre M. de Montherlant est le possédé, le bacchant et par moments le splendide poète.

***

Par laquelle faut-il commencer? j'allais dire, laquelle de ces divinités faut-il d'abord invoquer? Tout le long du récit la sexualité étend une large bande rouge, de pourpre et de sang. Sexualité qui, même bestiale, garde — telle celle d'un fauve — une majesté; sexualité qu'avive délicieusement, en même temps qu'elle l'héroïse, la cruauté.

Parfois elle éclate dans un épisode : au début, Douce, la fille sans complications dont Alban est à la fois le jouisseur et le musicien; ça et là, ces femmes obscurément possédées à la lisière du front, dont il voit à peine les visages, dont il

ne sait même pas les noms; et à la fin, quand elle n'est plus pour lui qu'une chienne sur laquelle, chien, il se rue, Dominique. Mais comme elle va plus loin que ces spasmes ! Comme elle assiège son cœur, ses nerfs et jusqu'à son cerveau ! Je la retrouve partout : dans son amour de la guerre qui pour un descendant fidèle de reîtres, pour un homme de proie est la délivrance et la fête — dans sa pitié même, équivoque et sauvage, pour les corps blessés, pitié d'artiste qui sait épouser la souffrance et de chasseur qui aime son gibier — je la retrouve hélas ! si j'ose le dire jusque dans son catholicisme avec qui elle n'est jamais en désaccord mais plutôt qu'à travers toutes les sensuelles frontières de la musique, des pompes et du chant elle rejoint.

De cette inondation, choquante et belle, des sens dans la vie de guerre les exemples abondent. Voyez la scène du premier tué, l'orgueil enfantin et terrible avec lequel Alban couve le cadavre qui lui revient, comme le chat sa souris; voyez ce chapitre, le plus beau de tout le livre : *Que de souffrance* ! Voyez ce cœur quand il se confesse; voyez-le quand il prie.

Il pousse sa sexualité vers toutes les issues, il la répand hors des habituels domaines; mais d'autre part il se refuse à l'unir à l'amour. Et c'est par là qu'il est un être exceptionnel, ou du moins d'une autre époque; parmi nous une sorte de beau monstre.

A cette dissociation qui rend possible, supportable et même émouvant son bonheur singulier

et puis son malentendu avec Dominique je crois qu'il y a des causes multiples. D'abord, une bizarrerie de tempérament que cet amoureux de soi a, comme tous ses dons, audacieusement développée. Une hérédité peut-être, un souvenir de ces ancêtres qui ne pouvaient s'humilier devant la femme et, tremblante entre leurs bras, se souciaient de la maintenir plus que de la pénétrer. Un goût d'héroïsme aussi qui lui fait chercher, au besoin en les étouffant dans une irrespirable atmosphère, les sentiments sur les cimes. Et finalement peut-être ce poison que le christianisme officiel — non pas celui du Christ — a mis dans les âmes qu'il a formées; n'a-t-il pas, sous l'influence de Saint Paul et de tous les indiscrets qui le suivirent, cruellement touché tout ce que le divin conseiller laissait sous un voile, rompu l'équilibre du cœur et du corps et déshonoré en le chargeant d'étiquettes et de liens l'amour physique? Car Alban est affranchi du remords de la luxure mais non du mépris catholique de l'amour...

***

Sexualité, guerre, sport, cruauté, catholicisme : j'ai voulu séparer ces passions en Henry de Montherlant, les étudier une à une. Et plus j'essaie de les isoler, plus elles se mêlent, nuage de son âme, poussière chaude et forte qui monte de son œuvre. Tout cet ensemble choquant, absurde, magnifique, ou bien il faut lui fermer les

fenêtres de notre cœur ou bien lui ouvrir royalement toutes les secrètes avenues. On ne discute pas avec ce fou emporté sur son char, avec ce grand oiseau ivre : on accepte ou non les espaces lyriques qu'il nous conquiert...

Je ne voudrais pourtant pas le quitter sans avoir examiné avec une attentive curiosité celle de ses passions qui me préoccupe et m'irrite le plus : son amour du catholicisme étroitement uni à son amour de l'antiquité. Ces deux sentiments devraient se combattre et s'exclure. Lui, monstrueusement il les marie. Aussi à l'aise qu'au seizième siècle ces artistes et ces papes qui baisaient ardemment les miracles de la chair et d'un zèle égal se retournaient vers l'orthodoxie à défendre l'Enfer à honnir, le Paradis du Dante à espérer.

Envers toute religion même insensée, si elle élève sincèrement sa flamme soyons respectueux, attentifs. Celle d'Henry de Montherlant doit avoir quelque explication profonde, de lui-même inconnue. Quel est donc le secret de ces renaissances qui grouillent au ciel des âmes et bouchent les horizons spirituels ? Voici un païen tout cru échappé de son sarcophage. Mais il ne sort pas de la nuit séculaire avec son âme seulement, comme nous tous il est habillé, masqué par les dons de l'hérédité. L'ami de Jules César est entré dans une armure de chevalier et par-dessus son casque Loyola a jeté une cagoule. Accoutrements qui lui facilitent cette grande confusion spirituelle dans laquelle il s'ébat.

Ne perdons pas notre temps à lui montrer ses

rapiéçages d'âme, ses contradictions d'athée qui tient un chapelet, ses puériles superstitions. Dieu lui est fermé. Quand il le nomme, c'est dérision et misère; il le rapetisse ignominieusement, il le traite en camarade des cieux qui doit répondre par quelque extravagance à ses appels. Il en est moins éloigné aux instants où il le nie. Mais il a un dieu à lui dont il est tout agité et peuplé comme le serait un prêtre fidèle ressuscitant parmi nous. Ce dieu dont la lumière le dessine et le justifie, il en faut chercher dans le sanctuaire que nous forçons la semblance et les stigmates.

C'est un dieu couronné d'antiques vertus, moins grec que romain, qui aime les beaux corps, les jeux de la palestre, les fraternités qui s'achèvent par de périlleuses entreprises, des combats, des assassinats de tyrans. Il dédaigne la justice, il abhorre la pitié; ferveurs et excès lui conviennent; ce qu'il veut, c'est qu'on se sculpte splendidement. Ce dieu, Henry de Montherlant l'installe dans les chapelles où il fut élevé et le transporte sous les voûtes maternelles qui durant quatorze siècles contentèrent le cœur de ses ancêtres. Lui reprocherons-nous une telle intrusion? Puisqu'il veut nourrir et honorer son dieu, où trouverait-il ailleurs des pompes et de mystiques aliments? Comment ne lui offrirait-il pas le seul trône qui soit debout, comment ne le mènerait-il pas vers ses chères cérémonies, les enfants chanteurs, les vierges voilées, les prêtres aux gestes nobles dont il est l'enthousiaste amant? Comment ne le vengerait-il pas de ses colonnes répandues et de

ses autels défaits en l'invitant à renaître dans ce repas de lumière et de parfums ?

Pour condamner le jeune pontife et la hardiesse de ses rites il faudrait un cœur aigre et une intelligence étroite qui ne sont pas ceux des chrétiens. Qui donc osera dénombrer ce qu'il entre de divin dans nos temples ? séparer les frissons venus des religions de Rome et de Jérusalem des élans plus purs où un François d'Assise, où une Catherine de Sienne retrouvait son Dieu crucifié ? Qui osera affirmer que dans ces demeures mêlées de l'orgueil des hommes et des vicissitudes du temps, épouses, peintes et parées, d'un amour aérien, telle déité ne soit pas avec allégresse rentrée et que ne les ait pas fuies souvent Celui qu'elles invoquaient, errant parmi les chambres et les cœurs pour élire son refuge pauvre et son sûr tabernacle ? Confusions, lit de feuilles apportées dans le sanctuaire par les vents sur lequel tant de croyants aujourd'hui dorment avec confiance ! Lorsque M. de Montherlant se dit chrétien, tout en nous se détourne comme devant un blasphème. Mais lorsqu'il ajoute, enivré : « romain», lui contesterons-nous ce nom lourd de tous les héritages, remonté d'illustres tombeaux et germant dans la décomposition où l'Empire mort épouse enfin l'Église qu'il persécutait ? Et cette flamme courte qui ne lui éclaire pas l'éternité mais que sa main protège d'un geste si fier, ne sommes-nous pas émus de le voir l'allumer à des cierges antiques dans la succession séculaire des fêtes du feu ?

*
* *

Pourquoi m'attardé-je ainsi à des images sacerdotales en quittant ce livre trouble, inégal, génialement traversé ? Ce n'est pas en surplis que l'auteur nous le tend mais dans son vieil uniforme kaki, maculé de beaucoup de sang et aussi de la souillure de ces baisers qui s'avalaient en hâte à la lisière du front. Et pourtant par tout ce qu'il a de grave, de pompeux, d'exemplaire notre jeune auteur est un prêtre. Plusieurs de ses contemporains sont juchés en singes sur des arbres d'où ils crachent dans une petite mare ; d'autres, plus fins, ont la main appuyée sur un sein de femme qu'ils auscultent. Lui seul se tient debout, avec des gestes éloquents. Dans le sol des jeunes âmes il sème ses phrases et plus d'une, féconde et ailée, est digne de faire lever une magnifique moisson. Qui donc parmi ses prédécesseurs qu'il courtise et dédaigne fera sur le diacre impétueux un signe d'élection ? Qu'une curiosité plus belle, venue d'au-delà des monts, se penche sur lui ; que d'Annunzio le reconnaisse et l'oigne ! Lui seul, le grand Italien qui n'est jamais las de voir dans son ciel tournoyer les aigles pourrait saluer ceux dont poussent ici les plumes et consacrer d'une couronne ce front têtu, brûlant, inspiré.

Juillet 1923.

HENRY DE MONTHERLANT : LE PARADIS A L'OMBRE DES ÉPÉES.

Avec un titre très voyant, acheté chez le Pape, sous un panache et sous un parasol de cocotte, s'avance vers nous le nouveau livre de M. de Montherlant. Avec ce jeune homme hérissé, impopulaire, paradoxal, unique il faut s'attendre à tout : reître qui arpente les salles de rédaction, paladin qui ne sait s'il ira assister dans une embuscade le directeur de la Revue Hebdomadaire ou disputer aux Juifs anglais le tombeau du Christ, Gilles de Rais assaini dans des confessionnaux et sur des terrains de foot-ball et qui, s'il viole par hasard une petite fille, entre aussitôt dans une chapelle dire un Ave comme le lui a commandé en pareil cas le Père de Pestour. Dans une époque où il n'y en a plus, tempérament magnifique; et rien de ce qui jaillit de ses entrailles, poème, olympique, interview ou « oraison funèbre » qui ne nous soit un choc, une brûlure et une révélation.

I

Attaquons une à une les quatre divagations que M. de Montherlant met à refroidir « à l'ombre des épées ».

Tibre et Oronte... Pourquoi les noms de ces fleuves dégagent-ils un tel vertige et leurs ondes, de si épaisses vapeurs ? Barrès conduisit sur leurs bords sa dernière promenade. A cette occasion catholiques et barrésiens en vinrent aux mains : bizarre mêlée au milieu de laquelle se précipita M. François Le Grix portant les couleurs des deux camps et persuadé de figurer ainsi, entre ligueurs et hérétiques, le bon roi Henri.

Avant de descendre à son tour sur les rives illustres notre auteur nous attire d'abord dans la pénombre de son cœur pour nous faire une confidence. Il nous avoue un sacrifice à quelque divinité cruelle qu'il ne désigne pas et avoir « brûlé ses vêtements de sport avec un tas de ses feuilles mortes ». Dès le seuil de son livre ténèbres prophétiques et geste de hiérophante. A mesure que nous avancerons nous verrons au-dessus de son stade croître son Sinaï, et s'approfondir la nuit où il cherche ses éclairs.

Voici, après ses premiers zig-zags, les deux sentences admirables, les deux lueurs qu'il nous jette : « Mais la douleur, en se retirant laisse une grève plus pure et plus nette que celle où elle poussait sa marée... Ce n'est pas une mauvaise lampe pour faire un peu de lumière, la flamme qui consume ce qu'on a aimé ».

***

Ce bûcher sur lequel le voilà étendu, comment lui éclaire-t-il le secret des deux fleuves, l'opposition

de leurs « philosophies » ? L'une, celle du Tibre, « a inspiré, nous déclare-t-il, le catholicisme romain, la Renaissance, les concepts de tradition et d'autorité, le classicisme, les nationalismes, les protectionnismes matériels et moraux ». Soit. Mais l'autre ! est-il vrai qu' « alexandrinisme, messianisme, *christianisme*, byzantinisme, Réforme, concepts de liberté et de progrès, Révolution française, romantisme etc... » soient « de ses génitures ? »

A cette généalogie, j'avoue ne rien comprendre. Ces excès où l'on t'entraîne, comment les juges-tu, ô Oronte ? Ton flot fatigué n'évite-t-il pas toutes ces embarcations dont on voudrait le charger, ô toi qui te souviens seulement d'avoir été gonflé de parfums, ombragé de mollesse, frère d'un autre fleuve qui porte sur la barque fatale l'amour à la proue, le poids d'une reine nue et le prestige de tant d'irrésistibles aromates ? Jeux et voluptés, langueurs et charmes, flûtes qui montent des eaux et corps pâles qui entrent en elles, écrasés des ferveurs du jour et des bijoux de la lune, voilà les seules fécondités dont tu es père et les seuls poisons dont tu restes glorieux.

Mais l'Oronte mis hors de cause, un plus noble accusé se dresse et interroge avec tristesse l'écrivain. Le christianisme ! comment lui a-t-il fait l'injure de le mêler, clarté immobile des temps qui ne se démentent pas, aux plus éphémères, aux plus humaines explosions ? Qu'a-t-il de commun par exemple avec « la Révolution française et le romantisme », ivres mouvements brassés par

l'orgueil et la révolte, lui qui est pur dans son désir et nu dans sa simplicité ? Il y a une ignorance, un irrespect, une méconnaissance des valeurs allant jusqu'au blasphème dans cette façon de confier au courant des passions le message qui s'élève au-dessus d'elles et d'enfouir dans la fosse des siècles le remède avec les maladies. Que l'on se détourne de la figure du Christ si l'on est né pour les autels de Zeus ou pour le service de ces émeutes qui élèvent sur leur pavois quelques héros passager ! Luther, Rousseau, Napoléon, qu'un jeune fanatique se dévoue à eux les jours où vacille dans son cœur la dure loi de Jules César continuée par Jules II ! mais qu'il ne tente pas de fixer dans le cercle des statues pourries l'image qui passe au-dessus des mains tendues et traverse les âmes ! Comme Hamlet jouait avec des crânes, qu'on s'éblouisse avec des lauriers en poudre et les restes des manteaux des rois, qu'on s'excite avec des poupées peintes : le plus grand nom de l'histoire nous force à être sérieux. Le brasier des révolutions a de quoi mettre une flamme de plus sur un orgueilleux visage; je consens que les exemples antiques dont se nourrit M. de Montherlant soient pareils à des colonnes qui sur les champs où moururent les temples s'insurgent encore et se dressent : le christianisme, lui, n'est pas une ruine sublime; il vit. Chaque pas de plus, tâtonnant et meurtri, de notre pèlerinage qu'allongent les années nous révèle mieux la force et la perfection de l'exemple qui fut à nos enfances un peu superficiellement proposé. La

confusion des esprits, les surcharges et la sottise qui aboutissent au désordre du monde soulignent la sagesse de Celui qui n'enseignait que l'Unum necessarium; la dureté et la haine sous lesquelles ploie le troupeau accentuent la chaleur du cœur le plus aimant qui fut jamais.

***

Mais au jeune nageur du Tibre qu'importe ce sermon? Il est bien plus soucieux d'étaler ses muscles et son obscur génie que d'entrer en aucun problème. Il saute hors de l'eau en se donnant de larges tapes sur les cuisses, remonte sur son Sinaï et recommence de flatter ses ténèbres. Les programmes et les axiomes s'élèvent autour de lui en denses fumées. Rien à assimiler. Mais cueillons l'éclair : « Étranges reconnaissances à travers la nuit des âges, mots de passe que vous échangez, temps plein d'appels et de réponses, tombeaux fleurissants couverts de feux toujours jeunes, ombres mères de nouvelles ombres, je sais bien dans quelle absurdité toute-puissante vous construisez vos mystérieuses familles ». L'imprécation est superbe et vaut que sur la route qui mène de Dodone à Patmos on voue en l'honneur du prophète nouveau un chêne et un aigle.

***

Le chapitre suivant pourrait s'intituler « l'angelus rusé ». M. de Montherlant, féminin à ses

heures, veut ajouter les persuasions de la grâce aux prestiges de la force et entamer par de pieux artifices ceux que la fulguration de ses armes n'aurait pas renversés. Ses effets de biceps finis, il montre son chapelet. Qui donc au ciel ou sur la terre se laissera fléchir par les ave distraits que, ralentissant sa partie de foot-ball, il égrène à l'instar des cloches ?

Il a soin de prévenir les puissances angéliques du dédain qu'inclut sa sympathie : « Je ne cherche pas à connaître le texte même que chantent les cloches... » Et puis il se retourne vers nous, son peuple, nous adressant un salut protecteur : « Longtemps je n'ai vu là qu'une prudence, un gage donné au pacte social. A présent j'étends le vœu à tous. » Ces équivoques et ces précautions, qui s'en contentera ? Admettre prières et cérémonies comme la pompe de nos vies et les gestes du ralliement social, cette façon de précipiter les étoiles dans nos ornières nous attriste et nous offense. Dieu accepte-t-il cette « piété » dont on lui fait la politesse, ce « respect qu'on décide de donner » ? et que sert d'imiter la révérence de l'ange à la jeune fille si c'est un ballet sacré que l'on danse et une incantation d'enfance que l'on cherche, non l'écho d'un cœur croyant à l'obéissance et à l'émerveillement de celle qui se proclame, dans un élan vivant, « servante du seigneur » ?

II

LA GLOIRE DU STADE

Dès le début M. de Montherlant nous présente, ému, son petit camarade Jacques Peyrony. « Celui qui m'interpelle a quinze ans ». Puis il oublie un moment l'adolescent pour nous désigner le paysage. Et alors de son bras étendu qui répand sur toutes choses l'or et la magnificence des poètes il touche les arbres et les anime. « La Duchesse de Bourgogne passa sous ce chêne où nous nous appuyons après avoir lancé le poids. Rousseau écrivit le *Devin du Village* sur ces mêmes terrasses suspendues d'où l'on peut voir, dans la nuit descendante, une seule jambe nue prolonger le jour ». Prélude admirable. Quels héros et quelles ombres ne va-t-il pas convoquer dans ce parc où si noblement il nous introduit ? « L'histoire résonne dans ce monastère des corps et la pensée y étend son ombrage ».

Hélas ! sur cette pelouse veillée de dieux, parmi « les bassins, les corbeilles, et les statues » il n'asseoit que le gamin dont il est démesurément occupé. Auquel il va tenter durant quatre vingt-dix-huit pages de nous intéresser. L'amour seul ou l'aveuglement paternel ont de ces manies. Il s'agit ici d'une de ces solidarités d'aîné à cadet, d'un de ces sentiments de « demi-aile » à « capitaine d'équipe Junior », d'une de ces affections éducatrices par lesquelles l'écrivain civique espère labourer le sol

des ancêtres et approfondir les bases de la Patrie.

A vrai dire, le portrait général de Peyrony qui précède des éloges plus détaillés, ne manque ni de fraîcheur ni de gentillesse. « Du chien de bonne race Peyrony a le caractère facile, la loyauté, le contentement pour peu de chose, un alliage de rudesse et de prévenance, de turbulence enfantine et d'une gravité à faire rougir les hommes ». Et la comparaison canine se poursuit, avec une ampleur exagérée.

Excessif aussi est le chapitre suivant, qui nous dépeint l'horreur des femmes qu'éprouve ce nouvel Hippolyte. Quelques lectrices, désobligées, s'en vont. Elles ont raison. Car la réconciliation que M. de Montherlant imagine entre Peyrony et elles, sous les auspices du censeur Metellus, est effroyable. Après l'amer « puisque la nature a voulu qu'il fût aussi impossible de s'en passer qu'il est désagréable de vivre avec elles » le « sachons sacrifier les agréments d'une vie si courte aux intérêts de la république... » est gros de menaces. Si elles étaient restées une minute de plus elles risquaient, les chères imprudentes, que l'auteur ou son élève, brusquement décidé à accomplir le pensum sacré, se jetât sur l'une d'elles pour lui faire un enfant. C'est ce que notre éloquent satyre appelle « entendre la constance de la patrie mener son cours à travers nos volontés particulières comme une mélodie incorruptible ».

*
* *

Tout à coup, M. de Montherlant interrompt le dithyrambe peyronyen pour chanter pouilles à Madame Peyrony mère. Aigre querelle dont les causes nous sont voilées, combat sans honneur qui dure dix pages. Le pire est que nous découvrirons à la fin du livre que le jeune écrivain a de secrètes connivences avec cette chipie. Pour l'instant rué sur elle, il conserve la morgue et la pompe d'un Chateaubriand qui courrait à la cuisine invectiver un Napoléon femelle. Tout cela est d'un effet assez singulier.

Il bourre une première fois sa victime, s'échappe dans une « disgression » sur « la cage des hamadryas » et « ce paradis où Marc-Aurèle n'est pas » (et d'où M. de Montherlant n'a pas, second Dante, l'arbitraire d'exclure son ennemie mais qu'à cause d'elle il commence de mépriser un peu) et puis il revient à la dame, la botte encore et la laisse sur le carreau toute tuméfiée après avoir jeté des soupçons outrageants sur sa fille.

***

M. de Montherlant trépignait encore Madame Peyrony lorsque un souvenir taché de rouge lui entre dans le cerveau. Et aussitôt, rapace hanté, il prend son essor. Aux plates invectives un hymne succède, pur, délirant, magnifique.

Le prétexte est peu de chose. Une fois dans un poste de garde venu faire bander « sa paume mise à vif » il a rencontré une jeune fille, « coureuse d'un club voisin », qui se pansait le genou. Quel choc

de pourpre fait en lui la rencontre de ces deux blessures ! Il les hume avidement et son âme de poète, admirable dès qu'elle est nourrie, répand un de ses sons les plus chauds.

« Celui-là ne connaît pas un être qui ne connaît pas la couleur de son sang.... De si bas, de si loin me venait la religion du sang qu'il s'en fallut de peu que je me portasse d'un élan vers cette étrangère et cette indifférente et que plaie à plaie, sang dans le sang, aveugles, nous mêlions, sans savoir pour quel pacte, nos fraîches fontaines. » Et ce sont trois, quatre pages entièrement belles qu'il faudrait, sans les profaner d'une seule coupure, déclamer avec enthousiasme.

La noble l'exaltante boucherie ! L'auteur du *Songe* est là tout entier, les poings souillés, avec sa vocation de sacrificateur mithraïque qui se réveille, avec son cœur qui bondit à la vue de la liqueur essentielle. Qui d'autre que toi, revenant des saintes cités, aurait la force d'oser ces serments et de résumer un tel élan antique ? Prêtre farouche, sous ton masque catholique, des dieux de Rome et de Pergame qu'en toi nul ferment de Judée ne travaille, que nulle décision chrétienne n'a châtrés ! Toi qui sur la pierre habitée des ossements des martyrs portes furtivement le feu des anciens autels et te réjouis du culte mystérieusement continué ! vigilant des espaces sacrés, héritier des lampadophores et qui tiens en te brûlant, pour que d'autres la saisissent et s'en exaltent, la torche sublime !

Cette scène débridée, magnifique du coureur

des bois lydiens, qui réclame au nom de son dieu le tribut sanglant, du satyre et de l'amazone penchés l'un vers l'autre sous leurs couronnes de coquelicots est peut-être le plus beau passage de toute l'œuvre, j'allais dire le plus haut moment du poème. Elle est chaude comme ces nuits qu'il-luminaient, piquées parmi les vignes, les volages étoiles des bacchantes, tremblante et sombre comme ces avertissements sous les arbres, ces fonctions au bord des fontaines dont, délaissés des oracles, nous ne pénétrons plus le sens. Il semble qu'entre ces êtres nus dont « l'âme flamboyante apparaît par la corporelle ouverture » un rite et une union s'accomplissent. Mariage d'un instant où avec leur sève secrète coule de l'un à l'autre je ne sais quel consentement ! Enseignement qui revit des rives où s'assemblait la foule adonisienne, des parcs où se formaient les prêtres de Cybèle ; libertés antiques, mutilations d'adolescents dans les forêts, sur les sommets rouges épousailles, ivresses et dédicaces du sang !

***

De cette cime nous redescendons à Peyrony. Nous sommes invités à admirer un rapport qu'il composa comme capitaine de la troisième équipe « junior » de foot-ball. Des hommages indiscrets sont offerts à ce rapport. Nous ne participons pas.

Et puis dans un long chapitre c'est le corps de Peyrony que l'on nous expose. Minutieuses

descriptions. On ne trouverait pas une conscience plus grande chez le maquignon qui vante, articulation par articulation, un cheval de race.

Sur « le brachial antérieur » de son jeune camarade M. de Montherlant va longuement insister. Et nous pardonnons presque à ce brachial fastidieux parce qu'il nous vaut finalement une expression forte, une invention de poète; le panégyriste ne déclare-t-il pas que ce qu'il veut, c'est « appeler par son nom précis cette personnalité précise de la *grande cité corporelle* » ?

Ainsi naguères dans le *Songe* nous était détaillée Dominique. Mais d'où vient que tandis que les muscles de la jeune fille passés en revue nous semblèrent une heureuse et inspirante exploration l'inventaire de ce corps d'adolescent nous laisse froids et nous ennuie ?

***

La « folie des corps », si j'ose dire, qui dans cette *Olympique* possède M. de Montherlant comme dans la *Relève* l'agitait la « folie des âmes » l'entraîne jusqu'à une sorte de déification. Il intitule cela « hypothèse d'une âme corporelle, partie et image de l'âme du monde » et il inscrit au-dessous, avec un mélange de candeur et de prudence qui n'est qu'à lui : « fantaisie ». Nous ne le suivrons pas à travers ses constructions aventureuses. « Oui, un genou seul, et, s'il est beau nous le nommons personne ! » Décidément de son vin pindarique il est saoul. Nous qui n'avons pas bu, laissons-le chanceler.

***

Heureusement soudain un autre démon, une autre ivresse s'empare de lui. Il veut courir. « Pourquoi la piste, aujourd'hui, a-t-elle pour moi l'attirance d'un abîme ? »

Cette admiration stagnante pour un joueur assis nous endormait. Un peu de mouvement nous secoue. Et la narration de la course avec Peyrony est animée, légère, bondissante, parfois même pathétique. Soudain (et c'est dans ces élargissements-là que se révèle le grand poète) à l'angoisse du concurrent s'ajoute une large et sublime inquiétude : « Le vide entre nous s'est accru, le monstrueux espace pareil à tous les espaces sur la terre, et qu'il suffirait de combler et qu'on ne parvient pas à combler. Et ce vide était l'image du gouffre qui soudain se creusait entre celui qui pouvait plus et celui qui pouvait moins, et mon cœur blessé alourdissait ma course et je courais après le fugitif comme on court après le bonheur ».

Cri superbe ! Sort-il d'un cœur qu'affame la gloire, est-il la plainte d'Apollon cruellement dépassé par Daphné ou bien l'immense soupir du poète, vain coureur qui ne saisira jamais le monde dont il a rêvé ?

De cette douleur je retrouve l'écho dans les mots si délicats qui terminent le récit et replient le coureur : « Ma victoire bat des ailes et ne s'envole pas, comme un papillon transpercé ».

***

La douleur de cet amant de la vie déçu dans ses soifs devient la douleur plus restreinte de l'être qui était beau, et assiste à sa décadence. Déchirement à prévoir chez celui qui, écrivant la *Relève du Matin*, conçut si bien la gloire de l'adolescence et ses victoires répandues sur des horizons illimités. Naguères sa jeunesse contemplait, sans percevoir entre eux de contraste, les héros de Rome apparus à travers ses versions latines et les prêtres magnifiés dans leurs chasubles, idoles d'or, cible des chants. Sous le triple appel des textes, des odeurs et des orgues il avait rêvé la cathédrale des corps dont il se sentait lui-même pilier parfait, l'honneur et le membre. Dans la maison des robes noires entre le terrain de jeux, la bibliothèque et la chapelle il s'était composé un bonheur de demi-dieu. Bonheur accompli, bonheur fragile qu'emportent déjà les dernières heures du printemps ! Une fissure suffit et le fruit que nous goûtions à notre chair déjà s'empoisonne. Ceux qui n'ont chéri que le corps, ceux qui n'ont réchauffé de leur orgueil qu'un éclat physique, quel désespoir dans leurs bouches !

« Il faut me mettre au labeur de me dépouiller à nouveau, de lutter sans cesse, comme un homme étanche une barque trouée, et s'il s'arrête trois minutes c'en est fait.... » Et un peu plus loin, pour exprimer tout ce qu'a de vain cette incessante réfection : « Ni l'artiste ni l'éducateur ne sont à ce point des sculpteurs de fumée ».

Ainsi prélude ce lamentateur de soi. Et de l'abîme de sa misère une litanie va monter où il appelle et amasse, pour s'en faire un rempart, tout ce qu'il a aimé. « Torse de marbre, tête de bronze... mes livres à écrire... mes fils à venir... » Ce cri jaillit, le plus sincère : « Jeunesse des êtres, dont je me couvre... protégez-moi ». Près du « monde antique » l'espérance chrétienne apparaît un instant dans le pêle-mêle de cette âme, gouffre que les dieux ennemis ne parviennent pas à combler. Et voici le soupir final qui dans l'immensité de son blasphème étouffe lueurs et croyances : « Néant de tous et de tout, dernier recours, protégez-moi ».

***

Nous eussions souhaité que M. de Montherlant, demi-dieu qui prend sa retraite, demeurât seul « à l'heure où la cime des arbres est éclairée ». Avec sa peur de son corps, sa peur de la mort, sa gloire râpée, ses espoirs qui cascadent et tout cet orgueil qu'il plaque là-dessus comme un maquillage de Jézabel nous pouvons largement sympathiser. Nous resterions volontiers près de lui tout navré, tout crevé sur son gazon ; sa déconfiture a derrière elle tout un fracas d'ailes brisées et la noblesse d'une souveraineté qui abdique. Et dans la splendeur lasse des images qui couronnent sa déchéance se prolongerait dignement l'hymne au stade, décroissant et blessé d'ombres comme la journée qui s'achève. « Le soir revenait de très loin comme un voilier ».

Mais il faut que Peyrony reparaisse et gambade autour de nous qui ne voulons plus de lui. Aucune grâce aucune gentillesse du gamin ne nous sera épargnée. « Et le verre plein s'en va à Peyrony. »

M. de Montherlant, avocat et parrain, trempe son astuce en des ondes glorieuses. « Dans des inscriptions olympiques, dit-il, les noms des enfants victorieux viennent toujours avant ceux des hommes. » Mais qui de nous admettra le parallèle et que les enfants nourris aux flancs du Taygète ou parmi la sobriété des oliviers attiques n'eussent pas, accablantes pour le petit scout qu'on leur assimile, aux lignes de leur âme et aux muscles de leur corps une héroïque vigueur, une lumineuse netteté ?

Non, ni ces morts lointains, statues légères au ciel de nos légendes, ni ceux d'hier, invoqués également — charnier encore trop vif, boue trop sanglante pour être déjà organisés en sublime souvenir — ni ce « Génie du Stade » qui les personnifie, tenant « de ses deux bras de pierre les tables où flambent les noms de nos tués » ne peuvent bénir l'insignifiance et les gestes grêles de Peyrony.

III

MADEMOISELLE DE PLEMEUR

Dans ce « paradis » encombré de garçons entre enfin une jeune fille, Mademoiselle de Plémeur. Comme elle est supérieure à ces adolescents sans

humanité et sans mystère ! Avec son apparition le livre s'anime et s'émeut tout à coup.

C'est un récit intense, angoissé, admirablement resserré. D'abord cette exposition saisissante : une jeune fille noble de province nous est montrée sur qui pèsent tous les déboires et tous les soucis, un frère déshonoré, un père ruiné. Le sport est sa ressource, son dérivatif, « son couvent ».

Excuse d'une vie manquée, mais excuse qui vite se flétrira. « Un jour Mademoiselle de Plémeur, à la surprise de tous, se fit largement battre dans son trois cents mètres, par manque de « pointe finale ». Cette cornélienne n'accepte pas de se sentir diminuée. L'échec qu'elle a subi est-il un accident ou bien sonne-t-il son glas ? Voilà le terrible problème que sur une piste de Montrouge elle va résoudre.

L'épreuve où elle vient se risquer toute entière nous est contée comme une chose que l'auteur a vue avec intensité, qu'il revit avec angoisse. « Je me rappelle entre toutes cette minute où, assise sur la pelouse, Delarue, le masseur, lui massait les jambes... » Les détails techniques de la course nous sont présentés avec une simplicité, une précision qui font passer en nous l'admiration du spectateur et, plus encore, l'émotion de celle qui lutte pour ses raisons d'être. Et soudain, toute la poésie qui se contractait sous cet effort des muscles et cette rétention de l'âme se délivre en une exclamation admirable : « Elle courait, avec une beauté que personne ne voyait, en vue d'une fin qui n'intéressait personne ; elle courait, courait

au-dessus d'elle-même pour la dernière fois peut-être, elle courait dans une horreur sacrée comme si l'âge et le triste temps couraient férocement après elle... Dans ce stade de banlieue je voyais se refaire l'acte éternel de tous ceux qui crurent que, pour entendre l'Oracle, il ne fallait qu'offrir une haute minute insensée ».

La catastrophe s'abat. « Qu'on m'épargne le détail de la fin. Quand elle apparut dans la ligne droite, j'étais aussi désemparé qu'elle-même... » L'aventure de Mademoiselle de Plémeur s'achève avec une cruauté et une concision dignes de tout ce qui a précédé. Et c'est parce qu'elle est presque parfaite que nous n'avons pas à en parler plus longuement. Comme les peuples heureux, les chefs d'œuvre n'ont pas d'histoire.

IV

LA LEÇON DE FOOT-BALL DANS UN PARC

Nous croyions en avoir fini avec Peyrony. Hélas ! il paraît que la déification était insuffisante, les louanges chantées, incomplètes. Infatigable, M. de Montherlant les entonne à nouveau. Nous avons dit plus haut combien ses motifs étaient élevés et quasi vénérables. Mais nous que ne possèdent point au même degré sa passion éducatrice et son patriotique enthousiasme, nous regimbons. Ce culte d'un adolescent nous exténue.

Il s'agit cette fois d'un dialogue. Et dans l'éloquente vanité de l'auteur est notre salut. Car s'il

se dessaisit volontiers en faveur de son cadet de la plupart des couronnes dûes aux athlètes on ne peut exiger qu'il sacrifie même à son ami le plus cher quelque chose des victoires de la parole. Dire des choses suprêmes, voilà un don qu'il n'aime pas partager. Aussi, après quelques concessions aux grâces et aux gentillesses de Peyrony qui sont célébrées fastueusement, voici que déjà il le fait taire. Et le pauvre garçon, qui doit payer d'une grande patience sa gloire, n'aura plus qu'à écouter respectueusement les discours exaltés qui lui sont tenus. De héros il a passé au rang de disciple; et ici ce n'est pas une sinécure.

A vrai dire de cette « leçon de foot-ball » il n'a guère de perfectionnements techniques à attendre. C'est plutôt une philosophie du sport qui lui est proposée. Et par-dessus la jeune tête qui se courbe M. de Montherlant harangue la foule dont il est l'imperator et qu'il distribue à son gré sur les gradins de son apothéose, admirateurs vivants mêlés aux légionnaires de César et à une immense armée levée sur les terres chimériques de la postérité.

Philosophie du sport, disais-je. Je suis obligé de rectifier : utilisation personnelle. Car chez le jeune orateur nous ne sentons rien des qualités simples, saines, mesurées que le sport doit conférer à ses adeptes. C'est sur une pente bien différente qu'il s'emballe. Brutalité, magnificence, cruauté, voilà les passions auxquelles il vient sur un terrain d'athlétisme se livrer, voilà les dames dont il porte dans son trouble tournoi les couleurs. « Dans le

jeu, tu as surtout l'air faux... » risque Peyrony et loin de froisser son mentor, il en obtient cette étonnante affirmation : « Que veux-tu, j'aime faire légalement ce qu'en d'autres conditions on me mènerait en correctionnelle pour avoir fait : par exemple passer des bourrades.... Si je ne bourrais pas un peu les côtes des camarades sur le terrain, je boxerais les gens dans les tramways ».

Cette menace est terrible : gare aux côtes de ses critiques, de ses concurrents ! Le jour où M. de Montherlant n'ira plus s'assouvir à l'arène ni au stade (et à cause du serment qu'il a prononcé au début de son livre nous pouvons craindre que ce moment terrible ne soit venu) le dos des écrivains, le visage des muses ne seront plus en sécurité. Sur Giraudoux et Mauriac il se jettera avec des violences de fasciste, barbouillant l'un, purgeant l'autre. Le pur profil de Madame de Noailles sera menacé, ses yeux de Minerve risqueront d'être pochés et Madame Colette sortant du Matin recevra à l'instant de monter en automobile un croc-en-jambe... Et quant à MM. Arland et Martin-Chauffier sur qui l'auteur du *Songe* a de personnelles injures à venger je crois que pour éviter la matraque ou le revolver ils n'auront plus qu'à s'expatrier. Ah ! qu'un jeune taureau vienne à notre aide et, agitant d'irrésistibles cornes, détourne vers lui ce « fils de Landru et de Pasiphaé »; (1) sinon, la République des Lettres est exposée aux plus graves désordres.

(1) J'invertis une épithète injustement décernée par les Dadas, en un de leurs manifestes, à une admirable poétesse.

Maintenant que le fauve lyrique s'est démasqué, suivons-le jusqu'au bout de ses appétits. Audacieusement, il les dénonce : la guerre. C'est elle qu'il lui faudrait pour être pleinement satisfait. Il l'espère dans l'avenir. Il l'entrevoit planant sur son paradis. « Bienvenu soit sur notre âge d'or le dur reflet du siècle de fer... » Tantôt il lui fait un signe joyeux, de la main, avec désinvolture. Tantôt il monte sur un trépied pour l'invoquer avec de mystiques vœux. Prêtre du sang, qui en teint les autels de Jéhovah et asperge la foule, mais tout d'abord se réserve son petit bain de pieds privé. Et en attendant que sonne l'heure de retrouver la guerre et de « s'y perdre avec un consentement enivré » il trompe sa faim avec un peu de sport : comptant les coups, humant les blessures, il salue dans le foot-ball un souvenir et une préfiguration.

Reconnaissons que le spectre qu'il sert le récompense par de larges inspirations. Ces dernières pages de son livre, où suintent les traces des pieds cruels et du pourpre manteau, sont rehaussées de vigueur et d'éclat. Le récit reprend cette fermeté, cette mâle allure qui ébranlent jusqu'aux ennemis du poète. On se sent entraîné par une sorte de marche militaire.

« De la violence ordonnée et calme, du courage, de la simplicité, de sa salubrité quelque chose de vierge et de rude et qui ne s'examine pas soi-même: voilà ce que j'ai aimé dans la guerre... et voilà ce que j'ai retrouvé ici... Tout ici a partie liée avec la nature ; la terre, le vent, le soleil sont des copains

qui jouent contre nous ou pour nous, et tu vois bien que nous étions tout à l'heure les frères de la pluie, comme j'étais dans la vieille guerre le frère des racines et de la nuit étoilée ». De tels accents nous soulèvent et nous font monter jusqu'à cette exaltation où l'auteur nous veut pour nous faire trouver un goût héroïque à l'insatiabilité de Peyrony luttant contre la nuit commencée et malgré l'ordre des ténèbres ralliant ses camarades pour « envoyer la boule » une dernière fois.

« Ils s'enfoncent dans l'obscurité dense, talonnés par des pas inconnus, emportant le ballon qui les emporte, avec leurs souffles qui vont devant eux comme des hommes. C'est une troupe de centaures, ivres d'eux-mêmes et de ce grand Tout qui monte en eux en les déifiant. Et c'est Peyrony, le plus jeune, qui les mène. Et l'on voit son visage muet sous les regards de ses ailiers ».

O poète ! dangereux assembleur de charmes, inflexible cocher qui nous fouettes et nous mènes, d'un même brancard attelés avec tes mensonges !

***

Il nous faut sortir du stade. La nuit et les « centaures » en sont possesseurs. Et c'est à regret que je le quitte après y avoir si longuement peiné mais de ce labeur cérébral que méprise tant M. de Montherlant. Louanges et critiques ! voilà qu'il a mis le pied sur ces choses intellectuelles. Le plus petit coup de poing, donné ou rendu, fait mieux son affaire.

Malgré sa colère, je me suis promené dans le stade en jardinier. J'ai émondé plusieurs massifs, j'ai durement sarclé et de la terre remuée, du feuillage secoué demeure sur moi une merveilleuse odeur de boue, de branches et de rosée.

Ceux que je menais par la main à travers le tour à tour artificiel et sauvage décor, parmi ces galops mythologiques sur la pelouse cuite par les pieds boxeurs et ces derrières de joueurs sur qui s'abaisse le regard solennel du grand Roi, m'auront-ils suivi patiemment? Je crains que oui et que, se saisissant à la fin des citations que je leur ai fournies ils ne s'insurgent contre moi et ne me chassent de ma critique.

« Comment, me crient-ils, un garçon de vingt-cinq ans a ces trouvailles, son orage et son génie nous brûlent de tels éclairs et vous êtes là, sur votre petite chaise froide, à lui chercher querelle, à lui faire la leçon ! Vous usez sur lui vos flèches vaines, vos ratiocinations, votre politesse, votre ironie, toutes ces choses frisées dont il a déclaré d'avance « qu'il s'en fout ». Ivre de lui-même, invivable, rageur, toqué, tel qu'il est il nous plaît et nous entraîne. Nous préférons le torrent aux nuances, les déchirures du ciel aux ratures de votre plume. Nous sommes avec lui contre vous. Qu'importe que parfois il culbute? Nous nous baignerons avec lui dans sa folie et dans ces flots de soleil précipités qui tombent sur nous comme les roues fluides d'un divin char fracassé ».

Ah ! chers lecteurs que j'ai troublés du vin que je vous ai servi, qui devenez à votre tour intraitables

et saouls, que de mal j'ai à éloigner de moi votre contagion et à repousser votre tempête ! Mais ce garçon que nous aimons il faut pourtant lui rendre service, lui crier gare, ne pas le laisser sur la pente de son orgueil et dans le vent de sa pompeuse bacchanale dévaler jusqu'à ces fondrières où déjà ses envieux et ses ennemis le guettent, où Arland et Martin-Chauffier bondiront sur lui et où François Le Grix, l'ayant flairé comme une hyène, le mangera.

Entre la *Relève* et le *Songe*, épopées de la jeunesse instruite tour à tour dans les collèges et les camps, fougueuses et belles comme ce soulèvement des jeunes cœurs qu'elles imitent et les futures œuvres étincelantes et parfaites que nous espérons, que nous exigeons de lui le *Paradis à l'Ombre des Épées* est un intermède brillant et inquiétant, un trapèze d'où l'on tombe, une parade de paon qui trop souvent referme sa queue, un exercice de haute école au bord d'un abîme. Ayant mesuré ses dons et ses dangers, Henry de Montherlant peut sortir intact et fortifié de ces montagnes russes sur lesquelles il vient vertigineusement de nous promener. Mais qu'il se surveille, se révise, s'épure ! les deux chemins s'ouvrent à sa gauche et à sa droite : la cime sans péril où l'appellent nos vœux, la roche d'où vers l'infamie des bas-fonds ses camarades auraient un entrain tout tarpéïen à le précipiter.

Mai 1924.

PHILIPPE SOUPAULT : LE BON APOTRE.

Un roman, ce livre singulier, délicat et scintillant sans que ses tons brillants çà et là nuisent à la parfaite uniformité grise de l'ensemble ? Non pas. Une parade devant soi-même.

M. Philippe Soupault, en smoking, va et vient sur de courts tréteaux devant une tente où il a relégué ses démons intérieurs. De temps en temps, très correct, il en fait sortir un. Et celui-ci, au lieu de hurler et de baver baise la main des dames, porte un œillet rose à sa boutonnière. D'abord, un tout petit Philippe Soupault. Oh ! comme son père l'a mal nourri ! Maigre, flasque, quasi évanescent. M. Philippe Soupault (le père) en prononçant le même nom, contrairement aux habitudes, à l'intérieur et à l'extérieur de son livre, sur la couverture et dans le texte, a cru tirer un coup de revolver. Et la famille Soupault en entendant la détonation s'est dressée pâle, indignée, se voilant déjà d'honneur bourgeois. Et puis elle s'est rassise, indulgente à son petit dernier : elle n'était aucunement compromise. Ce coup de revolver dans sa poche n'atteignait même pas le tireur : peut-être est-ce un peu lâche ?

Mais pendant que la famille se rasseoit, que les frères rendent leur billet déjà pris pour l'Amérique, que Madame Soupault mère, jolie et délicieuse

jeune aïeule sous ses cheveux blancs, console le bébé en pleurs qu'elle avait saisi dans ses bras pour l'emporter, voilà que nous, ses amis, nous commençons d'être inquiets. Le jeune sacripant nous lâche autre chose qui ne porte pas de nom (c'est pourquoi la famille demeure rassurée) mais un visage (et, terrifiés, nous le reconnaissons). Ce Jean qui sort de la tente, c'est l'autre fils de M. Philippe Soupault, celui qui, n'ayant ni parenté à ménager ni contingences pour le resserrer, se jette à travers la vie et fait un beau saccage. Ni parapluie ni melon; des ailes. Et son essor que rien ne contrarie le conduit d'abord à des infamies envers une jeune bonne et puis à un immense dégoût de lui-même. Bien arbitraire, la bonne. Bien incompréhensible. A moins qu'elle ne soit un symbole, la France par exemple, et le temps de prison qu'il fait à cause d'elle, les années de caserne auxquelles il fut patriotiquement condamné. Mais au-delà de cette mère-gendarme, de cet encombrant poncif par lequel il se trouve happé, sa vraie, sa seule patrie c'est le dégoût en lequel il habite, qu'il retrouve toujours et dont le monde qu'il parcourt comme une cage se trouve bientôt submergé.

De qui est-ce que je parle maintenant? De Jean X. ou du vrai M. Philippe Soupault? Dans la brume où ils s'épousent je suis excusable de les confondre.

Je reviens donc définitivement à celui qu'ils sont, au bateleur de soi-même. Les pieds dans la boue, les mains dans ses poches, pâle d'avoir

abusé de tout, très « Jean » et gentil aussi, très « Philippe », il est pour une heure à notre disposition, pierrot cerné de noir et qui sourit. Sur un ton unique, tellement navré, tellement plaisant aussi il commence sa complainte. Et sa complainte, c'est sa vie dont il se déshabille devant nous.

L'armoire du passé est ouverte... Conventions, pudeurs, il y jette ses inutiles vêtements. Et il en tire diverses choses que, parce qu'elles sont instructives, il nous montre. Son éducation d'abord. La molle élégance de ses façons convainct de ridicule tout ce qu'elle déplie. Et quand ces drapeaux, ces bannières par lesquels on tentait de l'exciter il leur a eu donné une petite gifle, il installe sur eux sa pantoufle et prend une mine de circonstance, satisfaite et contenue, de parent qui hérite. Il a des mots d'oraison funèbre. « Sur l'air de la Marseillaise on limitait la Patrie à un fleuve, à une chaîne de montagnes, à une couleur politique.... Un prêtre disait la messe entre deux parties de rugby et les fidèles qui appartenaient à l'équipe croyaient encore marquer un essai en répondant au Kyrie Eleison ». Ces constatations sont pires que des attaques. M. Jean-Philippe Soupault assassine la morale avec une décence dans le geste que dut lui enseigner au coin de quelque bocage son maître M. André Gide.

Mais tandis que, la morale morte, le surineur de Cuverville se sauve dans sa cuisine et, en riant comme d'une bonne farce, se lave soigneusement, l'apprenti-étrangleur garde du sang sur ses mains et au coin de sa bouche le même sourire navré.

Il nous a dit les secrets de son éducation. Les choses qui viennent ensuite, il nous les montre avec la même confiance d'enfant qui nous ferait faire le tour de sa chambre. Ses voyages, peu nombreux; les paysages qui en résultent, avec lesquels Giraudoux lui a appris à jouer. L'Allemagne réduite à quelques maisons et à quelques arbres en miniature fabriqués à Nuremberg. Bellagio ridiculisé. « J'entends les cloches sonner... Angelus. Le bateau, très pieux, s'arrête. » La Normandie où il est content d'avoir découvert un hôtel grotesque; il l'insulte comme si c'était une montagne ou une cathédrale. Dangereux état d'esprit. Cela peut finir en farce ou en crime. Un importun précipité par la fenêtre d'un train, selon l'exemple de Lafcadio ou bien les poulets sacrés jetés à la mer; ou encore, par compromis entre ces extrêmes le Panthéon dynamité. La République devrait surveiller M. Soupault.

Mais voici, inoffensif, le restaurant qu'il affectionne au Bois. De la terrasse il jette aux cygnes des petits pains qui ont déjà trempé dans les eaux du lac Asquam. Et puis, rêveur tout à coup, il invente un mythe très beau, celui de la mendiante de musique. Ces ailes qu'il retirait aux cygnes, il les ouvre. Va-t-il voler en un ciel plein d'étoiles ? Patatra ! Le voilà qui tombe sur une table, met son chapeau de travers en se redressant et débite un monologue de polytechnicien. La poésie est dans le lac.

A propos de son bureau il se montrera consciencieux. Beaucoup de détails instructifs.

Le monde. Il ne nous apprend pas grand'chose; il a mal fait ses classes chez Proust. Il nous parle d'une baronne; il ne sait pas même distinguer entre celles avec ou sans particule. La sienne, on ignore si elle arrive de Gotha ou si elle sort de chez Dufayel.

Les courses. Milieu de féerie où la redingote républicaine est un instant vaincue, où des habits brillants passent sur des chevaux : c'est beaucoup plus son affaire. Le gosse qui dort en lui s'éveille et s'enthousiasme : sa fièvre nous laisse une jolie aquarelle.

La littérature; le dadaïsme. Les lecteurs montent sur leurs chaises. Dada, quel mot magique ! C'est comme si Foch ou Poincaré passait. Tout cela pour voir défiler, fouettés avec zèle, trois comparses. Visages en sueur, maillots plaisamment colorés. Mais figuration économique, genre Vieux-Colombier. Là-dessus notre Pierrot qui est déjà fatigué frappe sur sa cuisse maigre et lâche un mot plus gros qu'elle. Quelques auditeurs veulent protester. Bonsoir ! Jean s'embarque pour le Canada et Philippe se couche, tout simplement. Libations jumelles à Adamastor et au prudent génie de Madame Soupault mère.

Dans le lit sage où nous sommes heureux de le savoir nous regardons le pierrot perdre conscience, nous réfléchissons avant de définir notre sentiment, d'avouer nos gains et nos pertes. Et soudain tout jugement nous paraît trop lourd parce que des lèvres du dormeur l'âme en vacances s'échappe sous la forme d'un gentil écureuil qui grimpe

dans les tringles. Ecureuil, oui; et plus encore qu'homme pâle à grande collerette. Plus près des acrobates de la forêt que des histrions du songe; né sur le cocotier de Suzanne plutôt que sur la plage bleue de Laforgue.

Comment converser avec lui, lui poser sérieusement des questions? Il est en sécurité pour nous répondre, là-haut, au sommet de son arbre. Nous voyons s'agiter son éventail rouge plus grand que sa personne. Prenons garde; la place n'est pas sûre. Des noisettes tombent sur nous, philosophies entrevues, morales grignotées. Elles tombent avec impertinence et les cuistres s'offensent; avec grâce aussi, et les artistes sourient.

Ah! Philippe Soupault, que vous nous inquiétez! Allez donc votre chemin, filleul aminci de Rimbaud, petit Poucet d'un siècle sans étoiles. Allez avec vos mines d'enfant gâté, vos roueries de jeune prodige, vos éclairs charmants, vos miettes de génie. Ce chemin, semé d'écueils et de richesses, nous plaît et nous préoccupe.

Mais au fait, si vous faisiez comme Jean? si vous partiez pour le Canada? Ce serait le salut. Séparé du boulevard dont vous risquez de devenir prince — inspiré par les phoques, abrité par les ours, enseveli dans les neiges vous mûririez lentement le fruit de votre solitude, au lieu d'en disperser les semences, au lieu d'en jeter au hasard les graines, étincelantes et vaines.

Janvier 1924.

PHILIPPE SOUPAULT : A LA DÉRIVE.

Les *Champs Magnétiques*, le *Bon Apôtre* nous avaient apporté les plus séduisantes promesses... Ici il y a plus qu'une promesse, un livre d'un bout à l'autre brillant et captivant et qui se laisse vider d'un trait, comme une coupe de champagne.

Surmontons pourtant notre plaisir, et révisons-le sévèrement afin d'en connaître les raisons et les nuances.

I

Je distingue dans *A la Dérive* trois parties. La première, l'enfance et le départ, me paraît une sorte de poème symbolique. A travers les origines et les premières aventures de son héros, c'est Philippe Soupault lui-même qui se chante, sa tristesse avant d'avoir souffert, sa lassitude avant d'avoir essayé, son à quoi bon ? Et c'est parce que des faits intérieurs se projettent en actions que tout ce récit, intimement vivifié, nous prend et nous remue. Tout ce qui nous est montré ressemble aux fantastiques ombres que confierait à un mur un être que nous ne voyons pas. Entre lui et l'écran une faible bougie est le lien ; ses gestes étroits deviennent immenses sur la paroi qui leur est offerte. Nous ne nous trompons

jamais; et parce que nous savons ce secret mêlé de magie et de pudeur, tout s'explique, s'anime et nous atteint.

Les sensations de l'enfance de David Aubry sont reproduites avec une étonnante subtilité, fraîches comme si elles venaient d'être perçues : « Tout à coup il apercevait à travers les mailles la lune qui s'échappait de sa cage. Le petit jardin s'endormait. Les mouches l'abandonnaient; David regardait le sommeil s'étendre sur les arbres qui s'immobilisaient, sur les framboisiers qui se dégonflaient lentement, sur les petites pâquerettes des bordures qui fermaient leurs pétales comme des paupières. »

Mais un peu plus loin quand David gamin s'est enfui à Paris voici des paroles plus fortes qui déjà dégagent un immense, un indéfini malaise : « David désirait de toute son ardeur mais obscurément. Ne distinguant en lui que dégoût et lassitude, il accusait tout ce qui l'entourait. C'était Paris, la lumière étroite et pâle des rues, la hauteur étouffante des maisons, l'indifférence des passants. Il se réfugiait dans la lumière des boutiques et dans la foule. »

D'une façon abrupte, immotivée arrive le voyage. L'amour de David pour son bateau nous est décrit avec mauvais goût mais avec ces mots neufs qui, même aventureux, font le charme de Philippe Soupault : « Il apprenait le navire et se prit à l'aimer avec férocité : il en était fier comme d'un parent célèbre et se sentait amoureux de sa puissance. »

Et à cette description intérieure s'enchaîne une vision de Porto qui est une des choses les plus ensorcelantes que je sache. Tableau si ramassé, si vif et si consciencieux à la fois qu'il nous acquitte complètement envers cette ville et nous en délivre. Nous n'irons jamais voir Porto : nous l'avons vu.

Et puis voici deux fois David sur mer. Paisiblement, sur la *Ville-de-Nantes*. Tragiquement, sur la barque qu'il a prise pour fuir, déjà infidèle à son grand navire : « Pendant ces journées de silence et ces nuits sans sommeil, David écoutait son destin. Entre le ciel immobile et la mer, assourdi par le bruit des vagues et par la fatigue, solitaire parfois, définitivement il voulut comprendre. Il cherchait dans son désespoir la clef de ses fuites. Pourquoi n'avait-il pas même attendu pour fuir, le premier port ? »

N'affirmais-je pas tout à l'heure que la raison d'être et la poignante beauté de ces pages étaient de rendre, à travers une aventure quelconque, un son de cloche qui vient de très bas, que tamisent les abîmes d'une pudeur désolée ? La phrase que je viens de citer est de celles qui expliquent le mieux la participation intime du lecteur à un tel livre, l'angoisse avec laquelle il le subit. De pareils aveux sont bien les seuls auxquels consente la singulière génération que la guerre nous a donnée, constamment occupée de soi et qui a horreur de se dire trop haut.

Et ceci encore, d'une vaste résonnance : « On questionne pour questionner, pour ne pas être

seul, pour, si l'on est assez fort, se répondre ou si l'on est trop faible, ne pas écouter. »

Un autre navire, le cauchemar d'une épidémie, et puis son sort jette David à terre, dans une « ville de bois et de cuivre ». C'est là qu'il rencontre ce joueur forcené, pierrot qui sort de l'ombre où macère le cœur plein de dérision de Philippe Soupault. — Et ce jeu imposé, féroce, inutile ne nous fournit-il pas l'une des images les plus impitoyables de la vie telle qu'elle apparaît à ceux qui n'ont ni préjugés ni croyances pour la colorer ? — C'est là aussi qu'il rencontre Jane. Épisode d'amour unique de tout le livre et où une émotion de la plus grande simplicité vient interrompre cette sécheresse à laquelle se condamne l'auteur. Petit roman dans l'autre et qui est parfait : une nouvelle de Kipling revue — à peine — par un jeune homme de maintenant.

A l'histoire de Jane j'enchaîne encore pour constituer cette première partie le récit du crime et de la découverte du criminel. Récit d'une étonnante habileté qui évolue sur une corde raide entre le roman policier et le « champ magnétique » et penche finalement vers la poésie de détresse et les inquiétants espaces de celui-ci. Avec un tel chapitre se ferme pour moi la confession transposée un peu maldororienne, le poème de soi qu'a écrit Philippe Soupault. Et le roman d'aventures commence.

II

Je ne crois pas que l'auteur du *Bon Apôtre* soit né pour écrire des romans d'aventures. La force d'imagination lui manque et aussi cette possibilité de s'intéresser à autre chose qu'à soi-même dont, sauf Mauriac, tous les romanciers de moins de quarante-cinq ans semblent exilés. Mais de la gageure qu'il tente notre auteur se tire avec une verve et un bonheur dont je demeure stupéfait.

Ce n'est plus un récit qu'il nous fait et à travers les exploits australiens de David Aubry nous n'avançons jamais — tandis que son enfance et ses voyages étaient une route sur je ne sais quelles ténèbres intérieures. Ici une séance d'ombres chinoises nous est donnée. Un continent inconnu nous est présenté tel que l'a formé, en ses heures de congé et de lecture, un petit garçon plein d'une audace et d'une impertinence aimables. Il ne doute de rien, pas même de l'Australie et son petit nez curieux, il le fourre dans un camp de brigands, dans un creux de rocher où des pépites d'or flamboient.

Jamais un épisode n'en prépare ou n'en explique un autre. Des habitués de café, des cavaliers de la brousse surgissent, qui disent quelques mots et rentrent dans un mur ou dans leur désert. Les pépites elles-mêmes ne se laissent pas revoir. Caprice ? décousu ? ou plutôt raffinement, horreur de lier les événements les uns aux autres plus

qu'ils ne font dans le désordre de cette pièce mal composée, la vie ?

Parfois pourtant Philippe Soupault, dans l'autobus où il explique l'Australie à quelques amis pressés, s'endort ou bien regarde la dame d'en face. Et alors ses personnages dont il tient mal les fils se conduisent étrangement. Ne trouvent-ils pas moyen de se tutoyer en anglais, et à plusieurs reprises ? Je voudrais bien que leur père distrait nous explique comment ils y réussissent.

Tout cela qui est assez falot et pourtant divertissant est écrit avec la facilité et la grâce qui appartiennent à cet alcibiade. Une phrase courte, allègre qui jamais n'hésite ou ne s'ennuie, vise des buts amusants avec des mots toujours vernis. Une réussite constante, à peine insolente et après laquelle l'auteur se retourne sans cesse vers nous, non pas fat mais élégant, pareil à un collégien qui saute d'un taxi au milieu de la foule épouvantée ou à Barrès jeune et non académisé que je vis un jour pour sortir plus vite enjamber toutes les banquettes de la Coupole, malgré les exclamations de plusieurs vieilles dames indignées..

III

De la légèreté, du bonheur, un juste sentiment de soi et je ne sais quel entrain de conquérant qui est de l'âge où l'on prend Rocroy et où l'on séduit Ninon de Lenclos, voilà donc jusqu'au bout les qualités externes de ce livre tout possédé de mélancolie. Comme délivrées et brillantes dans

la seconde partie, elles s'accompagnent dans la troisième et dernière d'une plainte revenue, d'un sentiment retrouvé.

Assez maladroitement, Philippe Soupault a clos les errances de son héros en nous affirmant tout à coup qu'il s'est établi à Singapour et qu'il s'y est enrichi. Comment, nous ne saurions l'imaginer. De plus, il y a pris le goût de l'opium. Cette défaite-là au contraire, cette fuite devant soi-même, elle est logique et nous la vivons.

Mais c'est une autre fuite encore qu'il nous faut contempler et voici qu'à l'évoquer le talent du jeune écrivain se redresse, sa force de sympathie avec soi-même se réveille.

David Aubry se convertit. Lâcheté de naufragé, ruse de vaincu. Avec une cruauté terrible Philippe Soupault nous montre cette conversion telle qu'elle peut être. Rien ne la creuse ni ne l'attendrit. Nul élan ne la traverse, nul espoir ne l'élève. Elle n'est qu'un second opium, plus sûr.

Dans ces pages qui sont de nouveau pleines et belles il y a à la fois de la délicatesse et de l'âpreté. Subtilité des détails, reflets sur cette mer d'automne que David et son témoin vont chercher. Force qui saisit sans respect le dernier recours du cœur et secoue au-dessus de nous cette branche vaine, pour tant d'hommes, la branche du salut.

Ai-je besoin de dire qu'il n'y a ici ni discussion ni pensée ? Une impuissance seulement, et qui ne souffrant ni feintes ni dissimulations s'étale jusqu'au bout, impitoyablement.

*
* *

On a fermé ce livre singulier. Les grâces et les fusées qu'il nous apportait se sont déjà éteintes. Et quelque chose de lui demeure avec nous : son angoisse.

Une tristesse calme, un désespoir sans cause l'habite. Présence qui, même quand les grelots de l'aventure étaient secoués, se laissait pressentir. Présence totale, compagne inexorable et qui, bouchant toutes les issues d'une vie, semble tellement plus impossible à conjurer qu'un chagrin avec des cris, qu'une douleur avec des causes.

D'où monte ce vampire ? Abîmes de l'hérédité, fatigue d'une bourgeoisie qui au bout de quelques générations épuise déjà sa sève et donne sa fleur, tristesse d'un temps de transition où toutes les croyances sont bousculées sans que du chaos surgisse aucune affirmation nouvelle : de bien des causes et de bien des fatalités le monstre s'est nourri. Il me plaît d'en reconnaître particulièrement une, la guerre. A un esprit sceptique et délicat, déjà trop porté à démonter les rouages de notre société, de notre morale, de notre religion cette formidable explosion où tout craque bêtement, cette farce nourrie de principes et teinte de sang ne devait-elle pas apporter de suprêmes arguments ? Rien ne le préservait d'elle et de ses leçons, pas même cet humanitarisme où tant de révoltés trouvèrent immédiatement un soutien, un ralliement, des lambeaux de bannière, des morceaux d'autel.

L'auteur d'*A la Dérive* est assis sur les tronçons de notre civilisation. De temps en temps il en prend un dans sa main ; sans grands gestes, sans ricanement même il nous le montre. C'est un petit Hamlet peu romantique dans le cimetière où l'Europe a enseveli douze millions de ses morts et le monde chrétien, toutes ses traditions. Penché sur la fosse infinie, quel esprit, quel ange suscitera à nouveau la lumière ? A ce messager-là seulement je confierais pour qu'il les relève tant de jeunes naufragés, dont dangereux était le berceau encombré de dogmes ennemis, dont affreuse fut l'éducation achevée dans un bruit de cataclysme... A lui que les cœurs purs, s'ils secouent leur langueur, sauront peut-être trouver ; non pas à ces médecins de carrefour, à ces prophètes de deux sous qui sans réflexion et sans pudeur crient le remède emprunté chez Freud, la foi achetée chez Schuré ou chez Francis Jammes.

Juin 1924.

JOSEPH DELTEIL : CHOLÉRA.

M. Joseph Delteil me fait l'effet d'un cuirassier efféminé. Une touffe de myosotis à l'oreille, il caracole sur des obscénités. Il fait son service militaire dans une très petite ville et a reçu son billet de logement pour la maison publique. Sa garniture de toilette, fabriquée par Lalique, y détonne. L'audace de ses gros mots le révèle très jeune : il s'est engagé. Ne serait-ce pas un bâtard que Paul Morand, encore collégien, infligea à quelque nihiliste ? (M. Delteil a la nostalgie de la Russie et s'y situe des mères).

L'influence de Cambronne est plus certaine encore, parrain illustre, que celle de ce père illégitime. Son culte pour l'héroïque général a l'ardeur d'une manie.

L'an dernier il prétendit nous embarquer *sur le Fleuve Amour* et sous ce prétexte nous trempa dans des eaux très sales. Séchés, il nous montrait la rive sibérienne : elle nous apparaissait dans un cauchemar comme une énorme femme de sucre et de neige avec, pour marquer les yeux, le nez et les seins, de petites crottes ingénieusement disposées. Un « Joseph » Delteil réquisitionné, non sans un secret acquiescement, par les dames Putiphar, embrasées d'engelures, d'Irkoutsk et de Vladivostock ; Chérubin qui débarque,

costumé en femme cosaque, à la cour de Lénine.

Le Fleuve Amour, tout cela ? Malgré les incendies érotiques qui ravageaient ses bords, le pauvre fleuve au nom écrasant demeurait brumeux. Comme je préfère l'énergie et la franchise de ce titre nouveau, *Choléra* ! Brillant et méthodique, le conte s'efforce, comme son enseigne l'y oblige, à insinuer en nos veines quelque maladie; à vrai dire, vénérienne.

On n'attend pas que j'analyse l'histoire de Mesdemoiselles Alice et Corne et de cette demoiselle Gaurisankar, dite Choléra, qui donne son nom au livre. Non, je suis prêt à tout plutôt qu'à cela... A discourir, s'il le faut, sur les aventures de Pasiphaé, de Jocaste et des héros de Marcel Proust. Ces cas-là ont un sérieux et une originalité; ni les poètes ni les freudiens ne perdraient leur temps avec eux. Mais les caresses et les conversations que M. Delteil échange avec les trois jeunes filles, nées d'une boue modeste, qu'il nous dit avoir découvertes à Charentonneau sur la berge de la Marne ! je ne sais rien de plus monotone ni de plus abstrait que ces exercices. Moins crus encore qu'anémiques. Et si invariablement réglés ! De temps en temps M. Delteil saisit au ventre ses trois poupées qui sont tombées sur le dos. Il leur applique sa clef; et les voilà, remontées pour quelques minutes, qui reprennent leurs ébats lubriques et leurs propos poudrerizés à la Giraudoux (contrefaçon à la portée des petites bourses; tandis que sa fade odeur nous fait éternuer, naît en nous une nostalgie de la

marque originale, inimitable. Ainsi quand de vieux viveurs soupaient dans la gargote tenue par Locuste retraitée, ils regrettaient leur jeunesse et le cuisinier de Lucullus).

Quand le récit de M. Delteil s'impose à moi dans son ensemble, je ne puis m'empêcher de voir une rigole où un ventre damné s'exprimerait durant des heures sans que jamais son lit déviât, sans que jamais s'épuisât le flot piteux....

***

Quelque fidèle aux mêmes plaisanteries que soit notre auteur, il essaie parfois de renouveler son histoire en y faisant entrer un couvent de Pampelune ou le théâtre de Bayreuth. Et voilà que tout à coup, comme un malotru jetterait des lys dans une mare, il y fait tomber M. Francis Jammes! Je ne comprends pas bien le motif de cette baignade, aussi déshonnête que celle que nous subîmes aux confins de la Mandchourie. Le grand poète émerge aussitôt de la vase, plus dédaigneux qu'offensé. Pour éprouver aucun froissement personnel il aura été sans doute trop désolé, et nous avec lui, des sacrilèges dédicaces des deux livres de M. Delteil. Le plus triste c'est qu'en lançant un jet de salive contre le ciel le jeune écrivain n'a pas de mauvaises intentions et se croit tout simplement gentil.

***

Son exemple nous fait regretter que la France se soit tenue à l'écart du vertueux mouvement qui depuis quelques années entraîne l'Angleterre et les États-Unis. Dans les principales villes américaines des « comités de vigilance » se sont constitués, où de respectables vieilles filles s'assemblent pour examiner en commun les livres risqués et les dénoncer, s'il y a lieu, à la vindicte des magistrats. Il nous plairait qu'ainsi fût lu M. Delteil; et que les vierges justicières, appuyées sur les pouvoirs publics, trouvassent pour lui dans les ressources de leur imagination quelque supplice dont la rigueur et la monotonie égaleraient ce que nous fit endurer durant plusieurs centaines de pages l'entêtement de son obscénité.

Mars 1924.

JACQUES SINDRAL: LA VILLE ÉPHÉMÈRE.

Un jeune (vingt-et-un ans, je crois, lorsqu'il écrivait ce livre) et parmi ces jeunes un peu ses aînés, déjà consacrés, qui se font tous remarquer par leurs qualités outrées, ou d'excentricité ou de « modernité » ou de romantisme, un jeune qui vient à nous tout simplement avec de l'esprit et de la grâce. Avec une sûreté de langue aussi qui, par rapport au goût et aux modes d'aujourd'hui (déformation de la syntaxe, hystérie du mot, lourdeur quasi germanique ou rapidité aérienne de la phrase) le rend presque désuet. Le phénomène ne vaut-il pas d'être examiné ici à loisir ?

Esprit et grâce : de ces deux éléments si accentués qu'ils en deviennent presque ennemis se compose tout le talent de M. Jacques Sindral. Son esprit n'est parfois que « de l'esprit » dans l'acception la plus légère du terme. Il a le sens de la drôlerie, de l'humour. Ses portraits, sur lesquels nous reviendrons, en fournissent souvent la preuve. Mais chez lui c'est bien autre chose : le don de l'observation, dans ce qu'il a de plus précis, de plus aigu et souvent de plus féroce. On s'étonne, on s'effraye presque d'une lucidité pareille chez un débutant. Il a déjà vu toute la comédie humaine, surtout celle du « Monde ».

Il lui suffit d'avoir traversé quelques salons littéraires ou élégants, des ministères, une ou deux ambassades : et voici que de ces milieux factices il nous démonte le mécanisme. Son scepticisme ne s'arrête pas à ces victimes nécessaires, à ces poupées faciles à abattre. N'attaque-t-il pas, ne corrode-t-il pas presque tout ce qui nous semble honorable, charmant ou sacré ? Que devient, hélas ! l'amour sous sa moqueuse et dure interrogation ? Une comédie parfumée dont chaque geste est isolé, chaque truc expliqué, chaque fard chimiquement dissous. On dit que c'est la tendance des jeunes gens d'aujourd'hui. Ce qu'ils ont vu tout d'abord : la plus longue, la plus atroce et la plus inepte des guerres, les réactions égoïstes de « l'arrière » en face du sublime et passif héroïsme du front, l'abjection sans égale des gouvernements qui assistèrent au massacre sans autre espoir que d'en tirer à eux la prétendue gloire, sans autre crainte que celle d'être ébranlés par les secousses de la paix, un tel spectacle explique et excuse ce qu'il peut s'être déposé en eux de défiance, d'amertume ou même de total cynisme.

En une nature aussi légère qu'aiguë, aussi délicate que désenchantée voici que la grâce, adoucissante, vient se poser à côté du cruel « esprit ». Dans le mot de grâce je mets tout ce que peuvent confondre de leurs prestiges divers la finesse, l'élégance et la poésie. Que de traits il faudrait citer, si l'on en avait la place, où cette finesse trouve ses suprêmes formules : caprices de page, cercles d'ondine, ébats d'un esprit qui

doucement déplie la feuille du plaisir et la feuille du devoir, et sait jouer avec tout !

Sœur un peu excessive de la finesse, l'élégance est toujours là. Elle sauve ce que certaines situations auraient de trop brutal, ce que certaines pensées auraient de trop nu. Peut-être sert-elle d'excuse à ce jeune cynique en face de lui-même. Il n'oserait pas tout renverser et tout détruire si ne lui demeurait, consolation du désastre et sourire au-dessus des ruines, cette constante satisfaction de soi-même, ce sentiment de sa valeur d'artiste. Un peu comme d'Annunzio il s'arroge le droit d'abuser de tout et d'ouvrir les divins secrets de la vie pour les détraquer parce qu'ayant rejeté de ses mains dédaigneuses cette poussière, une richesse suprême lui restera : son sens esthétique et sa surprenante adresse, parfois son héroïsme à se prouver l'aristocratie de ses attitudes.

Mais souvent aussi la poésie intervient et ramène à M. Sindral ceux que sa sécheresse allait froisser et éloigner. D'où l'a-t-il donc reçue, cette poésie tellement fuyante et inclinée, presque féminine ? On imagine un secret à ce don : n'a-t-il pas dû retrouver en soi, et épanouir en l'empruntant, l'atavisme de quelque femme exquise qui vécut sa grâce sans l'exprimer et lui transmit intact tout un mélancolique trésor où il pourrait puiser à l'infini ? Car les femmes seules ont ce charme et ces nuances et cette lassitude par lesquels certains passages de *la Ville Éphémère* reprennent sur nous ce pouvoir triste et cher que Madame de Beaumont, l'ayant connu par

Chateaubriand, a fixé en un inoubliable aveu.

Le style de M. Sindral est si précocement parfait qu'il n'y a presque rien à en dire. On s'étonne seulement, avec une heureuse surprise, qu'en un temps où les jeunes s'efforcent d'écrire improprement et pesamment, au rebours du génie de la langue française, ou tout au moins avec excentricité, en la surmenant, apparaisse un autre jeune qui se contente, lui, de chercher la précision du terme et, tour à tour, avec une égale sûreté, sa finesse ou sa force.

***

Avec ces dons divers que nous venons trop rapidement d'analyser qu'est-ce que M. Sindral est parvenu à nous donner ? plutôt qu'un roman, une galerie de portraits.

Détachés des prétextes grâce auxquels il les a reliés, ces portraits subsisteront à la fois comme des réussites de virtuosité et comme des documents historiques. Car s'ils sont amusants et jolis, ils sont parfaitement vrais. Et c'est avec justice qu'ils entreront dans les anthologies.

Deux surtout ont été admirés : l'Ambassadeur et la Casella. Ils dominent tout le livre.

Dans l'image de l'Ambassadeur, exacte, nuancée, irréprochable, à la fois impartiale et féroce M. Sindral a fait entrer tous les éléments qui composent réellement la personnalité d'un grand diplomate de nos jours. Il n'a exagéré ni l'habileté qui s'épuise et se renouvelle sans cesse en intrigues

de salon et en adresses de chancellerie ni la médiocrité professionnelle qui au terme d'une longue carrière teint l'homme tout entier. L'effet est accablant. On comprend les déficits et les guerres, toute la catastrophe actuelle de l'humanité. L'État moderne, ainsi allégorisé (et par un de ses meilleurs serviteurs) ne peut que faire banqueroute et ne mérite pas d'autre avenir : avec tact, avec discrétion, par là même avec une force irrésistible ce jeune écrivain qui a une autorité de vieux confesseur nous l'enseigne. Et cette démonstration dont chaque détail fait rire est finalement effrayante.

Autre total très heureusement additionné : la Casella, grande (?) dame mi-littéraire, mi-intrigante et qui voudrait, en plus, se persuader qu'elle est une grande amoureuse. Le type est constitué. Dans ce miroir déformant nos descendants retrouveront, cruellement isolés, des traits qui appartiennent à l'actrice mondaine de premier ordre depuis qu'en dehors des reines et des maîtresses de rois les femmes brillantes se sont mises à diriger les affaires. Bien que la Casella soit habillée à la dernière mode et parée des vices les plus nouveaux, quelque chose se retrouve en elle de Madame de Staël, de la Princesse de Liéven et de la Duchesse de Dino. Mais par ses exotismes et ses particularités elle est sœur des délicieuses héroïnes de Morand, des Delphines et des Clarisses. Aussi reconnaissable qu'elles, aussi nécessaire aux derniers divertissements d'une société qui sans cesse lit et joue, comme Marie-

Antoinette à la veille de la Révolution, sa « Folle Journée ».

Chez un auteur plus sensible ou plus passionné de tels éléments pouvaient tourner au tragique. Faut-il regretter que M. Jacques Sindral s'en soit tenu éloigné et qu'à la fin de son livre il semble tout simplement regagner avec bonne humeur et ironie le siège d'observateur dont pour se mêler à nous il était un instant descendu ? Ce serait lui faire tort et méconnaître la logique d'un tempérament toujours discret, moqueur, élégant en compagnie duquel nous sommes assurés de trouver un divertissement de bon goût et une salutaire détente à nos nerfs anxieux.

Mai 1923.

PHILIPPE BARRÈS : LA GUERRE A VINGT ANS.

Ah ! qu'un talent nouveau, quel qu'il soit, d'où qu'il vienne, est donc agréable à saluer ! Émotion profonde, tandis qu'hésite encore notre choix; étonnement devant la richesse du printemps où se vêt un arbre nouveau; et cette joie de nous sentir vaincus, quand se fixe l'admiration.

En s'élançant dans la littérature avec le nom qu'il porte M. Philippe Barrès faisait un saut bien périlleux. Mais le voici de l'autre côté de la haie; et nous sommes conquis par sa fougue, sa souplesse, sa grâce.

Ce difficile tour de force, il y a atteint : ressembler à son père et être pourtant lui-même. Ce mélange de force et de langueur, d'entrain et de raide élégance, cette espèce d'imprévu et de gaucherie savoureuse dans l'alliance des mots, ce constant renouvellement des sensations, ce bonheur insolent et ces préférences arbitraires mais délicieuses, nous retrouvons tout ce qui fut la grande révélation d'il y a trente ans, le charme de nos adolescences; tout cela, mais changé, ramené à un instinct de jeunesse, réduit à un élan, infléchi vers de la fraîcheur, de la légèreté, une étonnante grâce...

***

Grâce : c'est la sensation qui s'impose à nous en parcourant la *Guerre à vingt ans*, c'est en elle que le livre est irrésistible. Nuage qu'envoie vers nous la déesse de ce guerrier, qui obscurcit nos préventions et même nos justes scrupules, dissout notre idéologie, entrave notre esprit de discussion, chasse notre morale.

Elle est notre charmante excuse pour goûter ce livre ou plutôt le premier aimant qui nous attire ; car au fond nous n'avons pas besoin de nous renier ou de chercher un compromis pour nous abandonner à lui.

Il y a deux façons sincères, et par là légitimes, de peindre la guerre. L'une appartient à ceux qui, la faisant, étaient détachés d'elle par leurs consciences de penseurs ou leur humaine bonté. Ceux-là furent des martyrs, dans le sens direct et dans le sens héroïque du mot. Plus que des poètes, des témoins ; tristement lucides en face de la folie, ne grisant pas leur âme, ne bouchant pas leur nez sur les champs de bataille ; seuls à porter leur croix, les plus admirables de tous : en France ils se nomment Dorgelès, Barbusse, Duhamel.

Mais de quel droit exigerions-nous des autres le même tempérament ? Après ces guerriers exténués et tristes que nulle vocation n'appelait au carnage, qui ont suivi un chemin d'agonie, en voici d'autres qu'un atavisme ou les prédilections d'une âme fougueuse fiançaient à la rude épopée. Les Henry de Montherlant, les Philippe Barrès. Parce qu'ils ont fait la guerre avec leur

courage, parce qu'ils nous la rendent ensuite telle qu'ils l'ont sentie, nous nous inclinons aussi devant eux. Non seulement leur talent, mais leur rectitude les justifie. Nous n'avons pas de comptes à demander à qui ose être franchement, dans sa vie comme dans ses livres, ce qu'il est. Et s'il y avait crime à éprouver dans la guerre les passions qui aident à la supporter, à la peindre ensuite atroce mais exaltante : ne soyons pas des pharisiens, avouons que de ce crime-là nous serions tous complices, nous dont l'inaction et les frivolités, le manque de netteté de pensée, le manque de chaleur de cœur furent et sont encore des participations, des responsabilités.

Qui donc d'entre nous, dans sa limite et dans sa mesure, fait ce qu'il faut pour empêcher la guerre ? Qui se dévoue, se fixe et se cloue à cette tâche ? Et d'abord qui, ayant suffisamment cherché, médité, trouvé, sait ce qu'il faut faire ?

***

M. Philippe Barrès, lui, ne s'embarrasse pas de ces angoisses, de ces problèmes. Sa pensée se meut à l'intérieur de la formule : « Je suis soldat, je n'ai pas à discuter mais à défendre. »

Ce qui me frappe pourtant, c'est qu'à l'exaltation toute personnelle qui le possède il n'ajoute ni généralisations ni excès. Il ne s'emporte pas à vanter les côtés hideux de la guerre pas plus qu'il ne s'oublie à examiner les doctrines qui la condamnent. Son droit à lui, son droit qui est

en même temps une nécessité, voilà tout ce qu'il revendique. Fierté et réserve qui glissent sur tout ce qu'on pourrait leur opposer, qui, ne se mêlant pas du point de vue des autres, repoussent d'avance leur intervention.

L'explication de cette attitude, je la trouve surtout dans un don qui marque tout spécialement cette nature fine et aristocratique : le tact. Tact frère de cette grâce que je saluais tout à l'heure et qui est comme la face virile d'une même qualité : le sens de la mesure.

Mais il y a un passage aux résonnances profondes qui semble aller plus loin : « Soudain Pratz s'arrêta près d'un cadavre : un Boche étalé sur le nez. Nous savions bien, comme pour les autres guerriers gisants à perte de vue, les étapes de son calvaire. Il était encore tout strident d'une horreur muette qui allait se défaire peu à peu avec lui.... Nous nous prîmes à songer aux formules si pâles qui seules franchissent l'espace; au seul mot dont l'Allemagne lointaine allait définir son enfant hideux, à nos pieds, après le dernier sacrifice. »

Ce passage incertain, traversé de sombres et magnifiques éclairs, peut s'interpréter de plusieurs façons. Pour ma part, j'inclinerais à y voir, sous la pudeur et la dignité qui le resserrent, un frisson de pitié humaine, le regard simple du soldat sur son adversaire, cette notion de l'universelle souffrance, de la solidarité de toute chair que tout combattant qui n'est pas une brute aura au moins une fois éprouvée. Et le fait qu'il figure dans un livre où l'on escomptait plutôt des explosions

nationalistes me paraît un indice important, un recul de l'esprit de guerre. Ce bref salut à l'ennemi, si inattendu, semble confirmer cette assertion honorable pour la nature humaine que les moins féroces des hommes sont les anciens combattants. Tremblante lueur à laquelle sous un ciel d'obscurité et de tempête on voudrait accrocher une espérance.

***

La *Guerre à vingt ans* est, selon la formule chère à la plupart de nos jeunes écrivains, une confession discrète. Quelques épisodes choisis parmi les plus caractéristiques de la vie d'un soldat. D'abord « l'initiation laborieuse ». Une odeur de suint et de cuir, des humiliations mesquines qui accentuent la préparation ascétique du corps et de l'âme. Puis les premiers contacts avec le front. Les modestes et les héroïques. Une grande bonne humeur, un sens chevaleresque de la camaraderie mêlés à des visions tragiques qu'une vive sensibilité nous jette, qu'une pudeur presque aussitôt nous dérobe. Parmi ces tableaux rapides, cette trivialité et ces sacrifices qu'un même sourire endure sans marquer presque de différence entre le banal et l'horrible, tout à coup une réflexion livrée, d'autant plus frémissante que toute la force du jeune guerrier semble tendue à ne pas s'interroger comme à ne pas se plaindre : « Au jour le jour de la guerre, le plus souvent, celui qui tue se joue. Celui qui est frappé tombe. Y a-t-il place, là, pour la haine ? La haine est le désir d'une

solution extrême : abattre, tuer. Elle se développe à plaisir dans la vie pacifique. Mais dans le domaine où tuer est un acte si fréquent, cette âpreté ne s'amasse guère, trop souvent assouvie. On tue simplement parce que c'est le seul argument persuasif. »

Et puis le terne traintrain des jours qui reprend. Heures d'angoisse, veillées en face de la mort. Heures de détente, retour au village, joie d'un piano. Tout cela dit avec la même simplicité, comme si ces exaltations au-dessus de l'abîme, comme si ces divertissements de troisième ordre étaient naturels. Et dans une notation d'un raccourci saisissant le « surnaturel » et « la platitude » qui s'entrelacent, alliance des contraires auxquels ces hommes endurcis ne prêtent plus d'attention, débraillé de la mort et grossièreté de la vie qui là-bas n'étonnent plus personne : « Les haricots sont mal cuits. On les jette. La gamelle balancée tinte contre le tibia d'un mort. »

Soudain, changement total de décor. Une permission, toutes les ivresses que donne à un reclus des tranchées le frôlement de Paris et de ses prestiges. Les douteuses voluptés de chez Maxim et une rencontre plus délicate, celle d'une jeune Américaine en qui le poète-soldat découvre sa « reine Mab », tout cela rendu avec tant d'entrain, de franchise, de lyrisme que les plaisirs les plus frelatés se redorent et que les lieux les plus fatigués se parent d'un enchantement de nuits persanes. Et l'amour entrevu a un tapis de nuages sous les pieds, au front une auréole tombée des poèmes

de Browning. Rêves et plaisirs que le rendez-vous de demain avec la mort accentue d'une intensité et d'une griserie que les générations plus paisibles n'avaient pas connues. Et tout à coup à propos d'une automobile d'aviateurs qui s'arrête devant un bar, ce sentiment du héros que la foule couronne, cette présence et cette invasion de la déesse qui sait parfois emplir et extasier le cœur misérable des hommes, la Gloire.

Tant de scènes brièvement fixées, tant de petits entraînements, de répits courts et d'essais d'héroïsme nous acheminaient seulement au récit essentiel, à l'Attaque. A la suite de l'auteur nous nous enfonçons en elle et c'est sans éclat, sans excès qu'il nous fait descendre, degrés par degrés, un escalier de ténèbres. Ces effets gradués, cette simplicité, cette conscience, cette lenteur à exprimer ce qu'il y a de plus surhumain chargent le récit d'une modestie et d'une vérité qui en portent jusqu'à l'extrême le sublime élan et la frémissante beauté. Récit éternel où de soi-même, sans que le poète intervienne, l'héroïque sentier suivi d'une tranchée à une autre par nos frères en tunique bleue, le chemin qu'ils s'ouvrent sous un ciel fracassé, sur un sol sans cesse balayé devient la route sans nom et sans âge où malgré l'horreur et l'ironie de son destin je ne sais quelle fierté et je ne sais quel appétit pousse le héros de Lacédémone ou de Verdun, l'homme transfiguré. Dans une époque ignorante de sublimité, vouée dans tous les domaines à la contre-façon, impuissante et grotesque dans les monuments qu'elle élève

comme dans les régimes qu'elle sacre, s'épanouit pourtant, parfait et pur comme aux temps d'Homère et d'Achille ce chef-d'œuvre : l'héroïsme. Il s'élève sans cesse, il déborde de l'épopée pareille à mille autres épopées de la grande Guerre. Philippe Barrès nous montre ici sa religion ; et si notre cœur à nous cherche ailleurs, dans des cieux plus définitifs, un espoir, il nous faut comme toute flamme qui jaillit vers son dieu, l'admettre et la saluer.

La *Guerre à vingt ans* devrait finir là, dans cette sombre apothéose à laquelle nul, s'il n'est indifférent ou sectaire, ne résistera, dont l'angoisse secoue nos entrailles, dont la noblesse rallie en nous le sens du surhumain. Triomphe du jeune écrivain dont une faveur protège toujours les audaces et qui de même qu'il traverse là-bas les pires enfers sans être brûlé se jette dans une mêlée où son nom glorieux et contesté faisait de lui une cible et sort intact, ayant vaincu les haines et les préjugés par un témoignage simple auquel les sensibilités les plus opposées ne sauraient échapper. Pourquoi alors un chapitre de plus qui affaiblit un peu de si puissants effets et après nous avoir imposé la vision du héros sur son sommet, nous le montre qui détache son armure et dissout ses rêves pour, délaissé de ses déesses, s'asseoir avec nous sur l'autre rive, celle où n'est plus l'exaltante joie ? Pourquoi, après la tempête qui nous roulait jusqu'à sa crête, cette vague qui vient mourir à nos pieds ?

***

Sur tout le livre plane comme une sorte de génie protecteur, jeune mort à qui on offre ses poèmes en libation, Alan Seeger. Il est touchant de voir l'amitié avec laquelle M. Philippe Barrès cherche cet inconnu, la confiance avec laquelle il lui demande aux heures les plus affreuses un appui. Je crois qu'il ne pouvait choisir de meilleur patron à sa conception chevaleresque de la jeunesse et de la guerre. Alan Seeger que j'ai beaucoup connu était l'un de ces êtres loyaux dans leur romantisme qui flattent et parent à l'avance, quand on est assis dans la paix et devant une coupe de vin, le spectre d'un improbable cauchemar avec des feuilles de lauriers cueillis au flanc du Taygète et qui ensuite, face aux instants les plus atroces, aux réalités les plus sordides, gardent leur attitude qui n'est plus emphatique et reprennent sereinement leur orgueilleux défi. Lui qui au printemps de 1913 dans les bois de Fontainebleau me faisait un éloge romantique de la guerre devait m'écrire un et deux ans plus tard ces deux phrases que je choisis parce qu'elles me paraissent plus que d'autres marquées d'une naïveté et d'une fermeté admirables : « (Août 1914) ... Ma vie a manqué de la *nobilité*. Pas que je l'aie évitée, mais parce qu'elle ne s'est pas présentée. Maintenant pourtant, l'occasion est, je crois, venue. Je vois le chemin de l'honneur. Je ne peux m'en détourner. Je veux le suivre jusqu'au bout. (Mars 1915) Quelquefois il y a de grands regrets,

et le sens de la jeunesse qui passe sans le plus bel emploi de la jeunesse assombrit souvent mes jours. Mais quand cette pensée pèse trop lourdement, je me rappelle des chagrins d'amour que j'ai connus aussi bien que les triomphes. Et en pensant à cela je me console un peu et je me dis que c'étaient là les temps vraiment tourmentés et qu'ici sous le sifflement des balles et le tonnerre des canons j'ai trouvé une vie qui, en comparaison, est paisible et même harmonieuse. »

La beauté et l'ingénuité de ces paroles ne montrent-elles pas en Alan Seeger l'une des plus hautes expressions de cet idéal de jeunesse et de gloire vers lequel montent comme une sorte d'hymne continu les pages enthousiastes et brûlantes de la *Guerre à vingt ans* ?

***

Au sein de la foule héroïque et tentante, parmi ces amis jamais approchés qui sont nos plus purs soutiens M. Philippe Barrès s'est choisi un compagnon et il faut le lui laisser : Alan Seeger. Mais parmi les vivants j'aimerais encore, avant de m'éloigner de lui, lui assigner son cercle et l'assemblée déjà fixée que vient exalter son jeune chant.

En réaction contre ce groupe sec, désenchanté, cruel, délicieux d'impertinence et terrible parfois de cynisme qui paraît le plus caractéristique de la jeunesse actuelle — André Breton, Louis Aragon, Philippe Soupault y trempent tout entiers, Cocteau y insinue une de ses ailes « d'ange »,

Jacques Sindral et Drieu La Rochelle y baignent jusqu'à mi-corps — s'organise un autre groupe qu'un talent au moins égal justifie et qui, au lieu d'envoyer les drapeaux dans les fossés, les saisit et les replante avec enthousiasme sur un bastion aux féodales assises (pierres rapportées de Domremy, de Rome et d'un voyage au tombeau du Christ en compagnie de Chateaubriand). Dans son orgueil et son isolement Henry de Montherlant risquait de le constituer à lui seul mais près de ce Néron catholique, de ce poète étrange et fort à l'âme engraissée de chants liturgiques et du sang des taureaux deux jeunes filles sont venues s'asseoir, séduisantes disciples qui lui font sans doute dédaigner Cocteau sourd, les Dadas absents. Issues d'un même terroir semé de vertus bourgeoises dont elles sont les excentriques fleurs, Aliette Audra et Mercédès de Gournay sont surtout ses sœurs et ses cohéritières au pays du « Songe ». Comme lui insoucieuses et emphatiques, courageuses demoiselles qui ne font pas de concessions à Picasso ni à Poiret, amantes de l'autrefois, conquérantes gonflées d'orgueil et de fumées, prophétesses de leur rêve, vierges en avant des armées. Une coiffure ambitieuse les désigne tous trois. Lui il a un casque et depuis que les Jeux Olympiques sont ouverts il couche avec; elles, ce sont des panaches mystiques qu'elles portent et leurs têtes gracieuses se courbent sous une épaisse couronne dont Sainte Thérèse et le Commandant Prince de Monte-Nevoso ont cueilli à la fois les fleurs.

Ce groupe auquel le prédestinaient de délicates affinités, M. Philippe Barrès vient de sa fougue, de son enthousiasme, de sa chevaleresque grâce le parfaire et l'augmenter. Par son adjonction les tenants de la tradition se trouvent notablement renforcés et peuvent opposer un faisceau de talents aussi bien qu'un prestige de séductions à la solidité et aux attraits du triumvirat de destructeurs, Aragon, ce Robespierre, Breton, ce Fouquier-Tinville et leur Fabre d'Eglantine, Philippe Soupault. Ne soyons pas forcés de choisir : ce serait trop douloureux. Car les uns et les autres exercent sur nous la fascination que peuvent créer l'originalité, l'élégance, l'intempérance aussi de la jeunesse. Pour ma part l'hommage que je leur apporte est, tout désintéressé, un effort d'objectivité. Car si leur rêve aux uns ou aux autres devenait puissance, j'aurais le choix d'être fusillé par un régime fasciste ou guillotiné par des jacobins anticléricaux.

Juillet 1924.

IV

MORTS D'HIER

ROBERT DE MONTESQUIOU : LES PAS EFFACÉS.

C'est avec une fiévreuse impatience qu'on s'empare des Mémoires de Robert de Montesquiou. On espère y retrouver apaisée mais non moins brillante cette personnalité unique qu'on ne put goûter dans la vie qu'avec danger, en de rapides embellies et sous le signe d'un proche orage. Ce charme menaçant, fatigant, fulgurant mais capiteux et incomparable qui était le sien, on veut le posséder encore une fois. Et on s'apprête aussi, non sans émotion, à assister au suprême dialogue avec la postérité et avec la mort d'un homme qui, non content de plaire à ses contemporains, fut si follement amoureux de l'une et sut de loin affronter l'autre, s'appuyant à un courage qui n'était peut-être qu'une coquetterie, mais la plus touchante de toutes, adressée au sourire de ses ancêtres et aux exigences de son propre cœur. On pouvait penser que cette retraite, ce long crépuscule qui s'étendit entre les années où il était l'Alcibiade sans flotte et le Néron sans incendie de Paris et de Versailles et l'hiver de son dépérissement à Menton lui avait permis de faire consciencieusement, élégamment sa dernière toilette; recevant au-delà de ses fards et de ses atours un reflet plus profond qui eut enfin

mué ce voluptueux et cet agité en sage, en contemplateur, en poète.

Et l'on est terriblement déçu. On le réentend hélas ! tel exactement qu'il parlait, non amendé, non adapté. Les interminables phrases, les frivoles et méticuleuses anecdotes, les amères injonctions aux autres, les magnifiques encouragements à soi-même se déroulent à nouveau dans l'impitoyable phonographe qu'il a constitué. Mais ce qui manque, c'est le geste qui animait, la voix qui commandait, le sourire qui demandait grâce, tout ce qui rendait supportables et même délicieux ses insensés monologues. Ayant eu l'habitude de pérorer des journées entières pour des compagnons dont certains — les impatients et les indignes — s'enfuyaient mais d'autres, les plus délicats, demeuraient jusqu'à la fin subjugués, il exige d'un auditoire d'outre-tombe la même complaisance. Mais lui, étonnante excuse de ce qu'il pouvait dire en faveur de lui-même, il n'est plus là, argument et rançon. On ne voit plus son beau front levé vers un ciel où il semblait chercher constamment son astre, on n'entend plus son organe irritant et dompteur, ses gestes immenses ne promènent plus le vertige des espaces sacrés qu'il avait parcourus et des belles ombres qu'il avait frôlées. Et en même temps que les charmes se désagrègent, les proportions se faussent. L'attention d'un lecteur à voix basse, l'haleine d'une lectrice à voix haute ne peuvent porter aucune de ces phrases qui se modelaient sur son propre rythme, que lui seul avait la force de soutenir

et d'imposer. Et les méandres de ses anecdotes, que sa cruauté et sa coquetterie excellaient à éterniser mais qui, guidées par les changements de ses intonations, les appels tour à tour impérieux et implorants de son regard, les ressources infinies de sa mise en scène étaient charmantes à suivre ne nous entraînent plus vers un port longuement désiré; elles nous perdent en des marais qui nous lassent et d'où jaillit après tout ce croupissement, compensation insuffisante, un minuscule crapaud péniblement accouché.

Homme incompréhensible, extraordinaire ! à la fin de sa vie, à l'heure où les plus vaniteux d'entre nous perdent pied, commencent d'admettre ce qu'a d'incomplet et d'agaçant toute image humaine trop souvent inspectée, ce qu'a de nauséabond toute âme sentie de trop près, il se fait une déclaration d'amour à lui-même. Et sur les autres, ses adversaires, ses parents, ses amis, sur ses pairs et ses supérieurs, superbes illustrateurs de sa destinée, il crache, il crache...

Nous allons pourtant, avec la patience et la courtoisie dues à un tel grand seigneur qui sut recevoir nos jeunesses éblouies en ses palais, à un tel enchanteur dont les mirages pourrissants se confondent avec le défleurissement et la décomposition de notre printemps, suivre le fleuve de sa promenade narcisséenne et de ses crachats.

***

Dans le premier volume de ses Mémoires,

c'est sur les siens que solennellement il éructe et expectore. A vrai dire de cette immense famille qui s'étend jusqu'à Clovis et à Madame Greffuhle il fait deux parts : l'une qui loge dans des tombes et que soumise, inoffensive, pliable à ses commandements, puits d'honneur et de louange, il définit laborieusement mais honnêtement — l'autre impie, regimbante et rebelle, maudite et excommuniée, que la foudre de son front et la rage de ses pieds molestent à la fois et qu'il trépigne, embrase, calcine, enterre, à part l'exception inviolable, l'invincible fleur dont il se confesse, en un aveu final, exorcisé et séduit.

Des éloges qu'il distribue à ses ancêtres, à Montluc, à d'Artagnan, au Maréchal de Montesquiou, à la Gouvernante, à l'Abbé il y a peu de choses à dire. Politesses froides, visites du Jour de l'an des morts. Il les admet de loin, en fonction de lui-même, figures un peu vagues sur le socle de son propre monument. Il n'entend pas leur voix, il n'habite pas leurs tombeaux. Et même lorsqu'il possède à son tour les nobles lieux qui les virent passer, ils ne deviennent pas ses visiteurs et ses compagnons. Cette digne continuité est de sa part une volonté qu'il exécute, non un sentiment dont il suivrait l'élan et dont il atteindrait la fleur. Grands ancêtres que votre petit-fils évoquait, ne demeure-t-il pas entre vous et lui une distance, un malaise ? Vous trop engoncés dans vos armures ou vos robes à paniers, lui trop enfoncé dans ses acrimonieux soucis et ses anecdotes.

Ses relations avec ses parents actuels sont singulièrement plus ardentes. Des susceptibilités lointaines, des froissements d'enfance revivent avec force. Et la grande querelle qu'il leur fait de n'avoir pas reconnu en lui le prince de leur race anime d'une passion le récit jusque là bien morne. Il a d'ailleurs raison contre eux; mais un peu de détachement et de sagesse lui eut permis de comprendre que leurs qualités de mesure, de traditionnelle élégance et de goût les rendaient inaptes à se réjouir d'un monstre brillant comme à s'enorgueillir d'un phénomène glorieux. Ces qualités atteignaient parfois à un absolu de délicatesse, à une merveille de raffinement dont un artiste eut dû être touché. Ceux qui les ont connues même d'une façon intermittente gardent un souvenir exquis de ce qu'elles pouvaient réaliser chez tel enfant aimable, chez telle jeune femme gardant un air étonné de petite fée, chez telle dame au visage de charme et de cendre, pastel à demi effacé dont s'attestent encore la grâce et la mélancolie. A de si peu usuelles séductions il eut dû se rendre; et même s'il ne les voulait goûter que concentrées, pardonner à une race qui s'absolvait et s'accomplissait en la splendeur de sa fraternelle parente, Elisabeth de Chimay.

***

Le second chapitre du second volume, « *Mes Prisons* », évoque les premières impressions déci-

sives de l'auteur, sa dure adolescence collégienne. Durant plusieurs années il fut condamné à fréquenter, puis à habiter ces tristes asiles d'une science à prix réduit où l'on apprend surtout à être sale, à se regarder de trop près les uns les autres, à mentir en commun. Comme cette nature hautaine et raffinée dut être froissée, déviée et desséchée par de tels contacts ! Ce qu'ont d'aride et de manqué certaines destinées, je l'explique volontiers par ces malentendus initiaux qui à l'heure la plus tendre gèlent et dépouillent une âme. M. de Montesquiou ne veut ou ne sait pas nous expliquer les siens. Il perd son temps et le nôtre dans une revue et un massacre d'ombres ecclésiastiques où une odeur de soutanes rances nous saisit à la gorge. Ces vieux abbés qui ne nous intéressent pas, il les élève sur un pilori analogue à celui où la plupart des siens se trouvent déjà juchés. Mais au milieu de ces querelles figées, de ces rancunes servies à froid qui poursuivent de si loin les agresseurs hors de combat et ne font grâce à rien, pas même à « l'aile de cheval » souvent ingurgitée, ce cri sincère, éloquent éclate : « Je ne crois pas qu'il existe de meilleur moyen d'induire à l'impiété que la messe obligatoire; le sentiment religieux a ses opportunités, que l'on ne saurait faire surgir, et encore moins enregistrer. Dieu peut se révéler au centre de la forêt, par l'intermédiaire d'une goutte de rosée, tremblant au bout d'un brin d'herbe, et reflétant l'azur; mais certainement pas dans un lieu garni de bancs étroits, en face d'un autel enlaidi de toutes

les productions de la rue Cassette, et résonnant des imbéciles cantiques du père Lambillotte ».

Quelle éloquence aussi dans cet aveu si discret, si réprimé, et comme il écrit bien dès qu'un sentiment simple le guide ! « A plusieurs reprises quelques élèves parurent bien m'apprécier, mais je ne sais quelle contradiction m'empêcha de désirer le leur rendre ; peut-être aussi cette menace de l'interdiction que l'on sentait d'avance peser, entre ces murs hostiles, sur le desserrement des contraintes et l'élargissement des âmes. Une seule fois, sur le tard, un réel essai d'attachement parut s'imposer à ma solitude, puis vira vite, et me retomba sur le cœur. » Et je m'en voudrais de ne pas citer, qui clôt le chapitre, l'anecdote un peu précieuse, pourtant ravissante de la rose découverte dans un jardin interdit : « Alors, je me mis à dévisager cette rose, comme si elle eût non seulement contenu, mais concentré tout le mystère du monde, non moins que la raison d'être de toutes choses ; et, pour me remercier de mon adoration, comme pour répondre à ma tendresse et mériter ma confiance, elle me prouva tout de suite qu'elle contenait un secret dont elle me fit le cadeau sensible : un de mes compagnons de captivité, qui passait par là, et à qui je n'avais jamais adressé la parole, rencontra mon regard, en ressentit l'extase, et probablement assez bien appris pour ambitionner d'accomplir un miracle, en dépit de la condamnation possible, cueillit la fleur..... Depuis, je n'en ai pas douté, le peu qu'il m'a été donné d'obtenir ou de réaliser, en

beau et en bien, m'est venu de cette rose... »

S'il avait été fidèle aux exigences de son cœur, telles qu'ici elles s'entrevoient, quel homme et quel poète M. de Montesquiou ne fut-il pas devenu ! Nous imaginons, navrés, tout ce qu'une éducation fausse ou sa propre responsabilité a flétri en lui. Comment peut-on avoir ces beaux sons en soi et les laisser se perdre parmi de vains discours et d'aigres frivolités ?

***

Le reste de l'ouvrage se divise, suivant une pompeuse et noble ordonnance, entre « *mes Demeures* », « *Voyages Immobiles* », « *Dernier Voyage* ». Parmi ces colonnades toute la vie qui s'offre à nous se tient enclose.

Les demeures de Robert de Montesquiou... domaine de Mille et une nuits qui à distance excite et ravit notre imagination ! Il nous rend le service de décrire longuement la première, celle qui servit de prétexte à Huysmans pour créer *A Rebours*. Tout ce qui s'attache à ce livre singulier est d'un grand prix pour nous. Et nous aimons connaître, réduites à leur juste proportion, les splendeurs équivoques que sans les avoir jamais vues le romancier a immortalisées. Coppée qui, lui, les visita m'avait fait un bien amusant tableau d'une des pièces, ce « retrait » ici évoqué que garnissaient « une chaire d'église très jolie à panse légèrement renflée, en chêne sculpté, de l'époque Louis XV, trois ou quatre stalles de chanoines,

dont les sièges se relevaient, un fragment de balustrade ajourée, et une cloche au tintement religieux. Sculptées, elles, en plein bois, certainement par un très grand artiste, six têtes d'angelots formant trois petits groupes, peints en blanc, et rehaussés d'or, déployaient des ailes de poussins et chantaient les louanges du Seigneur, de leurs bouches enfantines, aussi éloquemment ouvertes que celles des petits musiciens de Donatello ».

Le poète des Humbles ajoutait que celui des Hortensias avait l'habitude de mander là ses tailleurs, chemisiers et cordonniers, de les asseoir dans les stalles, de monter lui-même en chaire et d'entamer un sermon sur l'art de se bien vêtir. Trait peut-être forcé mais qui symbolise bien ce goût de morigéner et d'expliquer à des auditeurs bénévoles, parfois plus compétents que lui, les secrets d'un art, que ce fût l'art de se vêtir ou celui plus sublime que nous enseignent « les neuf fées ».

A cet étroit logis concédé sous les combles paternels (dans un hôtel du Quai d'Orsay) succéda rue Franklin le rez-de-chaussée qui devait ensuite abriter Clemenceau. Étonnante rencontre forgée par un ironique destin ! Entre les mêmes murs, se succédant sans transition, deux vies si pittoresques et si dissemblables : le vigoureux Polichinelle aux sursauts terribles après la poupée aux gestes hiératiques; le Mirabeau emporté et malicieux, pétri de bon sens et de fureur, le « Tigre » après l'ibis au bec amer, le maître des artifices et des préciosités, le Lauzun revu par Oscar Wilde. Leurs ombres se parleront-elles un jour dans

ce boyau et, échappées pour quelques minutes de leur Purgatoire, échangeront-elles quelques insolences où le grand seigneur tombé dans la politique (Clemenceau est marquis) croiserait le fer avec le grand seigneur déchu dans la littérature ?

De ce Pavillon de Versailles auquel il devait laisser son nom, de cette maison de la rue de l'Université où Lamartine l'avait devancé M. de Montesquiou ne trouve pas grand'chose à nous dire. Ses meubles bizarres et chers le suivaient; ses chimères aussi.

Le Pavillon des Muses... Nous nous attendons à une description brillante et minutieuse qui relèvera un instant les splendeurs abolies, ranimera le ballet dispersé, refera le chef-d'œuvre d'une vie. Mais cet espoir, M. de Montesquiou le juge impertinent, un démenti aux légitimes exigences qu'il a vis-à-vis de son lecteur. Car dans *Professionnelles Beautés* il a déjà étudié sa merveilleuse maison. Et il considère son œuvre comme une architecture immense où le profane n'a accès qu'à condition d'en visiter consciencieusement les bâtiments centraux, les annexes, et, c'est bien le cas de le dire, les pavillons. Faute de quoi non seulement lui échapperont de savoureux fragments, mais se brisera le fil délicieux qui guide à travers l'ensemble. Une telle prétention serait menaçante si elle avait derrière elle des marbres; à la vue de ces stucs que déjà un obscur tombereau emporte elle nous émeut de pitié.

Nous qui n'avons pas le courage de relire les

Professionnelles Beautés, il nous faut donc, pour revoir le Pavillon, nous contenter de nos souvenirs. J'en possède un tout spécial, achevé comme l'intimité et déchirant comme le regret. La demeure et son maître eurent-ils jamais autant de coquetterie que ce jour de printemps où il s'agissait non pas d'accueillir une foule, mais de récompenser un couple dont parfaite était la double beauté ? Ils venaient d'une Espagne et d'une Italie conjuguées ou plutôt — si frappants étaient leurs incestueux visages, si aiguë, la cruauté de leurs traits — d'une fabuleuse époque, d'une Renaissance dont d'Annunzio eut allumé les torches. Dans le vestibule des roses se serraient autour des statues, avec un sens de remerciement et d'apothéose. M. de Montesquiou ne pouvait se taire, même devant le parfum éloquent des fleurs. Audacieux, mais avec quelque chose d'impérial qui le justifiait, il se tourna vers le propriétaire de cette radieuse fatalité. « Cher ami, dit-il, puis-je embrasser votre femme ? » Et ayant obtenu l'acquiescement de l'époux il posa sur le front qui se tendait un baiser consécrateur.

Après ce rite commença l'examen du fastueux domaine. Étaient-ils si beaux, ces objets que trente années de convoitise avaient captés, ou si c'était la voix de leur panégyriste qui les teignait ? Tels qu'ils me furent montrés, dans leur propre rayonnement et parmi les reflets que la passion du possesseur leur ajoutait, ils éblouissaient. J'aurais voulu m'attarder, ne rien perdre du trésor qui sortait des vitrines et que ce commentaire

exalté me renvoyait sans cesse plus ardent. Mon hôte si jaloux y tenait plus encore que moi. Hélas ! un quatrième invité était là et qui, m'ayant amené, se croyait des droits sur ma sortie. J'entends encore la voix indignée qui nous poursuivait à travers l'escalier, en secouait les degrés et, tombant sur nous d'une hauteur de plusieurs mètres, son formidable : « Restez ! »

C'était la dernière chance de pardon qui m'était jetée avec cet ordre où hésitait la colère. Un exil de dix-huit mois punit ma défection, pourtant involontaire.

Au sujet du Palais rose, sa dernière maison, que M. de Montesquiou néglige aussi de nous peindre, mais sans nous en dire la raison, je ne puis apporter qu'un bref témoignage : fantastique vision qui s'achève en fou-rire.

Pour des crimes pourtant bien nuancés : ne l'avoir pas suffisamment admiré au cours d'une visite que je lui avais rendue — « Vous ne me faites pas de compliments sur ma taille ? » s'était-il soudain écrié — ne l'avoir pas remercié ensuite par écrit de l'après-midi qu'il m'avait offerte — j'étais frappé d'une nouvelle disgrâce, celle-là irrémédiable. Les Mardrus, qui étaient ses amis intimes et jouissaient de privilèges, crurent cependant pouvoir me conduire en son absence au Palais rose qu'il venait d'acheter. Nous descendîmes d'automobile. Nous étions encore plongés, Madame Mardrus et moi, dans le saisissement que donne cet édifice de rêve perdu au fond d'une triste localité suburbaine dont le nom

même a je ne sais quelle sonorité à la fois bourgeoise et obscène, le Vésinet. Nous nous sentions emmenés, ravis. Tout à coup l'impétueux Docteur qui, sauf dans ses délicats écrits, ne respecte aucune brume, pourfendit la nôtre et, s'adressant au serviteur de sa voix terrorisante « A qui Monsieur le Comte a-t-il acheté cela ? », bougonna-t-il. Il lui fut répondu, avec une nuance de solennité : « A Monsieur Tata. »

***

Au nom de chacune de ses demeures M. de Montesquiou accroche celui de quelques uns des personnages illustres qui en furent les hôtes. Sommaire fastueux et qui remue notre esprit des plus beaux souvenirs réveillés. France, Loti, Rodin, Barrès, d'Annunzio : il avait intimement connu les plus glorieux figurants de l'époque qui s'éteint. Il avait approché aussi — plus rare privilège — ces hommes secrets dont la mémoire à déjà quelque chose d'étrange et de sacré, Villiers de l'Isle-Adam, Gustave Moreau, Mallarmé. Enfin les plus belles et les plus inspirantes de ses contemporaines, Madame de Noailles, Madame Greffuhle, Madame Rubinstein, Madame Mardrus, délices de notre temps et cette incomparable Madame de Casa-Fuerte, enlevée trop tôt et dont ne parlent qu'avec attendrissement ceux qui l'ont entrevue, lui avaient versé leur indulgence et leur amitié, avaient, vivantes Muses, béni sa demeure.

Hélas ! ces êtres admirables ne lui sont que

des portiques autour de sa propre vie. Il ne sait pas les voir; pressé, sans cesse il passe à travers eux pour venir à soi-même. Par quel malentendu voulait-il être le centre alors qu'il eut dû se placer au bord de son sujet ? Il est diverses façons d'être comblé : par l'abondance qui pénètre en nos yeux, par celle qui s'épanche de notre cœur. Il avait eu la première. Qui n'envierait une vie où passèrent les contes de Villiers et la causerie de Mallarmé, l'étincellement de Madame Greffuhle et le regard de Madame de Noailles ? Lui-même hélas ! sa moisson de Colchide ne l'enchantait pas et c'est d'un air presque dégoûté qu'il nous la montre. Il préférait tellement les faux bijoux dont il était l'artisan, ces « perles rouges », roses ou noires dont avec tant d'ostentation et d'effort il se faisait un collier. Désespérément, il souhaitait que leur feux fussent reconnus. Et sa position singulière dans le monde des lettres, solitaire et incertaine, le désolait. Mal réchauffé par la gloire, il a souffert autant que ceux que le soleil de l'amour oublie de visiter, ce passionné de soi !

***

Ses Mémoires s'achèvent par une dernière confrontation, la plus haute et la plus grave et à laquelle tous les chapitres de son livre accèdent comme de nobles escaliers : son tête-à-tête avec la Mort. Sur cette suprême plate-forme, d'un regard enfin détourné de soi, d'une aspiration il pouvait se purifier et s'absoudre. Mais à l'instant

où tous nos désirs crèvent comme des bulles de néant et où monte de nos profondeurs je ne sais quelle magnifique et mystérieuse attente, c'est encore dans les bras de sa vanité qu'il se jette. S'il espère une survie, si elle lui paraît même nécessaire, c'est pour qu'il puisse enfin, de l'au-delà, apercevoir sa gloire en retard qui vient au rendez-vous de sa tombe. Et voilà ce qu'à Dieu il ose demander.

***

Dans ce beau pays d'Engadine, si simple et si pur, où il venait chaque année humer de quoi être durant dix mois du matin au soir spirituel, excessif et brillant il me semble l'avoir souvent pour compagnon de mes promenades solitaires. Le voici qui m'étourdit à nouveau de ses fastes, de ses querelles et de ses rêves. Mais je me tourne avec mélancolie vers les montagnes et le lac sur qui planent un appel religieux et une grandiose paix. Comment n'enseignèrent-ils pas à leur hôte qui s'occupait avec tant de zèle de mille frivolités l'unum necessarium ?

Sils-Maria, Août 1923.

MARIE LENERU : SAINT-JUST

Ce livre extraordinaire mérite une place à part. D'abord, parce qu'il est un des plus beaux qu'on ait écrits dans les vingt dernières années et aussi parce que, livre d'histoire, on a le droit de le considérer jusqu'à un certain point comme un roman.

Marie Lenéru a choisi, a élu Saint-Just comme le créateur élit un être de fiction. Afin de se mettre en lui — et pour l'aimer romanesquement, en dehors de toute objectivité. Ne fut-il pas l'amant, le seul amant de cette vierge implacable et close que d'une parole que je veux ici lui restituer le graveur Gorvel m'a illuminée : « murée dans sa surdité comme dans une abbaye » ?

C'est du moins ce que Barrès nous fait comprendre au début de sa préface. Dans une phrase si belle, dans un tel et si génial jaillissement qu'il faut bien au moment d'aborder ces deux sommets, Lenéru et Saint-Just, s'en préparer, s'en exalter : « Saint-Just, c'est le roman de Marie Lenéru. Sur sa colline battue des vents, dans le double isolement de sa supériorité et de son infirmité elle accueille cet adolescent taciturne, un silencieux comme elle, un homme intérieur. Il est impossible de prévoir avec quoi un esprit se fait de la santé. »

Puisque nous avons prononcé le nom du préfacier, vidons l'affaire Barrès-Lenéru. Sans doute, une pareille beauté de langage absout l'académicien. Mais n'y a-t-il pas impudeur de sa part à présenter ce livre ? Comment ne ressent-il pas un remords, une brûlure vis-à-vis de cette femme noble et malheureuse qui se confiait à lui, à qui il n'a pas su donner sa première revanche, vis-à-vis de nous à qui il a retardé seize ans une joie ? Quel bizarre, quel magnifique amoureux de soi ! Il est si absorbé, si intéressé qu'il ne se rend plus compte de ses torts et que des fragments de ses actes ou de sa pensée, il est toujours prêt à les livrer avec le juste sentiment que ce sont déjà des morceaux d'histoire !

Après trente-cinq ans d'exercice, Barrès nous passionne tant que si nous en avions la place nous l'introduirions ici en tiers, témoin et accusé, dans ce procès entre des morts, dans ce duel d'ombres. Si proches lui sont, par les meilleurs côtés de son être, le conventionnel et la jeune fille. Les élèves, dirait-on — et Marie Lenéru osera le lui rappeler — de ses fameuses « leçons d'énergie ». Mais nous devons nous borner à un autre reproche. Tout-à-coup sa préface étonnante, de mauvais goût et admirable, chavire et il dit : « Un jour vient toutefois que l'on comprend que Pascal dans sa chambre de malade, Delacroix dans son atelier, Pasteur dans son laboratoire et le soldat de Verdun sont de plus hauts exemplaires d'énergie que le forcené Saint-Just. »

La fadeur et la confusion de cette période

sont atroces. Delacroix et Pascal, oui ; c'est simple bon sens. Pasteur est plus douteux : son nom ici fait réclame et poncif. Mais « le soldat de Verdun » ! Quel déshonneur pour ceux qu'on compare, quelle inacceptable pensée ! Qu'y a-t-il de commun entre un bourreau et des victimes, entre un monstre conscient de soi et des brebis sacrifiées, entre un rhéteur appuyé à une tribune de sang et des commandés qui s'immobilisent selon une consigne ? Entre celui, si individualiste, qui tuait et se fit tuer pour le plaisir et ceux qui furent anonymement forcés ? On n'a pas le droit, même pour préférer les plus purs, de les confronter. C'est une déraison. Comme il ose abdiquer non seulement toute sensibilité, mais son intelligence même, le génial contemplateur qui ne voit plus le spectacle et ne s'aperçoit pas combien est moins triste et moins offensante pour la dignité, pour la liberté humaines l'aventure du tribun choisissant volontairement son éclatante mort et ses quelques centaines de victimes que ces dix millions massacrés sous nos yeux, bêtement et par malentendu, sans même dégager le monde ou créer une aurore, eux qui n'avaient pas demandé cela, qui étaient seulement, qui voulaient être des pères ou des amants, des ouvriers, des laboureurs ?

***

Dans les chapitres I et II (Saint-Just — Les rapports ; style et procédés) Mademoiselle Lenéru

réussit un tour de force, ce qu'elle appellerait « une performance » : elle nous fait aimer son héros.

Que nous étions indisposés contre lui ! Non pas contre lui personnellement mais collectivement contre tous les terroristes. Nous, les impartiaux féroces, qui regardons avec calme la Révolution Russe, qui sympathisons même avec elle dans la mesure où un parti-pris de haines mesquines et de myopie de la part des bourgeois de l'Europe provoque une réaction, il nous est difficile de ne pas céder ici à notre cœur et de ne pas détester la Révolution française, vue sentimentalement. Je m'affranchis de mes propres intérêts, de mon grand-père paternel qui se souvint toute sa vie d'avoir, avant de fuir en exil, traversé la place des Brotteaux inondée de flaques de sang — de mes ancêtres maternels, Parisiens obstinés demeurés en leur hôtel de la rue du Pré-aux-Clercs et qui, invités à dîner avec les triumvirs, ne durent leur salut qu'au fait d'avoir été malades (Robespierre, ivre, parla trop et Saint-Just le pria de supprimer tous les convives.) Je ne tiens pas tant aux têtes de ma famille, ni à ma propre cause. Mais comment me défendre d'aimer contre les Terroristes ces princesses et ces républicaines adorables, Lamballe et Corday, Madame Roland et Madame Elisabeth, dont toute mon enfance fut amoureuse et qu'ils firent si lâchement, si niaisement assassiner ? Mon romanesque les hait; et plus encore mon sens de la justice qui leur redemande des vies égorgées par confusion,

des servantes, des prolétaires, tels pauvres aliénés internés en Septembre à l'Abbaye !

Et pourtant, après les chapitres I et II, j'aime Saint-Just. De quelle irrésistible façon elle le peint ! « Beau, fanatique et dictatorial, avec les plus complètes variantes quant aux définitions morales et mentales... », c'est sa première déclaration d'amour. Et plus loin : « Il n'y a chez celui-ci, le plus effrayant, le plus cruel, rien du malade et du fou selon le diagnostic de Taine, mais une orgueilleuse et saine impitié, quelque chose d'incomparable et d'exemplaire comme le *Seien Sie hart* de Nietzsche. »

Comment ne pas être conquis ? Un criminel, je l'accorde, mais quel type parfait du héros ! J'insiste et je dis le héros : une valeur que les chrétiens ne peuvent pas reconnaître mais qui charme en nous tout ce qu'une dangereuse éducation — celle des collèges religieux autant que des lycées — a pu nous communiquer d'exaltation romaine et de respect envers les Harmodius et les Gracques. Drapé à l'antique et pourtant si sobre, évitant dans une époque de faconde et de cabotinage toute emphase, resserrant sa pensée et son fanatisme en des sentences brèves, frappantes comme des haches, en tout le licteur fidèle de la Révolution. De « la plus froide simplicité », assure Marie Lenéru. Et elle ajoute : « Saint-Just, il est vrai, aima la perfection comme on aime le bonheur. » N'a-t-elle pas de quoi nous faire rêver indéfiniment, cette phrase ravissante ? Les chrétiens qui se détournaient avec

horreur se sentent tout à coup appelés. Avec cette fougue dans un amour abstrait, avec ce dévouement allant jusqu'au martyre, Saint-Just fut-il un saint manqué ? Question hardie et qu'on est obligé de se poser. Depuis dix-neuf siècles le christianisme, même sous des formes étranges, domine les âmes européennes et les guide fût-ce à leur insu vers des enthousiasmes, vers des sacrifices qui semblent fumer sur d'autres autels mais toujours vers le devoir, l'austérité, le sacrifice. Christianisme dévié qui laisse au long de l'histoire une large traînée de sang, le sang des ennemis spirituels qu'on répand sans remords, son propre sang qu'on offre sans faiblesse. Voilà un problème auquel il conviendrait de s'élever en compagnie de Mademoiselle Lenéru. Une autre fois peut-être. Aujourd'hui je jette en vrac les matériaux, les difficultés. Et comme je ne suis pas « diabolique » à la manière de notre maître Gide et que « tout ne se résout pas pour moi en dialogue » je me hâte d'ajouter que ce n'est pas seulement par ma cruelle intelligence que je voudrais éclairer la discussion mais aussi avec mes intuitions de croyant. Je ne me borne pas à rire de la belle et ridicule casse que sont les révolutions ; je tâche à retrouver en elles les énergies d'une foi égarée, je voudrais les ramener à la source sainte et unique.

Ambition énorme et qui me ferait oublier Saint-Just si je ne m'étais prescrit de suivre aujourd'hui, pas-à-pas, son historienne-amante. Elle nous propose en lui cet être rare, fascinant :

un adversaire qu'on peut aimer. « Il y a quelque chose de terrible dans l'amour sacré de la patrie; il est tellement exclusif qu'il immole tout sans pitié, sans frayeur, sans respect humain à l'intérêt public. » Il a prononcé cette phrase admirable et ceux qu'elle provoque le plus ne refuseront pas la discussion. On ne peut mépriser un hérétique qui se crée, même borné, un dieu et qui demain mourra pour lui. Qu'il est beau de se battre avec un tel ennemi ! Nos plus puissantes armes spirituelles se forgent et fulgurent en face de l'homme qui a osé dire : « Je méprise cette poussière qui me compose et qui vous parle; on pourra la persécuter et la faire mourir, cette poussière; mais je défie qu'on m'arrache cette vie indépendante que je me suis donné dans les siècles et dans les cieux. »

Et puis tout à coup son héros, elle le saisit à bras le corps, lui met des ventouses, le crève. Est-ce méchanceté d'amante, amertume d'infirme, scrupule de loyauté ? Le chapitre III (Les antécédents), le plus long du livre, en interrompt, en disperse la marche noble et pathétique. En cinquante pages on ne nous raconte que deux histoires, sordides. L'escroquerie et l'amour de Saint-Just. Sur le premier récit Mademoiselle Lenéru insiste avec une cruauté qui est nécessaire. Elle ne nous fait grâce d'aucune des lettres qui déshonorent Saint-Just. Voleur de sa mère et, pour s'excuser, faussaire. L'amante qui châtie a çà et là des nuances d'excuses très fines. Nous devons être encore plus sévères qu'elle. Au sujet

de Madame Thorin, au contraire, nous avons une querelle à chercher à Mademoiselle Lenéru Cette aventure couverte de nuages est *peut-être* elle aussi sordide. La destinée qui se plaît à jouer avec ses marionnettes et à ridiculiser d'avance ses héros aurait en ce cas imposé à Saint-Just le rôle pénible du clerc qui convoite femme et étude et séduit sa patronne. Mais qu'il faut être délicat, consciencieux envers ces pauvres morts dont on n'arrache qu'à moitié le secret ! L'histoire de Madame Thorin que nous voyons seulement par l'envers est le seul morceau de son cœur que nous soupçonnions. Elle est douteuse; elle est peut être admirable. Qu'il ait désiré à vingt ans Louise-Thérèse Gellé, que cinq ans plus tard elle se soit enfuie à Paris pour le rejoindre, qu'il ait rompu à cause d'elle ses fiançailles avec la sœur d'un camarade et désolé le cœur affectueux de Lebas, ces lueurs sont si émouvantes qu'elles suscitent en nous le poète, le complice. Comment disputer à ce mort de vingt-six ans, à ce silencieux la beauté possible de son unique amour ? Nous voudrions que Mademoiselle Lenéru, moins intransigeante et moins jalouse, ait senti cela et se soit attendrie. Heureusement qu'à la fin du chapitre elle se décide à écrire : « à bien chercher, ce n'est pas uniquement du scandale qu'on rencontrerait dans cette adolescence. » Sur les hésitations de la destinée de Saint-Just, entre le saute-ruisseau et le dictateur elle a quelques indications admirables. Sa charité « à la Shelley », sa générosité envers Blérancourt, ses épisodes à la

romaine : « Je fis comme Tarquin... » et le serment au-dessus des flammes de « mourir pour la patrie et l'Assemblée Nationale ». Son dédain pour l'ignoble quatorze Juillet : « Je ne sache pas qu'on ait vu jamais, sinon chez les esclaves, le peuple porter la tête des plus odieux personnages au bout des lances... » (Cette apostrophe à elle seule suffirait à justifier les fanatiques de Saint-Just). Son désespoir si émouvant quand la vie semble le renier, quand il échoue à la députation et se trouve replongé dans sa famille et chez Maître Thorin. « Vous êtes tous des lâches qui ne m'avez point apprécié. Ma palme s'élèvera pourtant et vous obscurcira peut-être... » Le héros à sec qui halète ainsi émeut même ses ennemis.

II

Après ce terrible troisième chapitre, Mademoiselle Lenéru revient à un besoin d'embellissement. Mais nous ne la suivons plus. La froide raison que cette âcreté et ces petits faits ont réveillée en nous ne nous lâchera plus. Elle corrode l'idole. Figure désormais trop humaine et que nous regardons de près. Le sobre licteur n'était pas inventé : nous le classons, mais nous dressons aussi, en exploitant des textes contre celle qui les cite, la fiche du menteur et du cabotin.

Comment pardonner à Saint-Just d'avoir été non seulement lâche et cruel, mais stupide, dans sa façon de réclamer la tête du Roi ? Par elle-même la mort de Louis XVI suffirait déjà à

déshonorer la Révolution française. Mais comme elle avilit spécialement ceux — dont fut notre héros — qui l'ont obtenue par des déclarations hypocrites et intellectuellement injustifiables !

Certains révolutionnaires d'aujourd'hui m'objectent (et ils pensent surtout à Nicolas II) que nous faisons beaucoup trop de cas de la mort d'un souverain et qu'il y a là une sorte de fascination et de snobisme. Nous nous attendrissons sur les massacrés de la maison Ipatieff parce qu'une auréole un peu conventionnelle les isole et les désigne, tandis que nous demeurons parfaitement insensibles au sort de milliers d'étudiants généreux, de simples travailleurs, de femmes exquises qui furent déportés, pendus, fusillés sous le régime tsariste pour le crime d'avoir voulu le progrès de leur pays ou encore tout bonnement par confusion. Cela est parfaitement juste. Nicolas II médiocre, pas mauvais mais sans aucun mérite spirituel ou humain, vaut moins que ces victimes parfois admirables; de plus, innocent des horreurs de la police qu'il ignorait, il reste couvert du sang de la grande guerre à laquelle sans inclination personnelle il se laissa entraîner. Le cas de Louis XVI est différent. Non seulement il vivait à une époque moins cruelle que le temps moyenâgeux de la Russie du dernier tzar mais il était lui-même bon et humain. Loin d'avoir, comme tant de démons couronnés, contribué à étendre le malheur des hommes, ce sont les « libéraux » qui en 1792 lui ont imposé la guerre. Lui-même avait eu l'honneur d'abolir en 1787 la torture; et il avait

été avec Turgot un des premiers révolutionnaires, on l'oublie trop. Sa faiblesse justifiait peut-être une déposition, non un châtiment; et sa tête jetée en défi à une partie de son peuple qui l'aimait a divisé cruellement la France et demeure l'un des crimes, en même temps que les plus dangereusement symboliques, les plus fratricides de la Révolution.

Ce crime-là, Saint-Just le partage avec les autres. Quelle est donc sa particulière infamie? Elle est double, elle dénonce à la fois l'homme et le penseur. A ce pauvre souverain déboulonné dont la naïveté et la détresse sont si évidentes il ose crier sur un ton de fausse hauteur aussi comique qu'odieux : « Mais il ne faut pas prendre un plaisir inhumain à frapper le coupable à l'endroit le plus faible... » Et dans une vaticination où toute pensée se noie il édicte : « Et de quelque illusion, de quelques conventions que la royauté s'enveloppe, elle est un crime éternel, contre lequel tout homme a le droit de s'élever et de s'armer; elle est un de ces attentats que l'aveuglement même de tout un peuple ne saurait justifier; ce peuple est criminel envers la nature par l'exemple qu'il a donné, et tous les hommes tiennent d'elle la mission secrète d'exterminer la domination en tout pays. »

Comme il voit faux! Reproduisons encore, pour l'accabler, deux de ces mouvements oratoires où l'emportent tout l'illogisme et toute l'incohérence de son époque : « La volonté générale proprement dite, et dans la langue de la liberté,

se forme de la majorité des volontés particulières, individuellement recueillies sans une influence étrangère; la loi ainsi formée consacre nécessairement l'intérêt général, parce que, chacun réglant sa volonté sur son intérêt, de la majorité des volontés a dû résulter celle des intérêts. » Et : « Il est impossible que l'utilité des rapports du droit des gens soit toujours réciproque. Nous n'avons dû considérer premièrement que notre patrie. On peut vouloir du bien à tous les peuples de la terre, mais on ne peut, en effet, faire du bien qu'à son pays. Votre Comité, convaincu de cette vérité, n'a vu dans l'Univers que le peuple français. »

Là c'est tout bonnement le chevaucheur de nuages; et ici l'homme sans cœur qui fait bon marché de cette humanité au nom de laquelle il s'est institué prêtre et justicier.

Dans le chapitre V — les Missions — sa belle gloire militaire le vêt. Sa légende se reforme et s'appuie d'irrésistibles témoignages. « Saint-Just ceint de l'écharpe de représentant, le chapeau ombragé du panache tricolore, charge avec la fougue et l'insouciance d'un jeune hussard. » Qu'il est délicieux ainsi et comme cette façon de se jeter dans des périls auxquels il n'est pas astreint souligne sa seule vertu authentique, son élégance ! Ceux qui jugent la vie du point de vue esthétique devront à la suite de Mademoiselle Lenéru se déclarer pour lui. Mais d'autres, qui ne peuvent abdiquer ni leur sentiment ni leur pensée, continueront de condamner son

équivoque. La gloire militaire est le plaisir de quelques-uns aux dépens de la masse sacrifiée : elle peut se justifier chez un Alexandre, chez un Napoléon qui osaient en foulant les peuples se poursuivre amoureusement eux-mêmes ; mais ceux-là, les humanitaires de 1793, les imposteurs de la « Raison », comment ne pas les mépriser à cause du désordre qu'ils mirent partout, de tout le sang qu'ils firent couler après « avoir déclaré la liberté au monde » ?

Dans le dernier chapitre de son livre Mademoiselle Lenéru, suprêmement habile, nous oblige, même nous les incorruptibles, à regarder le séduisant héros, à voir et à aimer sa tragédie. Elle est pathétique comme ces torturantes amours qui ne livrent jamais leur secret, l'obscure intimité de Saint-Just et de Robespierre ; il est d'une beauté antique, le sacrifice qui achève l'énigme. Ce dictateur-né, ce jeune impatient se contient et s'incline devant une idole au rabais que sa lucidité pouvait si facilement abattre ; ce beau joueur qui avait sagement préservé sa cause et que les suprêmes chances appelaient, offre sa tête et sa couronne, négligemment, comme des fidélités. « Il faut l'avouer, ce discours du 9 thermidor est un acte d'héroïque abnégation. Si l'homme qui avait restauré la discipline militaire et forcé la victoire avait seulement gardé le silence nul doute qu'il n'eût sauvé sa tête. Il ne craignit pas de parler, de se mettre entre Robespierre et les conjurés, sans daigner même justifier sa propre conduite. »

Les phrases sobres de l'historien ont une involontaire éloquence dont notre cœur frémit. Contre nous voilà qu'à la fin de ce livre écrit comme une déclaration d'amour, Marie Lenéru est victorieuse; et elle nous livre à son tribun. Elle le dresse sur nous comme une statue. Malgré tout il gardera dans la mémoire des hommes la séduction et la gloire de celui qui opposait à une âme de sang un doux et tentant visage, à des principes ridicules la netteté de son verbe, à une hâte, une férocité, une prudence gourmande de tyran le souci de jouer librement et qui accepta, en plein appétit, la sublime méprise de mourir pour un associé écrasé de crimes qui n'était même pas son ami.

***

Emportés par Saint-Just, nous avons presque oublié sa vestale. Remercions-la, en nous éloignant de « cette lampe qui brûle dans un tombeau ». Son style est beau comme un reflet et parfait comme une offrande. Sobre, audacieux, extraordinairement fort, il atteint et couronne le héros. Toujours égale à celui qu'elle nous montre, une mâle dignité soutient la narratrice.

Tout ce qu'elle prononce en ses sentences d'airain est admirable; et plus inspirant encore, tout ce qu'elle tait, cette ardeur au fond de son silence. Elle aussi, elle ne saurait expliquer ni son sacrifice ni son amour. Et dans l'ombre où elle s'enfonce après Saint-Just elle emporte un secret, ferme et clos comme les lèvres d'une vierge au-dessus du sommeil d'un héros.

Septembre 1922.

RAYMOND RADIGUET : LE DIABLE AU CORPS.

Tout à coup, parmi les très jeunes, en voici un qui fait brèche et brillamment s'impose. M. Jacques Sindral est dépassé : M. Raymond Radiguet a deux ans de moins et beaucoup plus de cynisme. Ce qui chez l'auteur de la Ville Ephémère s'atténuait des langueurs de la phrase et des scrupules de l'expression est ici nu et sans voiles : mépris des morales aussi bien que des conventions, bondissement du jeune fauve, conscient de soi, à qui rien ne saurait être refusé. M. Sindral s'égarait aussi à travers les méandres de son observation, de sa perspicacité, de sa rêverie : autre pudique alibi. M. Radiguet, ou plutôt le héros auquel il se prête, n'a de souci et de curiosité que de soi-même; d'un si passionnant sujet il ne se laisse jamais détourner. Et par là il l'emporte en concentration et en don de vie sur son jeune aîné.

L'histoire qu'il nous conte tient en quelques lignes; et il la fait durer deux cents pages sans que notre intérêt se relâche un instant. Rapide et captieux, son courant nous entraîne. Et quand nous nous trouvons brusquement déposés sur une plage assez sale, nous nous étonnons que l'aventure soit déjà terminée.

Pendant la guerre un garçon de quinze ans est présenté par son père à une jeune fille de dix-huit ans, Marthe, fiancée à un soldat. Et il la séduit; ou plutôt ils se séduisent réciproquement. Petit jeu aussi naturel à l'un qu'à l'autre et par lequel ces mauvais enfants prolongent d'autres divertissements plus précoces auxquels entre la balle et le cerceau déjà ils s'adonnaient. Enfantillages qui tout à coup engendrent un enfant: cette perverse antithèse réveille l'idylle qui allait peut-être s'affadir et Chloé enceinte intéresse prodigieusement ce Daphnis de collège plus fier encore qu'embarrassé. Et par là-dessus, mort de Chloé. Mais cet événement qui n'était pas nécessaire et qui, ne pouvant entrer ni dans le cœur du héros ni dans les proportions de son récit, gâte un peu le tout doit être négligé.

Les gens de bien n'accepteront même pas de discuter une telle histoire qu'ils trouveront tout simplement abominable. Et de fait à la singulière hardiesse de son sujet M. Radiguet a ajouté quelques détails qui pouvaient être évités et qui soulèveront même les cœurs fort habitués au mal de mer. « J'espérais que sa griserie servirait mes desseins, car peu m'importait qu'elle me donnât ses lèvres de bon cœur ou non. Je pensais à l'inconvenance de cette scène chez Marthe... » Depuis les Liaisons Dangereuses rien d'aussi immoral n'avait été écrit non seulement quant aux situations mais quant à une coquetterie d'analyse qui sans cesse se contemple et se caresse. Le plaisir cérébral est plus vif que le plaisir charnel et au

Chérubin de 1917 ses ébats procurent moins de satisfaction que la conscience qu'il a de leur monstruosité.

Avec cela, pour ne pas nous pousser à bout un tact et une rouerie admirables. Les critiques ont-ils bien vu que la suprême habileté de ce livre et ce qui nous permet de ne pas le jeter par la fenêtre c'est que la victime, Jacques, ne nous est jamais montrée ? Elle est toujours sur le point d'apparaître et à la dernière page on l'entend prononcer une phrase; mais on ne la voit pas. Ainsi M. Radiguet qui promet d'aller fort loin et de marier un jour les audaces de M. Margueritte avec la délicatesse de M. Mauriac a-t-il su trouver la mesure de nos nerfs de 1923.

Du point de vue de l'art il faut louer son livre. Il est constamment bien écrit, avec une sobre et naturelle aisance qui, elle aussi, rappelle le siècle de Laclos, avec une sorte de puérilité fraîche, tendue et gonflée qui constamment atteint la force. Et dans ses étroites limites il serait parfait si, comme je l'ai déjà indiqué, un dénouement forcé et trop gros ne venait accabler l'architecture du fragile édifice.

Du point de vue de la morale... Mais elle est si outrageusement méconnue et bafouée qu'on n'en peut plus parler. Il vaut mieux constater qu'un livre très bien fait peut en nous contenter l'artiste au moment où il révolte l'homme — ou ce qui pour beaucoup d'entre nous est la même chose — le chrétien.

Juin 1923.

V

APOTHÉOSE DE DADA : LOUIS ARAGON.

Dada, cette dernière bombe de la guerre, cet enfant difforme né un peu avant l'armistice, vit-il encore ? Il me semble aujourd'hui pareil à un volcan en demi-solde. Pour mesurer ce qu'il a d'activité, ce qui bouillonne en lui de formidable ou de charmant, il faudrait une exploration interne et se mêler à ses entrailles. Qu'on ne me demande pas une telle témérité !

J'observe de loin, sans quitter le vaisseau que la curiosité de Pline délaissa, les signes et les fumées du monstre assoupi. J'y devine une dissociation. Tristan Tzara s'est vendu aux Beaumont un peu comme Théophile de Viau se louait aux Montmorency. Il a écrit pour eux une comédie, Mouchoir de Nuages, qui a les mêmes dentelles que les compositions gracieuses et outrées de ces poètes auxquels Malherbe et Richelieu rasèrent les oreilles. Livré à lui-même il continue d'œuvrer ses poèmes avec la même matière dont dispose la Vierge pour ses fils et l'araignée pour ses trahisons. Fut-il le père de Dada ? Il a plutôt l'air, maintenant, du fils d'Abdul-Hamid. Son teint garde la pâleur paternelle mais son regard avoue des complaisances non musulmanes et cette insolence née, parmi des ébats d'incubes et les œufs couvés des dragons, aux bouches même du Pont-Euxin.

Philippe Soupault, qui a la grâce de l'inconstance, s'est envolé sans le savoir de Dada. Ses gestes ont la légèreté des plumes, son cerveau qui bondit d'arbre en arbre est séduisant et agile comme un écureuil. Naguères il fut, par confiance et par camaraderie, le complice des Ravachols de Certa. Son don de plaire et sa nature affectueuse l'ont assis soudain à une table toute autre, autour de laquelle il y a des hommes raisonnables et des vieillards. Un jour, sans vanité, il s'apercevra que son café est devenu l'Académie Française. Et l'abbé Brémond a déjà commencé de tirer sur les rênes de son âme.

André Breton... mais son rôle est devenu tellement vénérable qu'il y a presque indécence à parler de lui. C'est un pape. Il a un Vatican modeste, non loin de la place Clichy. Peut-être un jour ses disciples que son autorité rend déférents et muets, lui accorderont-ils le témoignage que Lautréamont souhaitait de « son lecteur en deuil »: « Il m'a beaucoup crétinisé ». Sacrifices de prêtre, émouvante concentration ! Parfois il sort de sa prison sacrée et c'est pour user du bras séculier — le sien — contre quelque jeune homme excommunié. Ou bien comme à Alexandre VI Lucrèce une fille lui échappe : elle est aimable et presque vaporeuse dans sa silhouette, dans sa démarche, dans ses cheveux; elle se nomme *Poisson Soluble*.

Mais Aragon, voilà le cas difficile, voilà où se rallume Dada. On ne peut se tirer d'affaire avec lui en opposant le poignard florentin au sabre empoisonné du Haschichin, l'innocence à l'inno-

cence ou au dogmatisme le respect. Il ne digère pas son géant, lui : il le rend en cataclysmes et en éruptions dont terrible est la force et joli comme un bijou, le bouquet d'étincelles. Ne soyons pas prudents : cela vaut la peine de se brûler à lui.

***

Cette audace sera d'ailleurs punie de plusieurs façons. Non seulement sa pensée est dangereuse, mais aussi sa personnalité. Gide qui le connaît bien pâlit, si son nom est prononcé; il sait les choses affreuses qui se produiraient si sa désinvolture passait aux actes; en attendant il redoute ses paroles. Un jour où on combinait de présenter les Dadas à Madame de Noailles, le Maître de Cuverville devint grave, accepta de se compromettre et dit : « Du moins pas Aragon. Il y a tout à risquer avec lui ».

Écrire sur l'auteur d'Anicet, c'est agacer dans sa tanière un tigre. Si on attaque, si on cerne son talent, il se retourne vers vous, furieux et vous hurle l'imprécation du héros moderne. Si vous osez le louer, c'est bien pire. Il crache sur vous, s'il vous juge un indiscret quelconque; et, s'il vous distingue, il vous vomit au visage.

Pauvre Gide qui, plus particulièrement dévoué qu'aucun de nous à ce démon, flaire de loin un dénouement illustre et inévitable ! Un jour on le ramassera « une petite fleur jaune... tombée mélancoliquement dans la plaie du cou ».

***

Est-ce la peur qui jusqu'ici me paralysait ? Non, je ne le crois pas, mais une sorte d'impuissance, l'étonnement d'un curé à cause d'une cocotte, la lenteur d'un paysan devant un feu-follet, le parti-pris du cuistre honnête devant un zigouilleur de cygnes. Quand je prends un livre, je sens toujours une faim ingénue monter en moi : je ne peux pas m'empêcher d'espérer une leçon ou un bouquet. Qu'ai-je à faire de cet esprit qui sort tout à coup de ma table, m'adresse des réponses saugrenues à des questions que je ne lui posais pas, use les lys dans la soupe et les lorgnons dans le bidet, fait cracher sur les pages que je tiens avec respect tous les petits démons de l'encrier ? Si j'accepte sa compagnie, je crois entrer dans un estaminet franc-maçon : Voltaire et Lafcadio y plaisantent de tout ce que j'aime, tout en passant sur les seins énormes d'une Marianne qui les sert des doigts libertins. Les principes qui sautent par la fenêtre et cette vilaine fille qui relève ses jupons : j'ai prétendu jusqu'ici que ce massacre et ce déculottage ne me disaient rien.

***

J'avais tort. Pour que la lumière se fît, il fallait sans doute la réclusion dans cette petite maison vertueuse parmi les objets maniés par ma grand' mère, la présence de deux amies respectables et l'influence de ces pourrissants jours d'automne où l'entrain de la pluie dépasse toutes nos obstinations. J'ai senti la nécessité de lire à haute voix

Aragon. Et pendant que mes amies, plus sollicitées qu'épouvantées, m'écoutaient il m'est tombé de la paupière une écaille, j'ai eu une révélation. Et ces pages jusque là impertinentes et insipides ont commencé de me troubler, de me pénétrer, de me séduire. Sur ces manches retroussées de jeune boucher qui, le couteau entre les dents, confond Bossuet avec Henry Bordeaux et Jeanne Hachette avec M. Poincaré j'ai vu les taches d'un sang vigoureux; et ce sourire d'assassin, cette grâce à faire s'envoler d'entrailles ouvertes des colibris m'on paru délicieux.

***

Je voudrais m'expliquer là-dessus. Je ne sais si à travers ces images ridicules je me laisse un peu saisir. Aragon, c'est la force d'un Lénine et la logique d'une guillotine, toutes enguirlandées des jeux d'un poète. C'est la vertu destructive et l'entrain purgatif qu'apportait au monde Dada poussés par un esprit brave jusqu'à leurs extrêmes conséquences; c'est aussi la lampe d'Aladin dans une main jeune, c'est la lanterne magique devant un cœur d'enfant et toute une pluie stellaire dont un artificier dispose. Humons ce cimetière; balançons-nous à ce jardin suspendu.

***

Je ne pense pas en ce moment au *Paysan de Paris*, qui est plutôt qu'un roman un itinéraire,

une promenade commentée. Nous nous en retirons, ayant beaucoup appris sans effort, ayant beaucoup vu sans fatigue. Nous ne saurions raconter notre joie : elle coule en nous comme l'ivresse d'un débarqué qui verrait Paris avec des yeux neufs et à qui, au lieu d'un agent obscène de Cook, Lord Méphistophélès aurait fait faire la tournée des grands-ducs. Matinée perdue dans une impasse, c'est vrai, et où nous fûmes forcés de coller le nez longtemps à chaque étalage ; mais un boniment délicieux faisait de chaque vitrine un trésor, de chaque boutique une patrie et nous forçait d'errer parmi des chevelures postiches comme parmi de célestes efflorescences et dans le sillage d'une comète.

Et puis ce livre, plutôt qu'un compte à régler entre auteur et lecteur, c'est une affaire entre Louis Aragon et nous. Il a eu confiance, il nous a pris par la main pour faire avec nous son tour journalier il nous a payé une consommation dans son bar préféré, il nous a donné les adresses de ses fournisseurs. Il nous a dit ce qui l'amusait, comment il s'habillait, à quelle heure il se lavait les dents. Affectueux, il ne se gênait pas devant nous. Il vivait simplement, comme devant des amis ; à un moment donné il a même oublié que nous étions là. Sa table de nuit s'est ouverte, la porte de son alcôve aussi. Nul exhibitionnisme ; de l'insouciance seulement, de la camaraderie. Et nous nous retirons, stupéfaits, un peu confus, et finalement reconnaissants. Mais à ce guide désintéressé, à cet hôte plutôt nous ne glisserons dans la main

ni certificat ni pourboire ; nous lui dirons seulement, en lui serrant loyalement la main : « Merci ».

***

Ce sont certains contes du *Libertinage* qui me paraissent le manifeste d'une secte, le résumé d'un temps, l'explosion d'un tempérament.

Dada... ce coup de poing de nègre sur votre cerveau, ces trente-six chandelles du néant qui vous fatiguent l'œil, ce tam-tam de brute et tous ces rubans déchirés, cela vous irrite, dites-vous, cela vous fatigue, cela vous écœure. Pourquoi ces jeunes gens égratignent-ils la joue d'une maîtresse confiante et, si bien repassée, cette nappe de principes sur laquelle vous déjeunez, pourquoi sondent-ils ces murailles entre lesquelles vous ne dormiez pas si mal ? Le tout va peut-être tomber. C'est idiot, et c'est très peu gentleman.

Mais, soyez sincère. N'avez-vous pas comme tout le monde aimé la guerre, trouvé naturel qu'on démolisse les hommes, les villes, qu'on jette par la fenêtre le patrimoine du monde et à l'égoût, ses quelques notions humanitaires ? Maintenant que les légendes disparaissent, qu'on sait qu'aucun désir de s'accroître n'a organisé le grand massacre (on avait cru, suivant les milieux, au complot de l'Allemagne ou à la conjuration des capitalistes) on s'aperçoit que Berchtold, Sazonof, Guillaume II, M. Poincaré furent d'énormes dadaïstes. Ce respect que, selon vos frontières, vous donniez à l'un au moins des deux groupes de dynamiteurs, quel

motif de ne pas le muer en bienveillance à l'égard de jeunes gens qui ne s'exercent que sur des effigies et les brûlent à l'hôtel des Sociétés Savantes ?

Écoutez-les donc d'un esprit dégagé, ces récits pleins de cruauté et de charme où Aragon allume au hasard sa verve, met, avec une fantaisie de zéphir, sa bouche sur une matrone, son pied sur un maréchal, son couteau dans une cuisse admirée. Rien ne l'intimide et rien ne l'ennuie. C'est pourquoi il est capable des gestes les plus sacrilèges, des viols les plus saugrenus. Une sorte de tact avec cela. Beaucoup de désintéressement, une étonnante franchise et cette gentillesse d'apache qui est, dit-on, supérieure à l'élégance des princes. Bref, si vous êtes de bonne humeur le jour où il assassinera votre grand'mère, vous serez bien obligé de lui sourire avant que des réflexes plus honorables ne vous poussent à commander pour la chère vieille un bonnet à rubans violets et à avertir le commissariat.

On ne saurait le nier. Une force effrayante anime les plus parfaits de ces contes, les *Paramètres* ou l'*Extra*. Ce dernier, il l'a barbouillé d'un sang frais qui lui coule des mains avec innocence, comme un jus. C'était ainsi qu'on agissait hier, à condition d'avoir le costume pour cela ; nous l'oublions déjà et n'y voyons que littérature. Mais les *Paramètres*, comment ne pas sentir leur terrible don de parodie et comme tous ces êtres qui se désirent par quiproquo, se menacent de la bouche ou du revolver suivant leur ivresse verte ou rouge et finalement couchent ensemble dans un désordre inouï accen-

tuent seulement le train ordinaire des choses et poussent au cake-walk le ballet de la vie ! La fresque qu'Aragon peint d'une main impitoyable est légitime. Dans ces théâtres que nous ne dédaignons pas, ces éternels cafés, ces salons dont l'accueil nous honore, fait-on autre chose ? La supériorité de notre auteur, le secret de son inquiétante sérénité c'est qu'il n'exagère pas le spectacle et qu'il s'y complaît à peine : il le supporte.

Il délie avec adresse un nœud important, celui qui retenait les principes. Il fait cela instinctivement. A dix mois il ne comprenait pas pourquoi sa nourrice lui cachait un sein dont elle était à certains moment si libérale. Quand des professeurs, des généraux ont voulu lui donner avec sérieux et en se fâchant des notions qu'ils n'avaient pas vérifiées, il a ri. Jeune homme, il continue ce sabotage avec l'impudence d'un marmot, l'ardeur d'une puberté perpétuelle. Ce bandeau qui nous tombe sur la tête, après que la famille, le clergé, les maîtres et les gradés nous ont tapé dessus, il l'a esquivé. A cause de cela, il est dangereux : voilà pourquoi les gens sincères le regardent avec stupeur et les hypocrites avec indignation.

Vous, cher lecteur, qui ne liriez pas ce livre si vous apparteniez à la tribu des seconds, allez-vous lui faire la morale ? Je le voudrais bien, parce que cela prouverait qu'il y a une grande foi en vous ; que d'une expérience directe vous vient votre conception des valeurs ; que vous êtes peut-être un saint.

***

Quand je quitte Aragon, j'ai terriblement envie de réfléchir. Ce goût de la bonté et de la pureté qu'il ne m'a pas ravi, ce besoin d'expliquer par une raison profonde notre danse d'éphémères, je les sens arbitraires, timides, vacillants. Je roule plus modestement que jamais à travers la nuit mon petit rocher de Sisyphe. Car je n'ai rien d'un saint; l'allumette à peine d'un sage ou d'un croyant.

Et en même temps que le doute me corrode, que la tristesse m'écrase, que se soulève le grand désespoir au-dessus duquel nous vivons en l'étouffant, dans cette maison où nous mangeons et rions si bêtement comme si l'honnête plancher ne nous séparait pas d'une cave, le littérateur en moi ne peut pas oublier ses droits et il jouit tandis que l'homme s'angoisse. Aragon écrit avec une finesse, une facilité qui font ressembler ses phrases à un impromptu sauvé, au plaisir d'une causerie. Il leur ôte tout ce qui fixe et soutient; il leur attache une étincelante petite queue; et puis il les lance. C'est un jeu, une espièglerie et parfois un miracle. L'aisance du gamin de Paris se mêle à la féerie du poète. S'il se plaît à crever le mensonge des évasions qu'on nous propose, à nous boucher les issues, à faire sentir à notre être encagé le froid du fer; il nous ouvre pourtant, malgré lui, tout un monde de fièvre et de liberté : monde où quelque chose sourit au fond d'un cauchemar et où une petite fille des grèves ramasse pour nous, au bord même de l'abîme, des bijoux faits d'écume et ces fleurs qui sortent de l'Océan.

Novembre 1924.

TABLE.

Pages

I

1. Le Dernier Livre de Marcel Proust . 11
2. Regard sur l'Œuvre de Marcel Proust . 17
3. Marcel Proust : La Prisonnière . . . 31

II

ÉLUS.

1. Madame de Noailles : Les Innocentes. 41
2. Colette : Chéri. 47
3. Aurore Sand : Encarnacion 55
4. Le Retour d'André Gide 61
5. J. et J. Tharaud: Quand Israël est Roi 75
6. J. et J. Tharaud: Le Chemin de Damas 89
7. Paul Morand : Tendres Stocks . . . 97
8. Paul Morand : Lewis et Irène. . . . 101
9. Valery Larbaud : Amants, Heureux Amants... 107
10. Jean Giraudoux: Siegfried et le Limousin 117

III

CANDIDATS.

1. François Mauriac : La Chair et le Sang. 125

2. François Mauriac : Préséances. . . . 137
3. François Mauriac : Le Fleuve de Feu . 147
4. François Mauriac : Genitrix 155
5. Pierre Drieu La Rochelle : État Civil . 161
6. Henry de Montherlant : La Relève du Matin. 175
7. Henry de Montherlant : Le Songe . . 187
8. Henry de Montherlant : Le Paradis à l'Ombre des Épées. 197
9. Philippe Soupault : Le Bon Apôtre . 221
10. Philippe Soupault : A la Dérive . . . 227
11. Joseph Delteil : Choléra 237
12. Jacques Sindral : La Ville Ephémère . 241
13. Philippe Barrès : La Guerre à vingt ans. 247

IV

MORTS D'HIER.

1. Robert de Montesquiou : Les Pas Effacés. 261
2. Marie Lenéru : Saint-Just 277
3. Raymond Radiguet : Le Diable au Corps. 291

V

Apothéose de Dada : Louis Aragon . . . 297

Imprimerie Sainte-Catherine, Bruges, Belgique.

OUVRAGES PARUS DANS CETTE SÉRIE

André Germain.	Pèlerinages Européens
Guglielmo Ferrero.	Discours aux Sourds
J.-M. Keynes.	La Réforme monétaire
André Breton.	Manifeste du Surréalisme

OUVRAGES A PARAITRE :

Maxime Gorki.	Lénine — Le paysan russe
Bernard Fay.	Panorama de la littérature française
Fritz von Unruh.	Pamphlets politiques

W8-AAT-186

Prix : 15 francs
S. K.